



pré. fol. Worms - Lyon [illegible]
[illegible] in Eben. Bran[illegible]

LA
DÉCLAMATION,
THÉÂTRALE,
POËME DIDACTIQUE
EN TROIS CHANTS,
PRÉCÉDÉ D'UN DISCOURS.

ex Libris Casimiri S.t Re

A PARIS,

De l'Imprimerie de SÉBASTIEN JORRY, rue & vis-à-vis la Comédie Françoiſe, au Grand Monarque & aux Cigognes.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



Ch. Eisen inv. E. De Ghendt Sculp.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

De tous les Arts d'agrément, la Déclamation eſt, ſans contredit, un des plus brillants, un des plus faits pour ſéduire & procurer à la Société des plaiſirs nobles & d'utiles délaſſemens. Toutes les nuances des paſſions, toutes les délicateſſes de l'eſprit, &, ſi l'on peut le dire, toutes les fibres du cœur humain ſont aſſujetties à cet Art enchanteur, que les hommes de goût adorent, & qu'eſtiment les Philoſophes. Inſéparable des Lettres & des Sciences, il a contribué, comme elles, à conſacrer le repos de ces Nations prédominantes, qui ſe ſont diſputé, tour-à-tour, le droit d'éclairer la Terre, après l'avoir ravagée. La Déclamation, chez elles, faiſoit partie de l'éducation; elle

étoit comptée parmi ces exercices, nécessaires pour développer les graces du corps, assurer la contenance, fixer le maintien, & mettre en jour les dons de la Nature. En effet, ce seroit mal définir un Art aussi étendu, que de le borner à la simple récitation théâtrale. Le geste; l'action, la marche, l'expression du visage, l'éloquence muette des mouvemens, tout l'extérieur en dépend, & lui doit cet accord majestueux qui donne la vie à la parole, & perfectionne les effets.

Il eut, ainsi que les autres Arts, son enfance; ses progrès, ses variations, & parut sous autant de formes, qu'il y a de différences dans le caractère des Peuples qui l'ont cultivé. Il est probable, & même prouvé par tous les témoignages des Anciens, que leur Déclamation étoit notée, & qu'ils l'accompagnoient d'un Instrument. On faisoit la Musique d'une

Tragédie ; à-peu-près comme on fait aujourd'hui celle d'un Opéra. Peut-on souffrir, dit Lucien, qu'Hercule, la massue à la main, couvert d'une peau de Lion, & l'air formidable, vienne sur un Théâtre frédonner le récit de ses travaux ? Cet usage, il est vrai, semble bien absurde, au premier coup d'œil ; mais il cesse de l'être autant, lorsqu'on veut réfléchir à la Prosodie des Langues Grecque & Latine. La prononciation naturelle étant déjà mesurée, harmonieuse, & presque musicale ; le chant de la Déclamation n'avoit plus rien d'extraordinaire, & devenoit même indispensable. Lucien, qui se mocque de tout, & se déclare, sans restriction, contre l'emphase des Acteurs de son temps, n'a pas manqué de tourner en ridicule leur manière de s'habiller. Ils se guindoient sur une espèce de chaussure appellée Cothurne : non contens de ce pied-destal, ils se grossissoient par le

milieu du corps, afin que leur circonférence fût proportionnée à leur élévation ; de forte que Philoctéte, Agamemnon ne se montroient aux yeux des Spectateurs que bien matelassés, bien rembourés, & avec une taille gigantesque. Tout cela paroît monstrueux, & le feroit effectivement parmi nous, qui sommes emprisonnés dans nos salles de Spectacles, & presque confondus avec les Acteurs ; mais, comment, dans la poussière de ces granges mal décorées, pouvons-nous r'approcher l'Optique des immenses Théâtres de la Gréce & de Rome ? Sans les précautions que l'on prenoit alors, tous les grands Personnages qui figuroient dans les Drames, n'auroient eu l'air que de Pigmées ; la vraisemblance étoit manquée, l'illusion détruite. Cette exagération prétendue, sçavamment combinée avec les effets de la perspective, rentroit dans l'ordre de la Nature, & ne pouvoit déplaire qu'à un esprit

cynique & mordant qui, n'épargnant pas les Dieux mêmes, ne se faisoit aucun scrupule de s'égayer sur des Comédiens.

Ce que je ne puis comprendre, & serois presque tenté de ne pas croire, malgré la foule des autorités qui l'appuient, c'est ce bizarre partage de la Déclamation entre l'Acteur chantant, & l'Acteur gesticulant. Ce double emploi devoit distraire l'attention, diviser l'intérêt, & nuire à cet ensemble, si recommandé dans les représentations théâtrales. Comment voyoit-on, sans éclater de rire, un Personnage débitant de sens froid, & les bras croisés, des vers brulans, où se peignoient tour-à-tour l'ambition, l'amour, la fureur, la haine; tandis que l'autre, obligé de se taire, se dédommageoit de son silence, par une agitation perpétuelle, des mouvemens convulsifs & des contorsions épouvantables? Sans doute, dans les endroits

pathétiques, il étoit auſſi chargé des ſanglots & des larmes. Son immobile compagnon ſe voyoit diſpenſé de tout, excepté de la mémoire; & la perfection de ſon talent conſiſtoit, apparemment, à ne s'émouvoir de rien. Quelque reſpect ſuperſtitieux que l'on conſerve à l'Antiquité, il n'eſt guère poſſible de juſtifier cette ridicule méthode. Il arrivoit ſouvent que le ſilencieux Faiſeur de geſtes s'acquittât mal de ſon rôle, & que le Chanteur excellât dans le ſien: dès-lors on devoit huer l'un, en même tems qu'on applaudiſſoit l'autre. Quelle majeſté pouvoit avoir un pareil ſpectacle? & comment ſe figurer que les Romains, parce qu'un de leurs Acteurs * s'enroua à leur répéter un Morceau brillant d'un Drame, ſe ſoient aviſés de cet enfantillage, qui dégrade leur Théâtre aux yeux de la Raiſon?

---

* Livius Andronicus, dans une de ſes Piéces dont on lui fit répéter pluſieurs fois quelques vers frappants.

M.

M. l'Abbé Dubos discute longuement tous ces objets ; il procéde par sections, & est ennuyeux par chapitres. S. Cyprien, Justin le Martyr, l'hérétique Tertullien, Auteurs sacrés & profanes, il met tout à contribution pour la plus grande gloire du Théâtre. Ce fatras, qui contient cent pages dans ses volumineuses réfléxions, est réduit à vingt par M. l'Abbé de Condillac : l'un n'est qu'un Sçavant ; l'autre est un Philosophe.

Quoiqu'il en soit, la Déclamation étoit dans la plus grande estime chez les deux Peuples les plus polis de l'Univers. Cet Orateur fameux qui, du haut de la Tribune, en imposoit au Vainqueur d'Athènes, & porta si loin les conquêtes de l'éloquence, prenoit des leçons du Comédien Andronicus. Quintilien cite souvent avec éloge Esopus, célébre Acteur ; & l'amitié de Cicéron pour Roscius

prouve à la fois & le talent de ce Comédien, & le cas que l'on faifoit à Rome de l'art de déclamer. Lorfqu'on vouloit défigner la fupériorité de quelqu'un dans un genre, on difoit de lui que c'étoit un Rofcius. Il paroît que cet Acteur réuniffoit tous les fuffrages, &, n'eût-il obtenu que celui de fon illuftre Panégyrifte, c'en étoit affez pour le recommander à la poftérité. Mais je ne conçois pas comment il put s'affervir à l'ufage dont je viens de parler, ayant fes propres réfléxions pour guides, & Cicéron pour ami. Il eft certain au moins qu'il en fentoit l'abus. S'il en faut croire l'Orateur Romain, Rofcius avoit réfolu de déclamer plus lentement, en dépit du Chanteur & des flûtes, qu'il vouloit obliger à le fuivre. Son gefte fe ralentiffoit fouvent, quoique le chant fût rapide & la mefure précipitée. Il oublioit l'accompagnement, pour confulter le fens du rôle, puifoit

dans l'abandon de quelques parties une nouvelle force pour faire briller les autres, plaçoit dans ſon action ces ombres délicates, qui en augmentent l'intérêt, & frappoit enfin ces grands coups de Maître, toujours amenés par quelques ſacrifices. Dans cet éloge ſont compriſès les principales qualités d'un Acteur ; & Roſcius, quelles que fuſſent ſes idées, ne pouvoit éluder entiérement la tyrannie de la coutume & le caprice de la multitude.

J'AI crû qu'un précis de l'ancienne Déclamation devoit trouver ſa place à la tête de cet Ouvrage, pour ceux & celles qui, cultivant leur art ſans le connoître, ne ſe donnent point la peine d'en approfondir l'origine, & d'en ſuivre les viciſſitudes.

L'ART de déclamer, parmi nous, fut longtemps informe & digne des tréteaux ſur-

lesquels il s'exerçoit. Ce sont les grands Écrivains qui font les grands Acteurs. Jodelle voulut rétablir la Tragédie & la Comédie avec des Chœurs, selon la forme des Anciens; mais ses Ouvrages étoient aussi pitoyables que les Histrions qui en chargeoient leur mémoire; & son nom n'a passé jusqu'à nous, que pour servir d'injure aux Modernes qui lui ressemblent. Garnier ne forma point de meilleurs Comédiens; & ceux qui pensionnoient le Poëte Hardi, pour qu'il eût à leur fournir par an six Tragédies complettes, donnent à croire, par l'oubli où ils sont plongés, qu'ils avoient plus de courage pour apprendre, que de talent pour représenter. Il ne semble pas même que, du temps de Rotrou, bien supérieur à ces trois hommes, il ait paru aucune Troupe supportable, & qui mérite de nous arrêter un moment.

Le Siécle de Louis XIV. fut pour l'Eu-

rope un faiſceau de lumière, qui éclaira tous les Arts, ſe répandit ſur tous les objets, & vivifia, en quelque ſorte, la maſſe de l'eſprit humain. Le Théâtre ſortit de ſon cahos. La Tragédie s'éleva au plus haut degré ſur les aîles de Corneille; le génie fit naître le goût, & des Acteurs parurent. * Les deux Barons étonnérent par la perfection de leur jeu : ils franchirent l'intervalle qui ſépare toujours l'enfance d'un Art, ſes progrès & ſa maturité. Le ſeul talent de Corneille en enfanta mille

* Je ne m'arrêterai, dans cette légère eſquiſſe, qu'à la Déclamation Tragique, comme tenant de plus près à l'Art en général, s'appropriant plus particuliérement le titre de Déclamation, & étant ſujette à beaucoup plus de changemens. D'ailleurs, tout le monde ſçait que les trois Spectacles ſe ſont perfectionnés en même temps, & ont brillé du même éclat. Le mouvement une fois donné, les progrès de l'un ont entraîné ceux de l'autre. Si j'avois voulu m'appeſantir ſur chacun d'eux, je ſerois tombé dans une Diſſertation très-longue & très-ennuyeuſement inutile.

autres. C'eſt ainſi qu'un grand Homme donne l'impulſion à ſon Siécle, & influe ſur ce qui l'environne, en verſant dans les ames cette rivalité, cette émulation créatrice qui produit, dans tous les genres, les efforts & les ſuccès. Il ſembloit qu'il ſe fit alors une noble conſpiration de tous les talens pour former le plus beau des Siécles, ſous un Monarque vraiment digne du Trône, par cet inſtinct de grandeur qui alluma bientôt l'enthouſiaſme des Sujets.

C'est de là que la Déclamation compte ſon premier âge, & preſque ſes plus beaux jours. Racine ſuivit; & Champmeſlé, de ſon temps, fut un préſent dont l'Amour voulut embellir la Scène. L'Auteur de Phédre, de Bérénice, d'Iphigénie, ne put réſiſter à la ſéduction d'un organe touchant qui ſecondoit ſon génie, & multiplioit ſes adorateurs. Il ſe

plaiſoit à perfectionner lui-même cette Actrice charmante qui trouvoit dans ſon cœur toutes les diſpoſitions néceſſaires pour bien profiter des leçons d'un pareil Maître. Quelles leçons ! depuis ſurtout qu'elles furent échauffées de ce feu, que Racine ſçavoit ſi bien peindre & devoit ſi bien ſentir. Ils ſe couronnoient du même laurier, & avoient établi entr'eux une douce communauté de gloire & de talens qui intéreſſoit le Public, & ſembloit aſſurer ſes plaiſirs.

APRÉS cette agréable époque, la Déclamation commença à dégénérer & à perdre de ſon premier luſtre. Le François eſt trop brillant dans ſes goûts pour n'être pas volage; il ſe refroidît bientôt ſur cette noble ſimplicité qui avoit fait ſes délices ; on chercha d'autres moyens, d'autres combinaiſons, & l'Art fut altéré par les efforts que l'on tenta pour l'enrichir.

BEAUBOURG, gâté par les applaudiſſemens, s'abandonnoit à une fougue monotone qui éblouît d'abord, & dut plaire à des Spectateurs, dont le goût émouſſé demandoit qu'on le réveillât, à quelque prix que ce fût, & qu'on l'arrachât par de fortes ſecouſſes à l'ennui & aux langueurs de l'habitude. Cet Acteur, d'après les notions que j'en ai pu recueillir, jouoit tout du même ton, & avec le même emportement. Nulle tranſition, nul repos, nulle intelligence des contraſtes : ſon jeu étoit tout d'une piéce, & n'eſt échappé au mépris que par une chaleur déſordonnée, qui méloit confuſément quelques beautés à d'horribles défauts.

Mlle DUCLOS, de ſon côté, introduiſoit dans la Déclamation une eſpéce de Muſique & de chant, qui en faiſoit un langage à part, & en détruiſoit tout le charme.

Elle

Elle déclamoit par octave, & l'on auroit pu noter ses infléxions. On voulut bien attribuer à son génie une nouveauté qu'on ne devoit qu'à son organe, & le troupeau des Admirateurs, la plaça bien-tôt sur le trône de Melpomène. Elle eut pourtant des avantages réels qui lui font pardonner ses succès. Ses larmes étoient belles, sa douleur touchante, sa figure vraiment tragique : elle pleuroit à tort & à travers ; mais enfin elle pleuroit, & c'en étoit assez pour émouvoir le Spectateur, qui excuse tout, en faveur de l'ame, première & rare qualité, sans laquelle toutes les autres ne jettent que de foibles étincelles, qui brillent & s'évanouissent.

TEL étoit l'état de notre Déclamation, lorsqu'une Actrice inimitable vint lui rendre ses premiers traits, & la ramener à la pureté de son origine. L'horizon des Lettres fut à la

ſois éclairé par deux phénomènes, le Couvreur & M. de Voltaire. Quels beaux jours cette double Aurore promettoit à la Nation ! Elle ne fut pas trompée dans ſes eſpérances. Les Ouvrages de l'un trouvérent toujours dans l'autre une interprête intelligente & digne du génie brillant qui l'aſſocioit à l'éclat de ſes travaux. Elle avoit l'organe voilé, mais intéreſſant, la taille peu avantageuſe, mais noble & facile, ſurtout une de ces phyſionomies, qui parlent à l'ame & s'embéliſſent par l'expreſſion du ſentiment. Jamais de ſi beaux yeux ne s'ouvrirent pour répandre des pleurs. La Muſe Tragique y reſpiroit toute entière. On retrouvoit dans ſon jeu la ſageſſe de Baron & la chaleur de Mlle Duclos. C'étoit le comble de l'Art ; c'étoit plutôt le chef-d'œuvre de la Nature. L'Auteur d'Alzire & de la Henriade fut toujours ſon admirateur & ſon ami ; &, lorſqu'il lui eut fermé les yeux, il jetta des fleurs ſur

ſa tombe, lui paya le tribut de ſes larmes, & la vengea, autant qu'il fut en lui, de l'outrage de la Nation & des fureurs du préjugé. Pour moi, lorſque mes regards ſe repoſent quelque temps ſur les traits de Mlle le Couvreur que nous a tranſmis le pinceau de M. Coypel, dans l'attitude de Cornélie tenant l'urne de Pompée; je ne puis me défendre d'un attendriſſement involontaire, que fait naître en moi l'image d'un grand talent qui n'eſt plus, & d'une indignation ſecrette, trop bien juſtifiée par notre ingratitude.

C'EST à cette illuſtre Actrice qu'eſt dû l'honneur d'avoir enfin fixé le vrai genre de la Déclamation, & déterminé le goût du Public juſqu'alors flottant, inquiet & amoureux des Nouveautés. Dufreſne, Mlles de Seine & Balicourt marchérent ſur des traces encore

récentes, & furent dignes de leur modéle. Le Théâtre, depuis, a toujours été rempli par des Sujets diſtingués dans des genres différens, & ne laiſſe le droit de ſe plaindre qu'à ces hommes difficiles, Cenſeurs éternels du préſent; & qui ne louent que ce qu'ils ont perdu.

Si l'art de déclamer aujourd'hui paroît un peu s'éloigner des vrais moyens & négliger les grands effets, en récompenſe il a beaucoup acquis du côté du raiſonnement. Cet eſprit philoſophique, qui, comme une séve nouvelle, a circulé dans toutes les branches de la Littérature, eſt venu ſoumettre à ſa juſteſſe le délire brulant de l'ancienne Déclamation. Plus ingénieuſe & moins libre, moins vigoureuſe & plus parée, elle meſure la carrière où elle s'élançoit autrefois : elle nous rend en graces les tranſports que nous regrettons, &

nous offre des tableaux d'un dessein plus correct, d'un coloris plus sage, si l'on peut le dire, & d'une ordonnance plus réfléchie. M. le Kain & Mlle Dumesnil sont les seuls qui connoissent encore ces écarts, cette fougue impétueuse & cet involontaire oubli de soi-même qui enléve au Spectateur le temps de l'examen, & au Critique le froid compas de l'analyse. Plusieurs de nos Acteurs se félicitent d'avoir introduit dans leur jeu ce qu'ils appellent des tons de vérité. Ces sortes de tons, tout-à-fait disparates avec ceux qui précédent & qui suivent, m'ont quelquefois paru trop brusques, trop saillans, & tombent presque toujours dans ce familier qu'il faut éviter avec autant de soin que l'emphase & le gigantesque. D'ailleurs, ces passages une fois saisis, dégénérent en refrains monotones, que le Public attend & que l'Acteur ne manque jamais; ce qui prouve qu'ils sont les fruits de la combinaison, & ne

partent point de l'ame, unique ſource des tons de vérité, ces éclairs du moment, que ſouvent on ne retrouve plus, & qu'on pourroit appeller les bonnes fortunes de l'art de déclamer.

Un autre inconvénient de nos repréſentations théâtrales, c'eſt le défaut d'enſemble & d'unité. Un Perſonnage, qui mettra, dans ſon débit de la légèreté & même de la précipitation, rencontre un Interlocuteur, dont l'organe lourd, traînant & pareſſeux, péſe ſur chaque ſyllabe, & retarde la célérité du Dialogue. Ces différens ſyſtêmes deviennent choquans & pénibles pour les Spectateurs. Je ne prétends pas fondre toutes les manières en une, commander aux organes, & nous priver de cette variété heureuſe que la Nature a miſe dans les talens: mais je voudrois, (& cela, je crois, n'eſt pas impoſſible,) je voudrois,

dis-je, qu'on admît une eſpéce de ton fondamental, par lequel on pût régler, pour ainſi dire, tout le mouvement de la répréſentation, & remédier à cette bigarrure inſupportable, qui ſe reproduit de Scène en Scène, & ſe fait trop ſentir aux oreilles délicates, pour ne pas être un véritable défaut.

A cela près, notre Déclamation a conſervé des traits precieux, que les connoiſſeurs ne laiſſent point échapper. Ce qui la caractériſe particulièrement, c'eſt la recherche du Coſtume, ſans lequel l'illuſion eſt toujours imparfaite, & qui ajoute aux émotions de l'âme, le ſuffrage du goût & l'aveu même de la raiſon. Le local, l'habillement, l'expreſſion des mœurs, tout eſt obſervé; tout devient une imitation fidelle de la Nature. Une Sarmate ne vient plus ſur la Scéne faire l'amour en grand panier. Tous les Héros de Rome ne paroiſſent plus en

gants blancs, & avec des coëffures à la Françaife. Mademoifelle Clairon eft la premiere, qui ait fenti le ridicule de ces mafcarades tragiques; éclairée fur l'abus, elle a tout fait pour le détruire. Cette Comédienne a fçû joindre à fon talent cette Philofophie qui en étend la fphère, lui ouvre des fources nouvelles, & foumet à la réfléxion ce qui n'eft bien fouvent que l'effet du méchanifme. Ornement de la Scène Françoife, elle en eft auffi la bienfaitrice, & mérite cet éloge que l'on doit à tous ceux qui ont le courage d'inftruire ou d'amufer une Nation, trop fujette à brifer, en un jour, l'Idole de vingt années.

Mlle CLAIRON a certainement ennobli fon Art, autant qu'il lui a été poffible, chez un Peuple qui, en accordant la gloire, défend de prétendre à l'honneur, & flétrit, par habitnde, cette portion utile de Citoyens, aufquels il

ſemble avoir confié la garde de ſes chefs-d'œuvres & le dépôt de ſes plaiſirs. C'eſt depuis elle, que le goût de la Déclamation s'eſt univerſellement répandu & devient l'amuſement de nos plus brillantes Sociétés. Elles ont, preſque toutes, leur Théâtre & leurs Acteurs : nos femmes ont quitté leurs navettes & leurs tambours, pour feuilleter de jolis Rôles ; & nos jeunes gens, copiſtes fidéles de ces Dames, ſont moins bons Cochers, mais bien meilleurs Comédiens.

Au reſte, de tout ce qu'un monde frivole invente, depuis quelque temps, pour diverſifier ſon ennui & ſon oiſiveté pénible, cette fantaiſie eſt celle où l'âme & l'eſprit trouvent le mieux leur compte. Ce ſont, au moins, quelques idées qui entrent dans des têtes, où rien n'entroit auparavant. Dans la foule des Amateurs, il s'en trouve de très-bons, & qui

ont, par-dessus les Comédiens de profession, cette aisance, cette liberté, & cette longue habitude de prendre, dans les cercles où ils vivent, toutes sortes de masques différens. Un autre avantage de ce goût moderne, c'est la rivalité nouvelle qu'il établit parmi les femmes : de là mille jalousies, l'acharnement d'une troupe contre une autre, de petites haines délicieuses qui animent les soupers, les toilettes, charment le désœuvrement, remplissent les intermédiaires de la galanterie, & rendent le commerce plus piquant, plus doux, plus enchanteur que jamais.

J'ai cru cet instant favorable, pour recueillir mes idées sur l'art dont il s'agit, les réduire en corps de préceptes, & y joindre le prestige de la versification. D'ailleurs, les Ouvrages didactiques sont peu communs, parmi nous; & c'est, pour moi, une raison de plus de hazarder celui-ci.

VOUDRA-T-ON me permettre quelques réfléxions ſur ce genre qui a ſes richeſſes & ſes difficultés ? Virgile, dans ſes Géorgiques, nous en a donné le premier modéle : il n'a point dédaigné d'entrelacer quelques fleurs des champs au laurier de l'Enéïde. L'Art Poëtique d'Horace étincelle de beautés, & reſpire cette négligence heureuſe, qui caractériſe les Jeux du grand Homme. Celui de Boileau, ce Légiſlateur de la Poëſie Françoiſe, eſt plus ſage, plus méthodique, plus travaillé ; c'eſt le déſeſpoir des Verſificateurs. Mais, qu'il eſt loin encore, avec tous ces avantages, du génie brillant & facile qu'il voudroit imiter ! l'un inſtruit en ſe jouant ; c'eſt un Philoſophe aimable qui fait badiner enſemble les Graces & la Raiſon : l'autre, dès ſon début, affiche la ſévérité. Le Poëte latin a la gaîté d'un homme du monde ; le François, l'humeur d'un Ariſtarque.

vieilli dans l'ombre du cabinet ; il vous traîne au but où l'autre vous conduit, & dégouteroit presque d'un Art dont il donne les meilleures leçons. Les essais de Pope sur l'homme & sur la critique ont toute la chaleur du genre. La fougue du génie Anglois s'y renferme dans les bornes du goût ; c'est un coursier dont tous les muscles assouplis frémissent sous la main qui l'a dompté.

M. l'Abbé d'Olivet, mit au jour, il y a plusieurs années, une collection de petits Poëmes latins, dans le genre dont nous parlons, pleins de Poësie & de fictions agréables : il seroit à souhaiter qu'une plume élégante en traduisît quelques-uns, tels que *l'origine de l'aiman*, *le geste*, *la Musique*, *le mariage des fleurs*, *la Peinture*, ce Poëme charmant de M. l'Abbé de Marsy. C'est la Peinture elle-même qui lui a prêté la palette, où il a

broyé de ſi riantes couleurs : toutes les épines de l'Art diſparoiſſent ; & s'il ne conduit pas par degrés la main du Peintre, au moins accélére-t-il ſes progrès, en embrâſant ſon imagination. Dufreſnoy entre plus avant dans les myſtères de l'Art ; & M. de Wattelet, après eux, en a recueilli tous les principes. L'ouvrage de ce dernier eſt profond, bien diſtribué, rempli de connoiſſances ; on admire à chaque pas la difficulté vaincue. Je ne connois pas de Poëme plus ſçavant ; peut-être même l'eſt-il un peu trop : charger ainſi la Poëſie d'un attirail ſcientifique, n'eſt-ce pas enſevelir la jeune Hébé ſous l'armure de la belliqueuſe Minerve ?

Tous les Sujets que je viens de citer ſont ſans doute bien choiſis : celui de la Déclamation nous manquoit ; & le Public n'aura à ſe plaindre que de l'exécution. La Nature

commence un Acteur ; c'eſt l'étude qui l'achéve. L'Athléte dit Horace, qui brûle pour le prix de la courſe, s'eſt habitué dès ſa tendre jeuneſſe, aux plus violens exercices ; il a tout ſupporté, la chaleur, le froid, & plus que tout cela, la privation des plaiſirs. Le Fluteur qui joue aux fetes d'Apollon, a tremblé longtemps ſous un Maître. Il en eſt de même d'un Acteur : il lui faut du travail & des leçons. J'ai tâché d'égayer les miennes, de les débaraſſer ſur-tout de ce ton dogmatique & magiſtral qui effarouche & n'inſtruit point. Cet ouvrage eſt deſtiné particuliérement à de jeunes perſonnes qu'il faut mener à la gloire par les ſentiers du plaiſir ; & jamais Pédagogue n'eſt entré dans les boudoirs des Comédiennes.

Ce Poëme ne fut, dans ſon origine, qu'une centaine de vers jettés au hazard ſur la Déclamation tragique. J'étendis mes idées dans une

ſeconde édition , & j'en formai le premier Chant de mon Ouvrage. Ce Chant même, tel qu'il reparoît, eſt entiérement rajeuni par les augmentations que j'y ai faites & beaucoup de changemens dans les morceaux que j'ai conſervés.

CELUI de la Comédie m'offroit une moiſſon abondante d'images agréables, de réfléxions piquantes, & de préceptes ingénieux ; la gaîté, la Philoſophie, la Raiſon ſans pédantiſme, telles ſont les ſources où j'ai dû puiſer ; mais toutes ces richeſſes peut-être ont reſſemblé pour moi à ces ondes fugitives, qui ne s'approchent des lévres de Tantale, que pour tromper ſa ſoif & ſon avide impuiſſance. Au reſte, je n'ai pas prétendu ſaiſir & fixer ces fineſſes innombrables que l'inſtinct du talent devine, & qui ſe dérobent aux lenteurs de l'examen. Ne pouvant épuiſer les

trésors de mon Sujet, j'ai tâché de me sauver par le choix. Les Arts d'agrément allument l'imagination, s'emparent de l'ame, & ne laissent point à l'esprit le temps d'approfondir. Ce sont des fleurs dont le léger duvet disparoît sous la main pesante qui les touche, & s'embellit sous l'aîle rapide du zéphir qui les caresse.

Je ne me suis attaché, dans le Chant de l'Opéra, qu'à la partie de la Déclamation & du Jeu théâtral. Je n'avois point les connoissances nécessaires pour m'enfoncer dans les secrets de l'harmonie, & dans ces discussions épineuses, qui fourniroient la matière d'un Traité. J'ai interrogé dans les critiques & les préceptes que j'ai hazardés, ce tact universel que donnent le goût & le sentiment. Si ces guides m'ont égaré, je les remercierai de mon erreur, que je préfére à cette vérité Mathématique, qui s'élance toute hérissée, de la tête de nos Calculateurs.

L'Opéra

L'OPÉRA, comme tous les autres Spectacles, a ses Censeurs & ses Partisans. Ceux qui raisonnent leurs plaisirs, qui se rendent compte de leurs sensations, & dédaignent ces surprises enfantines faites à l'esprit humain, tels que Boileau, la Bruyère, l'éloquent Rousseau de Genève, se sont élevés contre ces absurdités, & cette indigente magie, dont s'enorgueillit la Scène Lyrique. Le simple & judicieux la Fontaine a tourné en ridicule avec sa naïveté ordinaire.

Ces Dieux mal suspendus criant au Machiniste.

IL est vrai, que tout cet attirail, ces ressorts grossiers, ces fils apparens, qui soutiennent ce frêle édifice, obtiendront, avec peine, l'aveu des Partisans de la Nature & de la vérité. Un monde magique cependant peut avoir sa vraisemblance à part, qui, les premières suppositions faites, ne seroit jamais

démentie, & prêteroit aux miracles de la Féérie, le mérite même de la Nature. Mais, pour en venir là, il faudroit une Salle, des Artiſtes, & un Public en état de payer ſes places. Un Spectacle, tel que je l'imagine, ruineroit ſes admirateurs. Quelle illuſion notre Opéra, tel qu'il eſt aujourd'hui, peut-il eſpérer d'une magnificence meſquine qui en augmente le ridicule? Ce ſont toujours les Directeurs qui tiennent la baguette, & je ne reconnois point Armide, à ſon œconomie. Je ne parle ici que de l'exécution. Ce Spectacle, malgré tous ſes inconvéniens, aura toujours pour lui le génie de Rameau, & les brillantes productions de cet Auteur charmant, que les Graces ont ſi bien conſolé des outrages de la Satyre. La même franchiſe, qui me fait riſquer ces réfléxions, me force de convenir que la partie des Ballets y eſt ſupérieurement traitée, & doit ſatisfaire le goût le plus difficile. C'eſt qu'elle

eſt indépendante de cet échaffaudage qui influe ſur les autres acceſſoires. Je ne ſuis point entré dans tous ces détails ; je les ai crus étrangers à mon Sujet, que j'ai dû reſſerrer dans les limites de la Déclamation : heureux, ſi je l'ai rempli !

Si ce Poëme, après tout, ne forme point de grandes Actrices & de bons Acteurs, ce que je n'ai pas, tout-à-fait, la préſomption d'eſpérer ; du moins ceux qui ſe deſtinent au Théâtre y puiſeront-ils le goût de leur Art, & l'amour-propre néceſſaire pour en franchir les obſtacles. Ce n'eſt point le précepte par lui-même qui réuſſit, c'eſt la forme ſous laquelle il eſt préſenté. Suffit-il de parler à l'eſprit toujours impérieux & rebelle ? Il faut échauffer l'imagination, exciter l'enthouſiaſme, intéreſſer la vanité, mobile univerſel, qui ſert plus au progrès des Arts que toutes ces froides

méthodes, que méprisent ceux même qui en profitent.

Un autre mérite qu'on ne pourra me refuser, c'est le ton impartial, qui, sans doute, fera quelques mécontens. On ne trouvera point, dans cet ouvrage, un seul jugement que je voulusse retracter. La séduction des charmes n'y fait point pancher la balance, en faveur de la médiocrité. Je ne pese, & n'apprécie que le talent: ceux ou celles qui en manquent peuvent se dispenser de me lire, pour peu qu'ils aiment les éloges, ou redoutent la vérité.



Ch. Eisen inv. *E. De Ghendt Sculp.*

LA TRAGÉDIE,

CHANT PREMIER.

Peintre de la Raiſon, toi qui, ſur le Parnaſſe,
Es l'Oracle du goût, & le Rival d'Horace ;
Dans l'Art brillant des Vers ta voix ſçut nous former :
Ma main trace aujourd'hui l'art de les déclamer.

Vous, qui voulez enfin ſortir de vos ténébres,
Et ceindre le laurier des Actrices célébres ;
Renfermez ce deſir, gardez de vous hâter :
Connoiſſez le Théâtre, avant que d'y monter.
Il faut, il faut longtemps, plus prudente & plus ſage,
Faire encor de votre art l'obſcur apprentiſſage,
Et, pour vous épargner un triſte répentir,
Conſulter la Raiſon, & penſer & ſentir.

Dans ſes jeux inſtructifs la Fable reſpectée

Nous vante les talens du mobile Prothée,
Qui, poſſeſſeur adroit d'innombrables ſecrets,
Changeoit, en ſe jouant, ſa figure & ſes traits;
Tantôt, Aigle ſuperbe, affrontoit le tonnerre;
Tantôt, reptile impur, ſe traînoit ſur la Terre;
Arbre, élevoit ſa tige, Onde, feu dévorant,
Petilloit dans les airs, ou tomboit en torrent;
Rouloit, Tigre ou Lion, ſa prunelle enflâmée;
Et, diſparu ſoudain, s'exhaloit en fumée.
Le vrai vous eſt caché ſous ce voile impoſant.
Quel étoit ce Prothée? un Acteur éloquent
Qui de ſon Art divin poſſédoit la ſcience,
De chaque paſſion diſtinguoit la nuance;
Déployoit d'un Héros l'eſſor impétueux,
Peignoit la Politique & ſes plis tortueux;
D'un tendre ſentiment développoit les charmes;
Là, frémiſſoit de rage, ici, verſoit des larmes,
Ou faiſoit dédaigner par tous les Spectateurs,
Le ſonge de la vie & celui des grandeurs.

SOIT fable ou vérité, cette métamorphoſe
Indique les travaux que votre art vous impoſe ;
Quels divers ſentimens vous doivent animer ;
Et, ſous combien d'aſpects, il faudra nous charmer.

L'ÉTRANGER plus avide, en *Sujets* plus ſtérile,
Vous appelle peut-être & vous offre un aſyle.
Ah ! n'allez pas groſſir, à la fleur de vos ans,
Le ſervile troupeau de ces Bouffons errans
Qu'adopte par ennui la Province idolâtre,
Et qui de Cour en Cour proménent leur Théâtre.
Votre talent, qu'enfin on ſçait apprécier,
A Paris eſt un art, & là n'eſt qu'un métier.

PARIS ſeul vous promet de rapides conquêtes,
Et, pour vos jeunes fronts, des palmes toujours prêtes.
La critique éclairée y veille à vos ſuccès,
Et vous ouvre à la gloire un plus facile accès.
L'Actrice renommée y brille en Souveraine ;
Ses droits ſont dans nos cœurs, ſon trône eſt ſur la Scène.

Mais c'est trop tôt quitter les févères pinceaux;
Cette gloire tardive est le fruit des travaux.

Le laurier ne croît point où s'endort la molesse:
Cultivez votre organe, exercez-le sans cesse.
Sondez le cœur humain, parcourez ses détours:
De la langue Françoise étudiez les tours.
L'Actrice, qui chérit sa superbe ignorance,
Rampe, malgré tout l'or du Crésus qui l'encense.
Paroît-elle? aussitôt elle s'entend siffler.
Avant de déclamer, on doit sçavoir parler.

Jugez-vous de sang froid, & , d'un regard févère,
Observez de vos traits quel est le caractère.
On doit voir sur vos fronts respirer tour-à-tour,
L'ambition, la rage, & la haine & l'Amour.

Voulez-vous sur la Scéne exciter la tendresse?
Il faut que votre abord, que votre air intéresse,
Et puisse faire éclore en nos cœurs agités

Le

Le feu des passions que vous représentez.
Sans ces charmes touchans, qui fondent votre empire,
Me rendrez-vous sensible aux douleurs de Zaïre,
Qui, dévorant l'ennui de son cœur agité,
Pleure au sein de son Dieu l'Amant qu'elle a quitté?
Ah! Gaussin, que j'aimois ta langueur & tes graces!
Tu désarmois le temps enchaîné sur tes traces:
Il sembloit à nos yeux t'embellir chaque jour,
Et respecter en toi l'ouvrage de l'Amour.

Aux Rôles furieux vous êtes-vous livrée,
Qu'un œil étincelant peigne une ame égarée.
Ayez l'accent, le geste, & le port effrayant,
Que tout un Peuple ému frémisse en vous voyant:
Laissez-nous pressentir vos complots homicides;
Et sur vos pas sanglans traînez les parricides.

Sans un front ténébreux, vous m'offrirez en vain
La barbare Médée, un poignard à la main,

Caſſandre, préſageant les maux de ſa Patrie,
Les tranſports de Didon, les terreurs d'Athalie.
En vain vous prétendez m'offrir Sémiramis,
Bourreau de ſon époux, Amante de ſon fils,
Qui, dans un même cœur, vaſte & profond abîme,
Raſſemble la vertu, le remords & le crime.
Le Public, occupé de ces grands intérêts,
Veut de l'illuſion, & non pas des attraits.
Pour graver ces tableaux dans le fond de notre ame,
A de ſombres dehors joignez un cœur de flâme.

Des maſques, avec art adaptés aux diſcours,
La Tragédie antique empruntoit le ſecours.
Dans un rôle emporté, l'Acteur, d'après l'uſage,
D'un maſque furibond ſurchargeoit ſon viſage.
Un maſque larmoyant, lorſqu'il falloit des pleurs,
Exprimoit & l'Amour, & ſes tendres douleurs.
De chaque rôle au moins on conſervoit l'idée;
On ne confondoit plus Andromaque & Médée.

Heureux ou malheureux, Rois, Sujets, & Tyrans,
S'offroient ſous un aſpect & des traits différens;
Achille paroiſſoit enflammé de colère,
Dioméde fougueux, Neſtor calme & ſévère;
Et ces maſques frappans & caractériſés
Valoient bien nos minois, toujours ſymétriſés,
Où chaque ſentiment devient une grimace,
Dont l'uniformité dont la froideur me glace;
Et qui, ſur le Théâtre une fois réunis,
Ont tous les mêmes traits, ſous le même vernis.

JUGES plus délicats, Spectateurs moins commodes,
Chaſſons loin de nos yeux ces tragiques Pagodes,
Qui, marchant par reſſorts, &, toujours ſe guindant,
Soupirent avec art, pleurent en minaudant.

TELLE eſt, dans ſon ivreſſe, une Actrice arrogante,
Qui ſans ceſſe interroge une glace indulgente,
Concerte ſes regards, aligne tous ſes pas,
Applaudit à ſon jeu, ſourit à ſes appas.

Cette froide méthode eſt pleine d'impoſture.
Votre ame eſt le miroir où ſe peint la Nature.
Dans une glace, où l'œil s'abuſe à tout moment,
C'eſt l'orgueil qui vous juge, & non le ſentiment.
Vous y voyez un teint, que le ſoir même efface,
Et de votre beauté la magique ſurface:
Sous ces habits flottans avec pompe étalés,
C'eſt Flore, c'eſt Vénus que vous y contemplez.
Mais y remarquez-vous, aveugle & complaiſante,
Ces pénibles reſſorts d'une ame languiſſante?
Vos geſtes empruntés, ces yeux toujours muets,
Qui feignent la douleur, & ne pleurent jamais?
Chacun de vos défauts obtient votre ſuffrage:
C'eſt ainſi que Narciſſe adoroit ſon image.

CONSULTEZ votre cœur; c'eſt là qu'il faut chercher
Le ſecret de nous plaire, & l'art de nous toucher.

PAR une longue étude une fois enhardie,
Alors ſuivez l'attrait & l'eſſor du génie;

Le courage l'éléve, & la crainte l'abbat;
Du grand jour ſans pâlir enviſagez l'éclat.
Paroiſſez, armez-vous d'une noble aſſurance,
Et de cette fierté, que permet la décence.
Que jamais vos regards furtifs & careſſans
Ne ſemblent mandier les applaudiſſemens.
Le Public dédaigneux hait ce vain artifice;
Il ſiffle la Coquette, il applaudit l'Actrice.

Que d'abord votre marche en impoſe à nos yeux,
Et nous offre un maintien, un port majeſtueux.
Au gré des mouvemens dont elle eſt agitée,
Qu'elle ſoit à propos lente ou précipitée.

Que le geſte facile & ſans art déployé,
Avec le ſens des vers ſoit toujours marié.
Songez à réprimer ſon emphaſe indiſcrette;
Qu'il ſoit des paſſions l'éloquent interprête:
Développe à nos yeux leur flux & leur reflux,
Et devienne pour l'ame un organe de plus.

Des paſſages divers décidez les nuances;
Ponctuez les repos, obſervez les ſilences.

LE jeu muet encor veut une étude à part :
Il eſt & le triomphe & le comble de l'art.
C'eſt-là que le talent paroît ſans artifice,
Et que toute la gloire appartient à l'Actrice.
Il faut, pour le ſaiſir, ſçavoir l'ouvrage entier,
En ſuivre les reſſorts, & les étudier ;
Réunir, d'un coup d'œil, tous les traits qu'il raſſemble,
Et ces effets cachés qui naiſſent de l'enſemble.
Tel, dans tout ce qu'il trace, un Peintre ingénieux
Doit chercher des couleurs l'accord harmonieux.

LAISSEZ donc la *routine* aux Actrices frivoles ;
Sachez approfondir & raiſonner vos rôles.
Que l'étude pourtant ſe faſſe peu ſentir :
A force d'art, craignez de vous appeſantir.
Loin du jeu théâtral la triſte ſymétrie,
Et l'aride compas de la Géométrie.
Des paſſions toujours ſuivez le mouvement,
Trop de raiſon nous choque & nuit au ſentiment.
Il eſt d'heureux défauts, & des élans ſublimes,
Qu'il ne faut point ſoumettre à de froides maximes.

Que tous vos ſens alors ſoient ſaiſis, tranſportés :
Melpomène vous voit, vous entend : éclatez ;
Et, dans le même inſtant, *par un effet contraire*,
Sachez pâlir d'horreur & rougir de colère.
Oubliez, imitant le plus célébre Acteur, *
Votre rôle, votre art, vous, & le Spectateur.

TEL quelquefois le Kain, dans ſa fougue ſublime,
S'empare de notre ame, & ravit notre eſtime.

---

* *Baron, après ſa retraite, qui fut de plus de vingt années, remonta ſur la Scène ; elle étoit alors en proie à des Déclamateurs bourſoufflés qui mugiſſoient des vers au lieu de les réciter. Il débuta par le rôle de* Cinna. *Son entrée ſur le Théâtre, noble, ſimple & majeſtueuſe, ne fut point goûtée par un Public accoutumé à la fougue des Acteurs du temps ; mais lorſque, dans le Tableau de la Conjuration, il vint à ces beaux vers :*

Vous euſſiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
Et dans le même inſtant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur, & rougir de colère.

On le vit pâlir & rougir ſucceſſivement. Ce paſſage ſi rapide fut ſenti par tous les Spectateurs. La Cabale frémit & ſe tût.

Je crois toujours le voir, échevelé, tremblant,
Du tombeau de Ninus s'élancer tout ſanglant;
Pouſſer du déſeſpoir les cris ſourds & funébres,
S'agiter, ſe débattre à travers les ténébres;
Plus terrible cent fois que les Spectres, la nuit,
Et les pâles éclairs, dont l'horreur le pourſuit.

TEL eſt encor Brizard *, lorſque du vieil Horace
Il peint l'ame Romaine & l'héroïque audace,
Et que, perdant deux fils immolés à l'honneur,
Dans le fils qui lui reſte il embraſſe un vainqueur.

DÉS que Phédre mourante a laiſſé voir ſa flâme,
Vainement la pudeur murmure dans ſon ame,
Elle doit, frémiſſant & pleurant tour-à-tour,
Se livrer toute entière aux fureurs de l'Amour.

---

* *M. Brizard a ſuccédé à M. Sarrazin, dont les talens ſeront regrettés, tant qu'il y aura des cœurs ſenſibles.*

Ainſi

Ainſi la foudre éclate, en briſant le nuage,
Tombe, & de ſes débris enflamme le rivage.

SOYEZ impétueuſe & vive en vos récits:
Les Spectateurs ſoudain veulent être éclaircis.
Là, qu'un art déplacé jamais ne nous étale
Le traînant appareil d'une lente finale;
Et, par la peſanteur d'un jeu ſoporatif,
N'aille point fatiguer le Parterre attentif.

D'UN combat engagé dans une nuit obſcure
Venez-vous raconter l'effrayante avanture?
Que votre jeu rapide & vos ſons éclatans
Me retracent les cris, le choc des combattans;
Que ſurtout la mémoire, en ces momens fidelle
Lorſque vous commandez, ne ſoit jamais rebelle;
Et ne vous force point, glaçant votre chaleur,
D'aller, à ſon défaut, conſulter le Souffleur.

POUR fixer nos eſprits, & plaire à Melpomène,
Seule, ſachez remplir le vuide de la Scène.

LE Public n'y voit plus, borné dans ſes regards,
Nos Marquis y briller ſur de triples remparts.
Ils ceſſent d'embellir la Cour de Pharaſmane ;
Zaire, ſans témoins, entretient Oroſmane.
On n'y voit plus l'ennui de nos jeunes Seigneurs
Nonchalamment ſourire à l'héroïne en pleurs.
On ne les entend plus, du fond de la couliſſe,
Par leur caquet bruyant interrompre l'Actrice,
Perſiffler Mithridate, &, ſans reſpect du nom,
Apoſtropher Céſar, ou tutoyer Néron.

SI le ſuccès enfin remplit votre eſpérance,
On vous verra peut-être, avec trop d'aſſurance,
Vous fiant au Public, ſans prévoir ſes retours,
Retomber mollement dans le ſein des Amours.
De l'art de déclamer connoiſſez l'étendue :
Telle l'ignore encor, qui s'y croit parvenue.
Le premier feu produit ces ſuccès éclatants ;
Mais la perfection eſt l'ouvrage du temps.
L'amour-propre ſouvent, Juge trop infidèle,
Du talent orgueilleux étouffe l'étincelle.

Il eſt un lieu charmant, & toujours fréquenté *
Par ce folâtre eſſain qui pourſuit la beauté.
Là, dans les jours brillans, l'habitude raſſemble
Tous les états ſurpris de ſe trouver enſemble.
Un Plumet étourdi, de lui-même content,
Se montre, diſparoît, revient au même inſtant.
Infectant ſes voiſins de l'ambre qu'il exhale,
Le grave Magiſtrat ſe rengorge & s'étale;
Et l'heureux Financier, diſpenſé des ſoupirs,
Va toujours marchandant & payant ſes plaiſirs.

De ces lieux enchanteurs redoutez le preſtige;
Bientôt votre talent y tiendra du prodige.
N'entends-je point déjà de nos illuſtres Fous
L'eſſain tumultueux frémir autour de vous?
Bourdonner en chorus, *elle eſt, ma foi, divine*,
Et du Théâtre enfin vous nommer l'héroïne.
Craignez ces vains tranſports, qu'inſpirent vos attraits.
La vérité conſeille, & ne vante jamais.

* *Les Foyers.*

Faites-vous, imitant nos célèbres Actrices,
Admirer sur la Scène, & non dans les coulisses.

EXERCEZ votre goût ; don tardif & brillant,
Il ajoûte à l'esprit & guide le talent.
Comme une tendre fleur, il languit sans culture,
S'augmente par l'étude, & vit par la lecture.

PAR un mensonge heureux voulez-vous nous ravir ?
Au sévère Costume il faut vous asservir.
Sans lui, d'illusion la Scène dépourvue,
Nous laisse des regrets & blesse notre vue.
Je me ris d'une Actrice, indigne de son art,
Qui rejette ce joug, & s'habille au hazard,
Dont l'ignorance altière oseroit sur la Scène
Dans un cercle enchaîner la dignité Romaine ;
Et qui, n'offrant aux yeux qu'un faste inanimé,
Consulteroit *Méri* * pour draper *Idamé*.

---

* *Marchande de Modes, qui fournit plusieurs Actrices.*

N'AFFECTEZ pas non plus une vaine parure ;
Obéiſſez au rôle, & ſuivez la Nature.

NOUS offrez-vous Electre & ſes longues douleurs ?
Songez qu'elle eſt eſclave, & qu'elle eſt dans les pleurs.
D'ornemens étrangers, trop inutiles charmes,
Ne chargez point un front obſcurci par les larmes.
Le Public, dont ſur vous tous les yeux ſont ouverts,
Dédaigne vos rubis, & ne voit que vos fers.

PARCOUREZ donc l'Hiſtoire ; elle va vous inſtruire.
Cent Peuples à vos yeux viendront s'y reproduire.
Examinez leurs goûts, leurs penchans, leurs humeurs ;
Quels ſont leurs vêtemens, & leurs arts & leurs mœurs.

LA Fable ingénieuſe, ouvrant ſes galeries,
Vous offre le tréſor de ſes allégories.
C'eſt là que la Raiſon, prenant des traits nouveaux,
Du fard des fictions embellit ſes tableaux.

ICI, vous croyez voir la Reine de Carthage,
Son front eſt entouré d'un funèbre nuage.

Luttant contre la Mort, qu'elle porte en ſon ſein,
Trois fois elle ſe lève & retombe ſoudain.
Ses regards expirans, où l'amour brille encore,
Semblent redemander le Héros qu'elle adore.
Elle pleure, ſoupire, &, dans ſon déſeſpoir,
Elle cherche le jour, & gémit de le voir.

PLUS loin, c'eſt Niobé, cette femme orgueilleuſe,
Cette Mère ſuperbe, & bien plus malheureuſe.
Quel ſpectacle ! elle s'offre à mes ſens déſolés,
Au milieu de ſes fils, l'un ſur l'autre immolés.
A force de ſouffrir, elle paroît tranquile :
Son front eſt abattu, ſon regard immobile ;
Elle reſte ſans voix ; l'excès de ſes douleurs
A tari dans ſes yeux la ſource de ſes pleurs.
Ce taciturne effroi dit plus qu'un vain murmure :
Là, j'admire, je vois, & j'entends la Nature.

QU'ELLE ſeule, toujours dirigeant votre feu,
Comme dans ces tableaux, brille dans votre jeu.

Voulez-vous qu'une Reine, en ſecret agitée,
Dégoutante de ſang, de remords tourmentée,
Et qui voit ſous ſes pas s'entrouvrir les enfers,
Obſerve, en expirant, la cadence d'un vers?

Voulez-vous qu'une Amante, au milieu des ténébres,
Et, prête à ſe rejoindre à des manes funèbres,
Médite en éclatant un ſiniſtre deſſein,
Et ſe plonge, avec art, un poignard dans le ſein?

N'allez pas, lorſqu'il faut nous arracher des larmes,
Étaler froidement vos pompeuſes allarmes:
Par un rithme importun corrompre nos plaiſirs,
Meſurer vos tranſports & noter vos ſoupirs;
Et, quittant le vrai ton pour une emphaſe vaine,
Faire tonner l'Amour & mugir Melpoméne.
Le ſentiment ſe taît, & ſçait bien s'exprimer:
L'Actrice doit le peindre & non le déclamer.

Contemplez de Makbet * l'Epouſe criminelle,
Sous ces murs, où ſon Roi fut égorgé par elle:

---

* *Makbet, Tragédie Angloiſe.*

Cette femme s'avance aux yeux des Spectateurs;
Et vient, en sommeillant, expier ses fureurs.
L'infléxible remord, dont elle est la victime,
Agite son repos des horreurs de son crime.
Ses bras sont teints de sang, qu'elle détache en vain;
Sous la main qui l'efface il reparoît soudain;
J'admire en frissonnant: ô muette éloquence!
Quel mouvement! quel geste! & surtout quel silence!

Le discours le plus beau, lorsqu'il est déplacé,
Pése & déplaît bientôt au Spectateur glacé.

Muse, soutiens mon vol, échauffe mon courage;
Et de ma jeune Éléve obtiens moi le suffrage.
La variété seule a droit de la charmer;
Et c'est en l'amusant que je veux la former.
Il est d'autres secrets & des routes nouvelles:
Ainsi que ses leçons, chaque art a ses modéles.

Déja,

Déja, la Parque avide, au milieu de leur cours,
Charmante le Couvreur, avoit tranché tes jours.
Un poignard ſur le ſein, la pâle Tragédie
Dans le même tombeau ſe crut enſevelie;
Et, foulant à ſes pieds les immortels cyprès,
D'un crêpe environna ſes funèbres attraits.

Une Actrice parut : Melpomène elle-même
Ceignit ſon front altier d'un ſanglant diadême:
Dumeſnil eſt ſon nom ; l'amour & la fureur,
Toutes les paſſions fermentent dans ſon cœur :
Les Tyrans à ſa voix vont rentrer dans la poudre ;
Son geſte eſt un éclair ; ſes yeux lancent la foudre.

Quelle autre l'accompagne &, parmi cent clameurs,
Perce les flots bruyans de ſes Adorateurs !
Ses pas ſont meſurés ; ſes yeux remplis d'audace,
Et tous ſes mouvemens déployés avec grace :
Accens, geſtes, ſilence, elle a tout combiné,
Le Spectateur admire, & n'eſt point entraîné;

De ſa ſublime Emule elle n'a point la flâme ;
Mais, à force d'eſprit, elle en impoſe à l'ame.
Quel auguſte maintien, quelle noble fierté!
Tout juſqu'à l'art, chez elle, a de la vérité.

Vous devez avec ſoin conſulter l'une & l'autre,
Et puiſer dans leur jeu des leçons pour le vôtre ;
Mais votre premier maître eſt ſurtout votre cœur.
Soyez toujours vous-même aux yeux du Spectateur.
Le deſir d'imiter vous cache un précipice :
Gardez de vous traîner ſur les pas d'une Actrice :
N'allez point copier tels geſtes, tels accens,
Nous répéter ſans goût d'étrangers mouvemens,
Et, pour mérite unique, offrir à notre vue
Le méchaniſme heureux d'une belle Statue.
Abandonnez votre ame à l'eſſor du talent ;
Libre, il perce la nue : il rampe en imitant.

O toi, dont les attraits embelliſſent la Scène,
Toi, que l'Amour jaloux diſpute à Melpomène,
Séduiſante Dubois, réponds à nos deſirs ;
C'eſt aſſez ſommeiller dans le ſein des plaiſirs.

Ose enfin te placer au rang de tes modèles,
La gloire te sourit & te promet des aîles !
Ose, & prenant ton vol vers l'immortalité,
Fixe par le talent l'éclair de la beauté.

Lorsqu'avec moins de crainte, & moins de servitude,
Vous aurez du Théâtre acquis plus d'habitude;
Quand le Parterre enfin, ce lion rugissant,
Deviendra pour vous seule & souple & caressant:
Élancez-vous alors loin du sentier vulgaire,
De votre art plus maîtresse, étendez-en la sphère.
Par de nouveaux moyens attachez nos regards;
Hazardez, le sublime a souvent ses écarts.
Par sa simplicité tantôt il nous étonne:
Tantôt, armé d'éclairs, c'est Jupiter qui tonne.

La Nature long-temps se plaît à se cacher:
Elle a mille secrets qu'il lui faut arracher.
Pour l'aveugle Vulgaire indigente & stérile,
Aux regards du génie elle est toujours fertile.

C'eſt l'or qui, renfermé dans ſes noirs ſouterrains,
Attend, pour en ſortir, d'induſtrieuſes mains.
C'eſt ce marbre groſſier, c'eſt ce bloc inſenſible
Que le cizeau façonne, & que l'art rend fléxible.

Mais ce n'eſt point aſſez de ces vaines leçons;
Je quitte le pinceau, je briſe mes crayons,
Si je ne vous inſpire un orgueil legitime,
Cet orgueil créateur, le foyer du ſublime.
Le préjugé s'efface, il touche à ſon déclin;
Le François plus inſtruit, eſt auſſi plus humain.
S'il outragea votre art, il en rougit encore.
Pourroit-il avilir des talens qu'il adore?

Connoissez de cet Art quelle eſt la dignité;
Voyez autour de vous tout un Peuple agité;
Il ſe preſſe, il palpite, & ſoudain plus tranquile,
Un morne accablement tient ſon œil immobile.
Ces pâles Spectateurs, étonnés de frémir,
A votre émotion meſurent leur plaiſir;

Tantôt, ensevelis en des terreurs muettes,
Ils n'ont que des sanglots, des pleurs pour interprêtes;
Et tantôt mille cris, jusqu'au Ciel élancés,
Soulagent tous les cœurs, trop longtemps oppressés.
Chacun de ces effets est votre heureux ouvrage;
Chaque larme versée est pour vous un hommage.
Vous tenez dans vos mains le fil des passions;
Le mobile brûlant de nos affections.
Nous ressentons vos feux, nos transports sont les vôtres;
Et le cri de vos cœurs retentit dans les nôtres.
En vous respire un Dieu qui sçait tout animer:
Organes des vertus, vous les faites aimer.
Vous défendez les droits du Mortel qu'on opprime,
Et trouvez sur vos fronts des foudres pour le crime.

Je sçais qu'un Sage illustre, un Mortel renommé,
Qui hait tous les humains, lorsqu'il en est aimé,
Du fond de sa retraite, où l'Univers l'offense,
A fait tonner sur vous sa farouche éloquence.
Contre lui cependant je dois vous rassurer:
Un Sage n'est qu'un homme; il a pû s'égarer.

Le Monde à ses regards prend un aspect sauvage ;
Ne peut-on s'en former une riante image ?
Des crédules humains Précepteurs rigoureux
Pourquoi nous envier nos mensonges heureux ?
Ah ! laissez-nous du moins une douce imposture :
L'ingénieuse erreur embellit la Nature ;
Et nous ôter nos Arts, nos talens enchanteurs,
C'est ravir à la Terre, & ses fruits & ses fleurs.

Sachez donc repousser de frivoles atteintes ;
Déjà les vents légers ont emporté ses plaintes.
Tout sévère qu'il est, on peut le désarmer :
Opposez-lui des mœurs, il va vous estimer.
Ce n'est pas que je veuille, en Sage atrabilaire,
Fermer vos jeunes cœurs au desir de nous plaire :
La flamme de l'Amour peut dans un cœur brûlant
Allumer & nourrir la flamme du talent.
Ce n'est point cet Amour, qui fait rougir les Graces,
Que le morne Plutus entraîne sur ses traces,
Ou qu'on voit, secouant deux torches dans ses mains,
Sourire au Dieu lascif qui préside aux Jardins ;

C'eſt ce Dieu délicat, qu'embellit la décence:
Que l'aimable myſtère accompagne en ſilence;
Qui, ſans effaroucher le timide deſir,
Verſe en ſecret des pleurs dans le ſein du plaiſir.

Pour vous faire adorer, vous reſpectant vous-même,
Adoptez de Ninon l'ingénieux ſyſtême.
Que l'Amant, enchanté de vos frêles appas,
Vous trouve plus charmante, en ſortant de vos bras.
Que la réfléxion, qui ſuit toujours l'ivreſſe,
En la juſtifiant, augmente ſa tendreſſe,
Et qu'enfin l'amitié, nous fixant à ſon tour,
Pare encor votre Automne, & ſurvive à l'Amour.

Voila par quels moyens & quelle heureuſe adreſſe
Hors du Théâtre même une Actrice intéreſſe,
Sur ſa trace brillante enchaîne tous les cœurs,
Dompte la calomnie & l'hydre des Cenſeurs.

Sur le ſommet du Pinde, au ſéjour des orages,
S'éléve un Temple auguſte, affermi par les âges;

Cent colonnes d'ébéne en foutiennent le faix ;
Et fur les murs fanglans font écrits les forfaits.
On s'avance, en tremblant, fous d'immenfes portiques.
L'œil s'enfonce & fe perd dans leurs lointains magiques.
On n'y rencontre point d'ornemens faftueux ;
Tout eft dans ce féjour fimple & majeftueux.
On y voit des tombeaux, entourés de ténébres ;
Des phantômes, penchés fur des urnes funébres ;
Et l'on n'entend partout que lugubres accens,
Que fons entrecoupés, & longs gémiffemens.

Deux Femmes, fur le feuil, en défendent l'entrée ;
L'une toujours plaintive, eft toujours éplorée :
Ses cheveux font épars, fon front couvert de deuil ;
Et fa bouche collée au marbre d'un cercueil.

L'autre infpire l'effroi dont elle eft oppreffée.
Son front eft fixe & morne, & fa langue glacée.
La vengeance, la rage & la foif des combats ;
Cent Spectres en tumulte accourent fur fes pas.
Ses fens font éperdus ; fes cheveux fe hériffent ;
Sa poitrine fe gonfle, & fes bras fe roidiffent ;

Un

Un feu ſombre étincelle en ſes yeux inhumains;
Et la coupe d'Atrée enſanglante ſes mains.

Plus loin régne l'Amour; cet Amour implacable,
De meurtre dégoûtant, malheureux & coupable;
Qui ne reſpecte rien, quand il eſt outragé,
Court, ſe venge & gémit ſitôt qu'il eſt vengé.
L'aſſaſſin de Pirrhus, l'Euménide d'Oreſte;
Ce Dieu qui d'Ilion hâta le jour funeſte,
Oſa porter la flamme au bucher de Didon,
Et plonger le poignard au ſein d'Agamemnon.

De ces ſombres objets Melpomène entourée,
Choiſit au milieu d'eux ſa retraite ſacrée.

Les yeux étincelans, quel vieillard dans ce lieu,
Environné d'Autels, ſemble en être le Dieu?
Un Mortel moins altier, aſſis au même Trône,
Reçoit des mains du goût ſa brillante couronne.
Leur terrible Rival, pour tracer ſes tableaux,
Dans le ſang & les pleurs trempe ſes noirs pinceaux.

Et leurs lauriers épars, couvrant le Sanctuaire,
Viennent se réunir sur le front de Voltaire.
La grande Actrice, admise en ce séjour divin,
Marche & s'enorgueillit près du grand Écrivain.
Récitant ces beaux vers, où l'Amour seul domine,
Champmeslé pleure encor dans les bras de Racine;
Et le Couvreur, l'œil sombre & de larmes baigné,
Attache les regards de Corneille étonné.

Vous, de ces demi-Dieux modernes Interprétes,
La gloire vous attend, & vos palmes sont prêtes.
Chef-d'œuvres du pinceau, dans ces pompeux réduits
Déjà vos traits brillans sont partout reproduits.
Ici pleure Gaussin, toujours sensible & tendre.
Là, c'est toi, Dumesnil, toi que l'on croit entendre;
La Nature enrichit ton simple médaillon;
Et l'art couvre de fleurs le buste de Clairon.

✣



Ch. Eisen inv. *B. De Ghendt Sculp.*

LA COMÉDIE,

CHANT SECOND.

J'AI chanté l'art brillant d'embellir Melpomène,
De parler, de gémir, de tonner ſur la Scène :
Au cothurne orgueilleux j'oſai dicter des loix ;
A l'humble brodequin je conſacre ma voix.

TOI qui, dans un miroir agréable & fidèle,
Préſentant l'homme à l'homme, amuſes ton modèle,
Nous reproduis nos traits, nos mobiles travers,
Et ſçais, en te jouant, corriger l'Univers :
Souris à mes accens, viens, folâtre Thalie,
Échauffe mes leçons du feu de la ſaillie,
Apprends-moi tes ſecrets, & ne me cache rien
Des myſtères d'un art, interprête du tien.

O vous, que de cet art ont séduit les délices,
La palme qu'il promet croît sur des précipices.
Aux succès éclatans vous prétendez en vain,
Si les Cieux n'ont dans vous transmis ce feu divin,
Cette source de vie, aux humains apportée,
Mobile universel, ravi par Prométhée,
L'esprit enfin, l'esprit, invisible flambeau,
Qui du Monde encor brute éclaira le berceau.
Les rayons de l'Ether composent sa couronne;
C'est par lui que l'on pense & par lui qu'on raisonne.
Vous pourrez bien, sans lui, répandre quelques pleurs;
Cadencer noblement de tragiques douleurs,
Et même en imposer aux Spectateurs crédules;
Mais lui seul voit, saisit, & peint les ridicules.
Osez donc vous connoître, & vous interroger.
Enlevez au Public le droit de vous juger.
Voulez-vous sur la Scène étaler votre enfance,
Au Parterre assemblé prouver votre ignorance,
D'un rire avilissant provoquer les éclats,
Balbutier des vers que vous n'entendrez pas;

Végéter & vieillir dans cette ignominie,
Salaire accoutumé des Bouffons sans génie?

MAIS ce n'est point assez de ce feu créateur;
Tremblez; l'homme d'esprit est loin du grand Acteur.
Tel croit être formé qui ne fait que de naître.
Pour peindre la Nature, il faut la bien connoître;
En tout temps, en tous lieux, il faut la consulter,
La consulter encore, & puis la méditer.
Elle est belle, féconde & sublime à tout âge.
Dans les jeux de l'enfance épiez son langage:
Observez les vieillards & leurs discours chagrins;
Du jeune homme inquiet les desirs incertains;
L'épouse avec l'époux, le fils avec le père,
Et la fille attentive aux leçons de sa mère.
C'est là que l'on saisit ce ton de vérité,
Que l'effort du travail n'a jamais imité.
C'est là que l'on se rit de ces jeux froids & tristes,
De ces vils histrions, l'un de l'autre copistes,
Et que l'Acteur, entr'eux comparant les Objets,
Va ravir de son art les plus nobles secrets.

Les préceptes de l'Art ſont toujours arbitraires.
Ceux-ci ſemblent trop doux, & ceux-là trop ſévères;
Et l'on a vu ſouvent de graves précepteurs,
En donnant des leçons, conſacrer des erreurs.
La Nature elle ſeule eſt un guide fidèle,
Et tous les vrais talens ſont éclairés par elle.

Occupé du Spectacle, & non des Spectateurs,
Faites toujours valoir vos Interlocuteurs.
Pour laiſſer de chacun reſſortir la partie,
Étudiez des tons l'heureuſe ſympathie.
Lorſque l'un s'affoiblit, l'autre devient trop fort.
Comme dans un concert, il faut prendre l'accord.

De la Tradition rejettant la chimère,
Jouez d'après votre ame & votre caractère.
Comment fixer des tons d'âge en âge tranſmis?
A ces bizarres Loix Dorilas fut ſoumis.
Sans ceſſe il conſultoit ce miroir infidèle,
Que le temps, chaque jour, obſcurcit de ſon aîle.

Servile imitateur, bouffon faſtidieux,
Il n'auroit point oſé ſe montrer à nos yeux,
S'il n'eût de ſon ayeul arboré la rondache,
Les antiques canons, & ſurtout la mouſtache.
Il mettoit ſon orgueil à le repréſenter;
Répétoit ſes accens qu'il s'étoit fait noter;
De rien imaginer affectoit le ſcrupule;
Et par tradition fut ſot & ridicule.

DES rôles différens parcourons les beautés;
Combinons leur eſprit, & leurs difficultés.

A mes premiers regards s'offrent les caractères:
C'eſt-là qu'il faut de l'art épuiſer les myſtères,
Contraindre ſa chaleur, ſoudain la déployer,
Deſcendre, s'élever & ſe multiplier;
Démêler tous les traits que le rôle raſſemble:
Embraſſer les détails, ſans négliger l'enſemble.
Là, jamais votre jeu ne doit ſe ralentir:
Il faut toujours penſer, il faut toujours ſentir;

Unir adroitement la force à la souplesse,
Se variant toujours, se ressembler sans cesse;
A l'Auteur embelli, s'il le faut, ajouter,
Et créer quelquefois, pour mieux exécuter.

Il est des traits saillans que j'aime & que j'admire:
L'Art ne les fixe point, le moment les inspire.
Un silence éloquent est souvent un bon mot;
Un bon mot disparoît, quand l'Acteur n'est qu'un sot.

Nous réprésentez-vous la sombre humeur d'Alceste,
Qui maudit & veut fuir les humains qu'il déteste?
Que votre abord soit dur, votre front sourcilleux,
Votre voix séche & brusque, & votre œil nébuleux.
Exprimez bien surtout ces fougues de tendresse,
Dont il vient amuser sa volage maîtresse;
Qu'on reconnoisse en vous un Mortel égaré,
Qui hait jusqu'à l'amour, dont il est dévoré.

Grandval, dans ces tableaux paroît encor sublime,
Et fait à ses beaux ans survivre notre estime.

Jouez-vous

Jouez-vous le Tartuffe? obſervez d'autres Loix;
En ſons pieux & lents meſurez votre voix:
De ce fourbe imitez le myſtique ſourire,
Lorſque ſon œil dévot s'attache ſur Elmire;
Lorſque, laiſſant errer une indiſcrette main,
Des genoux chatouilleux il monte juſqu'au ſein;
Avec ſuavité médite un adultère,
Et veut, au nom de Dieu, deshonorer ſon Frère,
Que votre air, tour-à-tour, ſoit ferme & radouci:
Là, ſoyez proſterné; mais, commandez ici.

Le rôle du Joueur veut une ame brûlante.
Que toujours l'action y ſoit vive & ſaillante.
Paroiſſez ſur la *Scène*, égaré, furieux,
Pâle, défiguré, le chapeau ſur les yeux.
Renverſez ces fauteuils, que vous croyez complices:
Roland du Lanſquenet, ébranlez les couliſſes.
Au ſeul nom de trictrac, frémiſſez de courroux.
Le dez fatal vous ſuit, & roule encor pour vous.

Il eſt plus d'une palme à la Cour de Thalie.
L'un conſacre aux vieillards une voix affoiblie,
Nous retrace leurs mœurs, leurs penchans clandeſtins,
Et leur crédulité pour des fils libertins.

Cet autre, qui de ſoi prudemment ſe défie,
Se ſent, pour les niais, formé par ſympathie.

Cet autre enfin, prenant un eſſor qui lui plaît,
Obéit à ſon goût, & s'érige en Valet.

Songes-y. Dans ce genre auquel tu te deſtines,
Il faut, avant les fleurs, cueillir bien des épines.
As-tu reçu des Cieux ce naturel plaiſant,
Cet Art, cet heureux don, le don d'être amuſant?
La volubilité d'un organe mobile;
Un corps alerte & ſouple, un eſprit verſatile?
Voit-on étinceler dans ton regard mutin,
Et l'amour de l'intrigue, & la ſoif du butin?
La trahiſon, l'adreſſe, & cette effronterie,
Dont l'intrépidité ſied à la fourberie?

Quelquefois un Valet, novice dans son art,
De là publique joie ose prendre sa part;
Et, ne sachant sur lui garder aucun empire,
Rit de ce qu'il a dit, ou de ce qu'il va dire.
C'est usurper nos droits: le jaloux Spectateur
S'attriste avec raison du plaisir de l'Acteur.
Le Personnage seul nous plaît & nous étonne:
Tout le charme est détruit, quand on voit la personne.
Ne te livre jamais à ce rire empesé,
Et sache être amusant, sans paroître amusé.

Ne va point cependant, Baladin mercenaire,
Apporter sur la Scène un front atrabilaire;
Et t'acquitter d'un art, pour toi toujours nouveau,
Ainsi qu'un porte-faix qui décharge un fardeau.
Je méprise un Acteur que son talent ennuie;
Il doit être chassé de la cour de Thalie:
C'est un hibou qui vient, sous des berceaux naissans,
Effrayer Philoméle, & troubler ses accens.

L'INGÉNIEUX Armand, ce Neſtor du Théâtre ;
Oublié par le temps, étoit encor folâtre.
Que j'aimois ſon adreſſe & ſa naïveté !
Son œil étinceloit du feu de la gaîté ;
Mais, rempli de l'objet qu'il avoit à nous peindre,
Sous un flegme éloquent il ſçavoit la contraindre :
Au plaiſir qu'il donnoit, il ſçavoit ſe borner,
Et ſans montrer le ſien, le laiſſoit ſoupçonner.

AINSI qu'un jour nouveau ſuit le jour qui s'efface,
Lorſqu'un talent s'éclipſe, un autre le remplace.

POISSON, qui ſi longtems amuſa tout Paris,
Deſcendoit dans la tombe, eſcorté par les ris.
Préville vient, paroît ; il r'anime la Scène ;
Et Momus aiſément fait oublier Silène :
Préville !... ennuis, fuyez, fuyez, ſoucis affreux ;
Son nom eſt un ſignal, pour r'allier les jeux.
Les Muſes m'ont appris qu'une douce démence,
Un rire univerſel a fêté ſa naiſſance.

Mille Silphes légers, ſoulevant le rideau,
Se jouoient & danſoient autour de ſon berceau:
Il reçut le grelot des mains de la Folie:
En bégayant encore, il vola vers Thalie;
Pour lui ſeul la Nature eſt ſans déguiſement,
Comme la jeune Amante aux yeux de ſon Amant.
Acteur ingénieux, je te dois cet hommage:
Ainſi que nos plaiſirs, ces vers ſont ton ouvrage.
Que du Lierre immortel ton front ſoit décoré;
Qui fait rire ſon ſiécle, en doit être adoré.

Pour les rôles d'Amans ſi l'inſtinct vous décide;
Servez-vous à vous-même & de Juge & de guide.
Dans cet emploi brillant peu d'Acteurs ſont parfaits:
Avant que d'être aimés, il leur faut des attraits.
Un abord ſéduiſant, un regard vif & tendre,
Un ſilence qui parle & qui ſe faſſe entendre;
Le ſon de voix touchant, le maintien gracieux,
L'Art de flater l'oreille, & de charmer les yeux.

Sçavez-vous ce que peut un éloquent ſourire ?
Tous ces riens de l'amour, ſçavez-vous les bien dire ?
Pour le repréſenter, avez-vous ſes appas ?
Il enlaidit toujours ceux qu'il n'embellit pas.

Vous n'avez rien encore, & vous devez tout craindre,
Si vous ignorez l'art d'exprimer & de peindre,
De produire au dehors ces orages du cœur,
Ces mouvemens ſecrets, ces inſtans de fureur,
Ces rapides retours, cette brûlante ivreſſe,
Les tranſports de l'amour & ſa délicateſſe.
Un rôle eſt à la fois, tendre, emporté, jaloux.
Ces contraſtes frappans, il faut les rendre tous.
Paiſible adorateur, là, bornez-vous à plaire:
Ici, que votre front s'enflamme de colère.
Sachez ſurtout, ſachez comment, d'un œil ſerein,
On vient rendre un portrait, que l'on reprend ſoudain;
Comme on traite un Objet que l'on croit infidèle;
De quel air on lui jure une haine immortelle;

Avec quelle contrainte on feint d'autres amours ;
Et comment on le quitte, en revenant toujours.

Évitez cependant une chaleur factice,
Qui séduit quelquefois & vit par artifice,
Tous ces trépignemens & des pieds & des mains,
Convulsions de l'art, grimaces de Pantins.
Dans ces vains mouvemens, qu'on prend pour de la flâme,
N'allez point sur la Scène éparpiller votre ame.
Ces gestes embrouillés, toujours hors de saison,
Ne sont qu'un froid Dédale, où se perd la raison.

Un Acteur a paru plein d'ame & de finesse :
Il sent avec chaleur, exprime avec justesse :
Pour briller, pour séduire, il a mille secrets.
Et créa des moyens, qu'on ne connut jamais.
Transportant dans son jeu l'ivresse de son âge,
Il a sçu des amans rajeunir le langage,
Des Rôles langoureux anime la fadeur,
Fait sourire l'esprit, & fait parler au cœur.

Aimez-vous mieux jouer & corriger ces êtres,
Automates brillans, qu'on nomme Petits-Maîtres ?
Portez la tête haute, ayez l'air éventé,
La voix impérieuse, ou l'organe fluté ?
Que votre œil clignotant & foible, en apparence,
Sur les objets voisins tombe avec indolence :
Que tout votre maintien semble nous annoncer
Qu'au séxe incessament vous allez renoncer ;
Que chaque jour pour vous fait éclore une intrigue ;
Qu'un plaisir trop goûté dégénère en fatigue ;
Et paroissez enfin, excédé de vos nœuds,
Accablé de faveurs, & bien las d'être heureux.

Mais ce ton, ces dehors exigent de l'étude.
Pour contrefaire un Fat, il faut de l'habitude.
Voyez nos élégans, & nos gens du bel-air ;
C'est aux plaines du Ciel que se forme l'éclair ;
Allez, & parcourez ce magique Théâtre
D'un monde qui se hait, & pourtant s'idolâtre.

Étudiez

Étudiez à fond l'art des frivolités,
Le ſçavant perſiflage & les mots uſités ;
De vos cercles bourgeois franchiſſez les ténébres ;
Obtenez quelques mois de nos femmes célébres.
Leur entretien, utile à vos ſens rajeunis,
Vous enluminera du moderne vernis,
Inſtruiſez-vous des ſoins, des égards que mérite
La femme que l'on prend, & celle que l'on quitte.
Diſſertez ſans objet, riez avec ennui ;
Le monde eſt vain & ſot ; ſoyez ſot avec lui ;
Et revenez, tout fier de cent graces nouvelles,
De leurs propres travers amuſer vos modèles.
C'eſt ainſi que l'Abeille, aux approches du jour,
Moiſſonne les Jardins & les Prés d'alentour ;
Et, diſputant la Roſe au jeune Amant de Flore,
Lorſqu'elle a butiné les dons qu'il fait éclore,
Revient dans ſon aſyle obſcur & parfumé,
Dépoſer le tréſor du miel qu'elle a formé.

BARON jeune & fêté, dans ce monde frivole,
En ſortant de la Scène, alloit jouer ſon Rôle.
L'ardente vanité ſe diſputoit ſes vœux :
C'étoit Agamemnon que l'on rendoit heureux.
Il conſervoit ſon rang aux pieds de ſes Maîtreſſes;
Et ſe donna les airs de tromper des Ducheſſes.

MAIS craignez d'abuſer d'un conſeil imprudent.
L'Acteur n'eſt plus qu'un ſot, s'il devient impudent.
Notre foibleſſe, à tort, le flate & le ménage,
Si la fatuité ſurvit au Perſonnage.
Votre état eſt de plaire, & non de protéger;
Redoutez le Public; il aime à ſe venger.
Lorſqu'on veut s'élever, il faut ſçavoir deſcendre.
D'un puérile orgueil que pouvez-vous attendre,
Quand le premier Valet ſe rit de vos hauteurs,
Et va pour ſon argent ſiffler ſes protecteurs?

TOI, qui prétends briller dans les Scènes burleſques,
D'un monde moins poli conſulte les groteſques;

De nos originaux folâtre Obſervateur,
Joins l'étude du Sage aux talens de l'Acteur.
Viens, parcours tous les lieux où le Peuple déploie,
Autour d'un ais briſé, ſon humeur ou ſa joie.
Prends cette humble eſcabelle, oſe & vuide avec lui
Ce broc de vin fumeux, arrivé d'aujourd'hui.
De ces Mortels groſſiers apprends l'art de nous plaire;
Tous leurs traits ſont frappans, & rien ne les altère.
Ici, c'eſt un vieillard de rides ſillonné,
Et d'un eſſain d'enfans toujours environné;
Courbant ſon corps uſé ſur un bâton ruſtique,
Il ſe fait craindre encor par ſa gaîté cauſtique.
Chacun à ſes dépens veut en vain s'égayer;
Des rieurs prévenus il rit tout le premier.
Voyez-vous ce Silène, au dos rond & convéxe,
Heurter tous ſes voiſins de ſon pas circonfléxe,
Injurier cet arbre, &, prêt à trébucher,
Manquer toujours le but qu'il va toujours chercher?
Plus loin, deux Champions furieux, hors d'haleine,
S'arment, les poings fermés, pour quelque groſſe Hélène,

Tel objet est choquant dans la réalité,
Qui plaît au Spectateur, s'il est bien imité.
Vadé, pour achever ses esquisses fidelles,
Dans tous les carrefours poursuivoit ses modèles;
De ce Costume agreste ingénu partisan,
Interrogeoit le Pâtre, abordoit l'Artisan.
Jaloux de la saisir sans masque & sans parure,
Jusques aux Porcherons il chercha la Nature.
Etoit-il au Village? il en traçoit les mœurs;
Trinquoit, pour les mieux peindre, avec des Racoleurs;
Et changeant, chaque jour, de ton & de palette,
Crayonna, sur un Port, Jérôme & Fanchonnette.

Ces aimables Mortels dont les noms adorés
Sont, aux fastes des jeux, pour jamais consacrés;
Arbitres délicats des plaisirs de l'autre âge,
De la divine Orgie avoient admis l'usage;
Chez les Aubry du temps passoient les jours entiers;
Et puisoient dans le vin l'oubli des Créanciers.

Craignez de travestir, Baladins subalternes,
Ces Libertins titrés, en Buveurs de Tavernes;
Faites-en des Chaulieux & des Anacréons,
A qui tous les Amours ont servi d'Échansons:
Que toujours, à travers les brouillards de l'ivresse,
Malgré tous vos écarts, le Courtisan paroisse;
Et ne confondez point, dans vos pesans croquis,
Le délire d'un Rustre & celui d'un Marquis.

BELCOUR, de ces tableaux a saisi la finesse:
Son bacchique enjoûment n'est jamais sans noblesse.
Soit que, quittant la table encor tout délabré,
D'un Essain de Buveurs il revienne entouré,
Étourdir un Vieillard par des discours sans suite,
Et lui balbutier des leçons de conduite;
Ou soit que plus rassis, & gaîment indiscret,
Il démasque en riant l'Usurier Turcaret.

VOUS que l'âge a muris & rendus plus sévères;
Essayez vos talens dans les rôles de Pères.

C'eſt-là qu'enfin Thalie oſe élever la voix ;
Et que le cœur ému peut reprendre ſes droits.
Acquérez ce maintien, ce débit plein d'aiſance,
Et ces tons aſſurés, fruits de l'expérience.
Soyez dur, inquiet, défiant, dans Simon,
Dans Licandre, impoſant, tendre, dans Euphémon.
Modérez votre voix, qu'elle parte de l'âme :
Il faut que ſans éclats votre jeu nous enflâme,
D'un geſte toujours ſimple appuyez vos diſcours.
L'auguſte vérité n'a pas beſoin d'atours.
Si cependant un fils contre lui vous anime,
Éclatez, ſoyez ferme, éloquent & ſublime.
Offrez-nous à l'aſpect de ce fils criminel,
Toute la majeſté du courroux paternel.
Excitez les ſanglots, faites couler les larmes :
De la Nature en pleurs déployez tous les charmes :
Tranſmettez-nous votre ame ; & que le Spectateur
Puiſſe applaudir au Père, en oubliant l'Acteur.

VOUS Reines du Théâtre où l'Amour vous appelle,
L'orgueil de vous inſtruire a réveillé mon zéle.

Je n'ai point, au hazard, confondu mes couleurs ;
Œconome prudent, j'ai réservé les fleurs.
Muſe, couronne-toi d'une palme nouvelle :
La beauté te ſourit, il faut chanter pour elle.
Pour t'en faire écouter, forme de plus doux ſons,
Elle veut des conſeils, & non pas des leçons :
On ne peut l'éclairer, quand on ne peut lui plaire.
Dirige ſes talens, mais d'une main légère.
C'eſt ainſi que l'on voit les fléxibles cizeaux
De l'arbre aux fruits dorés arrondir les rameaux.

POUR ſouffrir le grand jour & l'éclat de la Scène,
De votre vrai talent ſoyez d'abord certaine.
Ne vous en fiez point à vos Adorateurs :
Faites-vous des amis, & craignez les flateurs.
Qu'eſpérer en effet de ces folles Actrices,
Bourgeoiſes le matin, le ſoir Impératrices,
Qui ſur l'Art avili conſultent leurs Mamans,
Quelque ſot Eſculape ou de plus ſots Amans ?

Songez à vous pourvoir d'un Conſeiller utile,
Juge de vos défauts, & Juge difficile.
Interrogez votre âge & vos penchants ſecrets,
Et votre caractère & l'eſprit de vos traits.
Aux rôles langoureux telle ſouvent s'obſtine,
Dont le dehors annonce ou Finette ou Juſtine;
Et telle, avec un front impoſant & hautain,
Repréſente Marton, que cajole Frontin.

Œil ruſé, taille leſte, & langues indiſcrettes,
Ce qu'il faut aux Valets, il le faut aux Soubrettes.
Par l'organe ſurtout elles doivent briller,
Agir preſque toujours & toujours babiller;
Ou du moins, ſe taiſant avec impatience,
Par un geſte indiſcret échauffer leur ſilence.
Qu'elles ſe gardent bien de charger leurs tableaux;
Nous voulons des Teniers & non pas des Calots.
Le vain effort de l'Art annonce une ame aride.
Alors qu'il eſt contraint, le rire eſt inſipide.

Camille,

Camille, aux yeux charmés des zéphires ſurpris,
Couroit ſur les moiſſons, ſans courber les épis.

Ah! ſi la Scène encore offroit à notre vue
Cette Actrice adorée & trop tôt diſparue,
Qui par ſon enjouement ſçavoit tout animer,
Et que, pour ſon éloge, il ſuffit de nommer!....
Je vous dirois ſans ceſſe: ayez les yeux ſur elle;
Et Je croirois tout dire, en l'offrant pour modèle.

Il me ſemble la voir, l'œil brillant de gaîté,
Parler, agir, marcher avec légèreté;
Piquante ſans apprêt, & vive ſans grimace,
A chaque mouvement acquérir une grace,
Sourire, s'exprimer, ſe taire avec eſprit,
Joindre le jeu muet à l'éclair du débit;
Nuancer tous ſes tons, varier ſa figure,
Rendre l'art naturel, & parer la Nature.
Tu touches, Dangeville, au ſublime degré,
Ou la gloire n'a plus qu'une rayon épuré,

A ce moment flateur, le plus beau de la vie,
Où le talent paisible & vainqueur de l'envie,
Jouit de son triomphe avec sécurité,
Et voit poindre le jour de l'immortalité.

Luzzi, jeune Fanier, volez dans la carrière:
L'Amour en souriant vous ouvre la barrière,
Tresse un myrthe nouveau pour orner vos attraits,
Et bat des mains lui-même, en voyant vos succès.

Paris, à chaque pas, nous offre cent Coquettes,
Ivres d'un fol encens, volages, indiscettes:
O vous, qui sous leurs traits voulez nous enflâmer,
A jouer leurs travers, l'art seul peut vous former:
Attendez que le temps, maître tardif & sage,
Du monde & des plaisirs vous ait appris l'usage;
Saisissez la saison de la maturité,
Ce moment dangereux, le soir de la beauté:
Ce moment, où les cœurs ne cédent qu'à l'adresse.
L'Amour est un enfant, qu'amuse la Jeunesse:

A dix-huit ans, à vingt, on peut le retenir;
Mais, à trente, on l'ennuie; il faut le conquérir.
Pour ce fameux exploit il est mille artifices,
Et le jeu des vapeurs & celui des caprices,
D'un geste ou d'un souris combinez la valeur:
Commandez à vos yeux de feindre la douleur,
Le plaisir, le dédain, & la mélancolie,
La raison quelquefois & souvent la folie:
De l'Amour-propre en nous connoissez les ressorts,
Cet Art de ralentir, d'exciter nos transports;
Cet Art de désoler le Sot qu'on encourage!
Et de paroître calme, en soulevant l'orage.
Osez alors, osez reproduire à nos yeux
L'Amante qui d'Alceste a captivé les vœux.

Ah! combien, sous ces traits, me semble intéressante,
Cette Actrice, à la fois, noble, sage & décente,
Qui sçait tout détailler & ne réfroidit rien;
Assujettit au goût ses tons & son maintien;

Et qui, fidéle au vrai, ſans nuire au vraiſemblable,
Toujours ingénieuſe, eſt toujours raiſonnable!

MOISSONNANT vos attraits, ſi l'infléxible temps
A déjà loin de vous emporté le printemps,
N'allez point dédaigner nos folles Céliantes,
Et nos Eſcarbagnas, & nos vieilles Amantes.
Tous ces rôles choquants, s'ils n'ont l'appui du jeu,
Sous les traits de Gautier, ont fixé notre aveu.
Vous y pouvez de l'art déployer les richeſſes:
Leurs traits ſont plus marqués; mais ils ont leurs fineſſes.
Affectez quelquefois un ſourire enfantin;
Qu'une roſe en bouton parfume votre ſein;
Et, de quelques pompons ornant votre coëffure,
De la beauté naiſſante empruntez la parure.
Mais, pour nous égayer, ne nous révoltez pas;
N'emrubanez point trop vos burleſques appas.
Dans vos plus grands excès ſoyez prudente & ſage:
Baiſſez de vos cheveux le double ou triple étage;

Élaguez ce panier ; roguez cet éventail,
Et n'ayez point enfin l'air d'un épouvantail.

Les rôles ingénus veulent de la décence.
L'Actrice s'embellit par un air d'innocence.
L'Amour doit y briller, mais doux & désarmé :
Songez qu'il vient de naître, & qu'il n'est point formé
Le Soleil, en naissant, n'échauffe point encore,
Et semble se jouer sur les monts qu'il colore.
Exprimez dans vos yeux l'enfance du desir,
Et d'un cœur étonné qui s'éveille au plaisir.
Il faut que votre voix, en peignant votre flâme,
En sons mélodieux se fasse entendre à l'ame.
Offrez-nous, s'il se peut, ce timide embarras
Que donne la Nature, & qu'on n'imite pas;
Ce front baissé toujours, & qui rougit sans cesse,
Cette grace naïve, atour de la jeunesse :
Ah! ne l'offusquez point par de vains ornemens.
Une rose suffit pour orner le Printemps.

Nous repréſentez-vous la tendre Zénéïde,
Qui s'indigne & gémit ſous un maſque perfide?
Marquez nous ce dépit & ce reſſentiment :
C'eſt une Nymphe en pleurs, qu'outrage ſon Amant ;
Qui réſiſte, qui craint de le voir infidèle ;
Qu'il ſoupçonne être laide ; & qui ſait qu'elle eſt belle.
Quel voile peut cacher ces douloureux combats ;
Et l'orgueil d'une Amante, & ſurtout ſes appas?
Que votre jeu ſoit vif, qu'il peigne vos allarmes ;
Et, qu'à travers le maſque, on découvre vos charmes.
Dans Lucinde ſurtout variez vos tableaux :
Chaque Scène y produit des ſentimens nouveaux.
Pour remplir tous les cœurs du feu qui vous agite,
Animez vos regards, que votre ſein palpite :
Développez-nous bien ces ſecrets mouvemens,
Ce déſordre inconnu, ces premiers ſentimens
D'une jeune Beauté qui ſoupire & s'ignore ;
Qui voit ce qu'elle cherche & qui le cherche encore ;
Dont le cœur inſenſible & mort juſqu'à ce jour
S'ouvre, & s'épanouit au ſouffle de l'Amour.

QUEL ſouvenir cruel ſe mêle à ces images!
Le talent, qui n'eſt plus, veut encor des hommages.
Tendre Guéant *, mon cœur ne t'oublîra jamais.
Puiſſé-je dans mes vers ranimer tes attraits?
Combien elle étoit ſimple, intéreſſante, & belle!
Amour, tu t'en ſouviens, tu lui reſtas fidelle.
La douce illuſion accompagnoit ſes pas:
Les Graces l'inſpiroient, & ne la quittoient pas.
Amour, graces, beauté, rien ne la put défendre:
La tombe s'entrouvrit; il y fallut deſcendre.
Ainſi l'étoile brille, & bientôt, à nos yeux,
En mourantes clartés ſemble quitter les cieux.

---

* *On ſera peut-être ſurpris de ne pas trouver ici le nom de Mlle Gauſſin qui excelloit dans les rôles dont il s'agit. J'ai craint la monotonie de la louange, toujours faſtidieuſe, quand elle eſt répétée. Mlle Guéant n'étoit que l'Eleve de cette Actrice célèbre, mais promettoit de devenir ſa rivale. Un organe enchanteur, une figure charmante, toute la ſéduction de l'ingénuité, tels furent ſes titres, & les motifs de mes éloges.*

Que dis-je ? elle respire : il est d'heureux ombrages,
Asyles des Héros, des Belles & des Sages.
Sous ces berceaux rians & fermés aux douleurs,
Près de Ninon peut-être elle cueille des fleurs :
Peut-être qu'à Maurice, élevé sur un Trône,
De Myrthe & de Lauriers elle offre une Couronne ;
Se rappelle des vers, qu'il lui fait déclamer ;
Et n'envie aux Mortels que le plaisir d'aimer.....

Mais, quoi ! quelle Beauté s'avance sur la Scène !
Le Sentiment conduit sa démarche incertaine.
Sa voix se développe en sons doux & flateurs ;
Son œil est un rayon qui luit au fond des cœurs.
Sur ce front ingénu quelle grace enfantine !
C'est la naïve Hébé qui sourit & badine :
C'est la Rose qui naît, qui va naître, fleurir,
Lentement se déploye, & craint de s'entrouvrir :
Charmante Doligni, puis-je te méconnaître ;
Toi, si chère à l'Amour, que tu braves peut-être,

Poursuis ;

Pourſuis ; ce Dieu léger, qui brigue tes faveurs,
Séduit par les attraits, eſt fixé par les mœurs.

L'Art n'eſt point dégradé, lorſqu'il ſe multiplie.
On éléve partout des Temples à Thalie.
Vous, qui nous amuſez par d'utiles travaux,
Dans un monde brillant vous trouvez des Rivaux.
Quel triomphe pour vous! ſous ces lambris tranquilles,
Où la grandeur s'échappe & s'enfuit loin des Villes,
Dès que Flore a, près d'elle, aſſemblé les Zéphirs:
Mille jeunes beautés, qu'uniſſent les plaiſirs,
Au grand jour d'un Théâtre oſant riſquer leurs charmes,
Y ſçavent exciter ou les ris ou les larmes.
Aux agrémens naïfs de la ſimple gaîté,
L'une a ſçu de ſes traits plier la majeſté;
Et, lorſqu'elle deſcend aux jeux de la folie,
L'œil la prend pour Vénus, l'oreille pour Thalie.
L'autre vive, légère, un panier à la main,
Retrace à nos regards l'Amante de Lubin;

N

Ou plutôt, à cet air qui plaît sans imposture,
Sous le chapeau d'Annette, on croit voir la Nature.

La Scène quelquefois rassemble deux Amans
Gênés dans leurs desirs, & dans leurs sentimens.
Voyez comme leur joie éclate & se décéle;
Voyez quel doux rayon dans leurs yeux étincéle:
Malgré l'aimable Dieu, qui seul les fait agir,
Commandés par leur rôle, ils n'ont point à rougir.
Ils peuvent librement, sans craindre pour leur flâme,
Se parler en public des secrets de leur âme.
Ce n'est que pour eux seuls que brille un si beau jour;
Et la décence même applaudit à l'Amour.

Le plaisir m'égaroit! la raison me raméne.
Muses, dont le pinceau peut enrichir la Scène,
Joignez à mes essais vos efforts plus certains.
Pour former des Acteurs, il faut des Écrivains.
Tel qui, depuis longtemps, rampoit foible & timide,
Dans des rôles nouveaux a pris un vol rapide.

Remettez ſous nos yeux le tableau de nos mœurs ;
Badinez avec nous, pour nous rendre meilleurs.
Qui retient vos crayons ? Quels ſeroient vos ſcrupules ?
Molière eſt ſous la tombe, & non les ridicules.
Oui, chaque âge a les ſiens vrais, caractériſés :
Ceux-là ſont apparens, ceux-ci mal déguiſés.
Il faut leur arracher cette enveloppe obſcure ;
Il faut à chaque ſiécle aſſigner ſa figure :
Avec des traits divers, le nôtre a ſes Orgons ;
Il a ſes Impoſteurs ; il a ſes Harpagons.
La Nature, en créant, toujours ſe renouvelle :
Les vices, les travers ſont variés comme elle.
Obſervez, parcourez & la Ville & la Cour :
Dans nos cœurs, en riant, venez porter le jour :
Quel léger tourbillon, va, vient, revient & roule.
Dieux ! que d'Originaux ſe préſentent en foule !
Voyez-vous celui-ci, que l'on vient d'empâter,
Dans ſon faſte Bourgeois tout honteux d'exiſter :
Cet autre, embaraſſé de ſa vaine richeſſe,
Qui cherche en vain ſes ſens uſés par la moleſſe ;

S'ennuie au ſein des Arts qu'il raſſemble à grands frais,
Dîne, ſoupe, s'endort au ſon des clarinets;
A ſa meute, ſa troupe, & ſurtout ſa muſique,
Fatigue, tout le jour, ſon âme léthargique,
Et retombe le ſoir, en bâillant de nouveau,
Sur un lit d'édredon, qui lui ſert de tombeau?
Tranſportez à nos yeux la jeune Courtiſanne,
Qui, fille de l'Amour, le ſert & le profane,
Avec grace ſourit, intrigue ſavamment,
Déſeſpere avec art & trahit décemment.
Ce Protecteur banal, entouré de Therſites,
Et qui pour ſes amis compte ſes Paraſites;
Ou ce préſomptueux, ivre de ſes talens,
Qui regarde en pitié juſqu'à ſes Partiſans;
Et d'un œil prophétique, où le dédain repoſe,
Dans les ſiècles futurs lit ſon apothéoſe.
Alors je cueillerai le fruit de mes leçons.
Qu'un Molière s'éléve, il naîtra des Barons.





Ch. Eisen inv. *R. De Ghendt Sculp.*

L'OPÉRA,

CHANT TROISIÉME.

DESCENS, viens m'inſpirer ſçavante Polymnie ;
Viens m'ouvrir les tréſors de l'auguſte harmonie.
Tu m'exauces : déjà tous les Chantres des bois,
Te ſaluant en chœur, accompagnent ma voix.
L'Onde de ces ruiſſeaux plus doucement murmure :
Zéphir plus mollement frémit ſous la verdure.
Les Roſeaux de Syrinx, changés en Inſtrument,
Vont moduler des airs ſous les doigts d'un Amant.
Cet arbuſte eſt plaintif, cette grotte ſonore :
La parole n'eſt plus, & retentit encore.
Dans le calme enchanteur d'un loiſir ſtudieux,
O Déeſſe, j'entends la Muſique des Cieux,
La Terre a ſes accens, & les airs lui répondent :
Les Aſtres dans leur cours jamais ne ſe confondent.

Les Mondes, entraînés par leurs reſſorts ſecrets,
Toujours en mouvement, ne ſe heurtent jamais.
Paroiſſant oppoſés, ils ont leur ſympathie :
Dans l'accord général, chacun a ſa partie;
Et les Etres entr'eux, par ton art créateur,
Forment un grand concert, digne de leur Auteur.

Mais daigne enfin, quittant cette ſphère hardie,
Aſſigner des leçons à notre mélodie.
De la Scène lyrique, objet de mes travaux,
Étale à mes regards les magiques tableaux.
Dis-moi par quels ſecours, le chant plein de ta flâme,
Peut s'ouvrir par l'oreille un chemin juſqu'à l'ame;
Ce qu'il doit emprunter, pour accroître ſon feu,
De l'eſprit, de la force, & des graces du jeu.

Vous qui ſur ce Théâtre oſerez vous produire,
Reçutes-vous des traits aſſortis pour ſéduire ?
N'allez point, ſur la Scène uſurpant un Autel,
Y faire huer un Dieu ſous les traits d'un Mortel.

Le monde où vous entrez est peuplé de Déesses :
L'Amour, en folâtrant, y choisit ses Prêtresses.
Avec des traits flétris, un teint jaune & plombé,
Pourrez-vous, sans rougir, prendre le nom d'Hébé ?
D'un œil indifférent verrai-je une mulâtre
Appliquer à Vénus sa couleur olivâtre ;
Dans un char transparent, par des Cigres traîné,
Fendre les airs, aux yeux de Paphos étonné ;
Et rappeller en vain cet enfant volontaire,
Qui s'est allé cacher à l'aspect de sa mère ?
Que Flore, à mes regards n'ose jamais s'offrir,
Sans me faire envier le bonheur de Zéphir :
Sa bouche, au doux souris, doit être aussi vermeille,
Que les boutons de rose, épars dans sa corbeille.
L'Amante de Titon, pour fixer nos amours,
Doit avoir la fraîcheur du matin des beaux jours ;
Et, sous les pampres verds dont Bacchus se couronne,
Le plaisir doit briller dans les yeux d'Erigone.

QUE la taille & le port ſoient toujours adaptés
Aux rôles différens que vous repréſentez.
Des Coloſſes hautains, dont l'Amour fuit les traces
Pourront-ils badiner ſous le corſet des Graces?
La Naine pourra-t-elle, avec l'air enfantin,
Me retracer Pallas, une lance à la main;
Et l'orgueil menaçant d'une Reine en colère,
Conviendra-t-il au front d'une ſimple Bergère?

SACHEZ, quand il le faut, varier votre ton
Sévère dans Diane, emporté dans Junon.

VOUS ſurtout qui voulez, dans vos fureurs lyriques,
Reſſuſciter pour nous ces Paladins antiques,
Tous ces illuſtres fous, ces Héros fabuleux;
Soyez, à nos regards, giganteſques comme eux.
C'eſt peu de m'étaler une jeuneſſe aimable,
Je hais un Amadis, s'il n'eſt point formidable.
Quand Roland déracine en ſes fougueux accès,
Ces chênes orgueilleux, ornemens des forêts,

Je veux que, déployant une haute ſtature,
Il enrichiſſe l'art des dons de la Nature:
S'il n'en impoſe point à l'œil du Spectateur,
Si je ne confonds point le modèle & l'Acteur,
D'un tableau ſans effet bientôt je me détache;
Je ne vois qu'un enfant, caché ſous un panache;
Et dont le foible bras, jouant de l'eſponton,
Renverſe, avec fracas, des arbres de carton.
En vain ſon œil menace, & ſa main eſt armée;
Je cherche le Héros, & je ris du Pigmée.

PAR la ſeule raiſon mon eſprit enchanté,
Cherche dans le preſtige un air de vérité.

POUR nous rendre les traits d'Adonis ou d'Alcide,
Le genre de vos voix peut vous ſervir de guide.
Des ſons frêles & doux ſeroient choquans & faux,
Dans la bouche du Dieu qui régne ſur les flots:
Ces organes ſont faits pour briller dans des fêtes.
C'eſt d'un ton foudroyant que l'on parle aux tempêtes;

Quand les vents déchaînés mugissent une fois,
Ils ne s'appaisent point avec des ports de voix ;
Et Jupiter lui-même, armé de son tonnerre,
Se verroit, dans sa gloire, insulté du Parterre,
S'il venoit, s'annonçant par un timbre argentin,
Prononcer en fausset les arrêts du destin.

Mais c'est peu de la voix, c'est peu de la figure,
Si vous ignorez l'art d'achever l'imposture ;
De parer ces présens, d'y joindre l'action,
Et cette vérité, d'où nait l'illusion.
Dans ce ressort trop dur mettez plus de molesse :
Ces muscles trop tendus ont besoin de souplesse ;
La grace & la beauté d'un Athléte vainqueur
Sont dans l'usage adroit de sa mâle vigueur.
Faites-vous, il le faut, une secrette étude,
De chaque mouvement & de chaque attitude.
Instruits par la Nature, apprenez à l'orner.
Sur le Théâtre enfin sachez vous dessiner.

C'EST par-là que Chassé regna sur votre Scène,
Et partage le trône, où s'assied Melpomène.

PRETE à favoriser vos utiles efforts,
La Peinture a pour vous déroulé ses trésors.
Des grands Maîtres de l'art consultez les ouvrages:
Voyez-y nos Héros vivre dans leurs images.

L'UN, pâlissant de rage, arrachant ses cheveux,
Semble frapper la terre, & maudire les Cieux:
L'autre, plus recueilli dans ses sombres allarmes,
De son œil consterné laisse tomber des larmes.
Ici, c'est un Amant, vengeant ses feux trahis:
Là, c'est un Père en pleurs, qui reclame son fils.
Dans sa noble fureur, voyez comment Achille
Est fier & menaçant, quoiqu'il reste immobile:
Quelle ame dans ce calme, & quel emportement!
Chaque fibre, à mes yeux, exprime un sentiment.
Mars auprès de Vénus cherche en vain son audace:
La Fureur disparoît, & l'Amour la remplace.

Entre des bras d'albâtre, à tout moment, preſſé,
Sur le ſein qu'il careſſe il languit renverſé;
Son regard eſt brûlant, ſon ame eſt éperdue:
Aux lévres de Cypris ſa bouche eſt ſuſpendue;
Et de ſon œil guerrier, où brillent les deſirs,
Coulent ces pleurs ſi doux, que l'on doit aux plaiſirs.

Du charme des couleurs qui pourroit ſe défendre?
Séduite par les yeux, l'oreille croit entendre.
C'eſt, quand l'Acteur peint bien, que nous l'applaudiſſons.
Raphaël & Rubens vous traçoient des leçons;
Et les fruits de leur art, vrai dans ſon impoſture,
Sont des vols que leurs mains ont faits à la Nature.

Lorsqu'un Chantre fameux, une lyre à la main,
Déployoit des accords le pouvoir ſouverain,
Et, par une harmonie ou belliqueuſe ou tendre,
Maîtriſoit le génie & l'ame d'Aléxandre,
Échauffoit ſes tranſports, l'enivroit, tour-à-tour,
De douleur, de plaiſir, de vengeance & d'amour,

Lui faisoit à son gré prendre ou quitter les armes;
Pousser des cris de rage, ou répandre des larmes;
Rallumoit sa fureur contre Persépolis,
Ou le précipitoit sur le sein de Thaïs;
Puis-je croire qu'alors son front, sans énergie,
De ses divers accens n'aidât point la magie?
Ses regards tour-à-tour altiers, sombres, touchans,
Peignoient les passions, mieux encor que ses chants:
Dans tous ses mouvemens respiroit le délire:
Son geste, son visage accompagnoit sa lyre;
Et de son action l'éloquente chaleur
Transmettoit à ses sons la flâme de son cœur.

L'ORGANE le plus beau, privé de cette flâme,
Forme un stérile bruit, qui ne va point à l'ame.

QUE l'organe pourtant ne soit point négligé:
Cet utile ressort veut être dirigé;
La Nature le donne, & l'art sçait le conduire,
L'affoiblir ou l'enfler, l'étendre ou le réduire.
Insinuant & doux, quand il faut demander;

Terrible & véhément, quand il faut commander;
Sourd dans le défespoir, fonore dans la joie,
Tantôt il fe renferme & tantôt fe déploie.
Le ton eft tyrannique; il s'y faut affervir;
Mais les infléxions doivent vous obéir.
Selon que l'ame fouffre ou que l'ame eft contente,
L'infléxion doit fuivre, ou vive ou gémiffante.
Des fons autour de nous éclatent vainement;
Leur plus douce magie eft dans le fentiment:
Le fentiment fait tout; c'eft lui qui me réveille:
Par lui, l'ame eft admife au plaifir de l'oreille;
Et je place l'Acteur, privé d'un fi beau don,
Au-deffous du fluteur, inftruit par Vaucanfon.

Notre goût, plus fuperbe avec plus de jufteffe,
De nos récitatifs accufe la trifteffe;
Ces modulations, dont le refrein glacé
Semble un hymne funébre au fommeil adreffé.
Le vrai récitatif, fans appareil frivole,
Doit marcher, doit voler, ainfi que la parole.

Pour lier l'action ce langage est formé,
Et veut être chanté, bien moins que déclamé.
Pourquoi donc tous ces cris, ces infléxions lourdes,
Ces accens prolongés sur des syllabes sourdes,
Ces froids glapissemens, qu'on se plaît à filer ?
Cessez de m'étourdir, quand il faut me parler.

Quittez cet attirail, cette insipide emphase,
L'écueil de notre chant, loin d'en être la base ;
Et ne vous piquez plus du fol entêtement
D'endormir le Public mélodieusement.
Vous pouvez, croyez-moi, sans que l'on en murmure,
Presser, lorsqu'il le faut, & hâter la mesure. *
Loin de moi le Chanteur, qui, jaloux d'un beau son,
Est fidèle à la notte, en choquant la raison.
La célébre le Maure, honneur de votre Scène,
Asservissoit Euterpe aux loix de Melpomène.

---

* *Il falloit bien que cela fût autrefois ; on le prouve par la durée des Opéra de Lulli, beaucoup plus grande aujourd'hui, que de son temps. M. Rousseau appuye ce sentiment dans sa Lettre sur la Musique Françoise.*

Elle phrasoit son chant, sans jamais le charger;
Ce qui languissoit trop, elle osoit l'abréger.
Ce long récitatif, où l'Auditeur sommeille,
Fixoit l'esprit alors, en caressant l'oreille;
Et le Drame lyrique, aujourd'hui si traînant,
Avec légèreté marchoit au dénoûment.

Réservez, réservez la pompe musicale,
Pour ces morceaux marqués, où l'organe s'étale,
Où l'ame enfin s'échappe en sons plus véhémens,
Et donne un libre essor à tous ses sentimens.
Que vos infléxions soient alors soutenues;
Laissez-les expirer en de longues tenues;
Prodiguez le point d'orgue & les coups de gosier;
Le Public les exige, & va s'extasier;
Mais dans tous ces détours d'un Dédale perfide,
Que le motif de l'air soit toujours votre guide.
C'est ainsi qu'un Sculpteur, à qui l'art est connu,
Sous le voile toujours fait soupçonner le nû.

Dans

DANS ce fracas lyrique, & ce brillant délire,
Par un maintien forcé n'apprêtez point à rire.
Craignez de vous borner à des ſons éclatans;
Et gardez que vos bras, ſuſpendus trop longtemps,
Comme deux contrepoids, qu'en l'air un fil balance,
Attendent, pour tomber, la fin d'une cadence.

SANS doute par le chant vous devez nous charmer;
Mais c'eſt au jeu ſurtout que je veux vous former.

TOI, qui veux t'emparer des rôles à baguette,
Si tu n'as pour talent qu'une audace indiſcrette;
Pourras-tu, l'œil en feu, bouleverſer les airs,
Faire pâlir Hécate, enfler le ſein des mers,
Et perçant de Pluton le ténébreux domaine,
A tes Dragons aîlés parler en Souveraine?
Tes yeux me peindront-ils la rage & la douleur?
Pour évoquer l'Enfer, il faut de la chaleur.
Ne va point imiter ces Sorcières obſcures,
Qui n'ont rien d'infernal, ſi ce n'eſt leurs figures;

Menacent ſans fureur, s'agitent ſans tranſports
Et dont le moindre geſte eſt un pénible effort.
Siſyphe, à leur aſpect, & tranſit & ſuccombe:
De ſes doigts engourdis ſa roche échappe, tombe;
Et l'ardent Ixion, ſurpris de friſſonner,
Sur ſon axe immobile a ceſſé de tourner.

Il faut que, dans ſon jeu, la redoutable Armide
M'attendriſſe à la fois, m'échauffe & m'intimide.

Dans ces riants Jardins Renaud eſt endormi.
Ce n'eſt plus ce guerrier, ce ſuperbe ennemi,
Ombragé d'un panache & caché ſous des armes;
C'eſt Adonis qui dort, protégé par ſes charmes.
Armide l'apperçoit, jette un cri de fureur,
S'élance, va percer ſon infléxible cœur.
O changement ſoudain, elle tremble, ſoupire,
Plaint ce jeune Héros, le contemple & l'admire.
Trois fois, prêt à frapper, ſon bras s'eſt ranimé,
Et ſon bras par ſes yeux eſt trois fois déſarmé.
Son courroux va renaître & va mourir encore:
Elle vole à Renaud, le menace, l'adore,

Laiſſe aller ſon poignard, le reprend tour-à-tour;
Et ſes derniers tranſports ſont des tranſports d'amour.

Que ces emportemens ſont mêlés de tendreſſe!
Quel contraſte frappant de force & de foibleſſe!
Que de ſoupirs brûlans! que de ſecrets combats!
Que de cris & d'accens, qui ne ſe notent pas!
A l'ame ſeule alors il faut que j'applaudiſſe:
La Chanteuſe s'éclipſe, & fait place à l'Actrice.
N'allez point vous piquer d'un froid compartiment:
Manquez, manquez au ton plutôt qu'au ſentiment:
Ne vous amuſez point à perler des cadences,
Aux éclats ménagés joignez les réticences.
L'Orcheſtre en vain prétend gouverner votre voix;
La Nature vous parle, il faut ſuivre ſes loix.
Que m'importe, en voyant votre douleur profonde,
Si vous avez omis la valeur d'une ronde?
Il échappe ſouvent des ſons à la douleur,
Qui ſont faux à l'oreille & ſont vrais pour le cœur.

Quand de Pſyché, mourante au milieu de l'orage,
Arnould les yeux en pleurs me vient offrir l'image,

Et frémit ſous la nue, où brillent mille éclairs,
Puis-je entendre ſa voix, dans le fracas des airs ?
J'aime à voir ſon effroi, lorſque la foudre gronde,
Et ſes regards errans ſur les gouffres de l'Onde,
Ses ſons plaintifs & ſourds me pénètrent d'horreur ;
Et ſon ſilence même ajoûte à ma terreur.
Grace à l'illuſion, je ſens trembler la Terre ;
Cet airain, en roulant, me ſemble un vrai tonnerre :
Ces flots que l'Art ſouléve & ſçait aſſujettir,
Sont des flots écumans tout prêts à l'engloutir ;
Et, lorſque le flambeau des pâles Euménides
Éclaire ſon déſordre & ſes graces timides,
J'éprouve ſa frayeur, je friſſonne, & je croi
Entendre tout l'Enfer rugir autour de moi.

TELLE eſt du grand talent la puiſſante féerie :
Il rend tout vraiſemblable, il donne à tout la vie ;
Il embraſe la Scène, &, pour donner des loix,
A peine a-t-il beſoin du ſecours de la voix.

COMMENT à ces effets pourroit oſer prétendre
Celle qui, par momens, intéreſſante & tendre,

Senſible par corvée, & folle par état,
Quand ſon air eſt chanté, ſourit au premier Fat,
Provoque les regards, va mandier l'éloge
De ce jeune Amateur endormi dans ſa loge;
Et, le cœur gros encor, l'œil de larmes trempé,
Arrange, eu minaudant, tout le plan d'un ſoupé?

Que jamais votre eſprit ne ſoit hors de la Scène;
Que votre œil au hazard jamais ne ſe promène;
Oubliez des balcons ces muets entretiens;
Vos regards ſont diſtraits, ils détournent les miens.
Puis-je être intéreſſé, quand vous ceſſez de l'être?
Et ſans un froid mortel puis-je voir reparoître
L'Automate chantant, dont les yeux libertins
Sont en correſpondance avec tous leurs voiſins?

Mais vous qui, dans nos chœurs prétendus harmoniques,
Venez nous étaler vos maſſes organiques,
Et circulairement rangés en eſpalier,
Détonnez de concert pour mieux nous ennuyer;
Vous verrai-je toujours, l'eſprit & le cœur vuides,
Hurlant, les bras croiſés, vos refrains inſipides?

Vous eſt-il défendu de peindre dans vos yeux,
Ou la triſteſſe ſombre ou les folâtres jeux?
Pour célébrer Vénus, Cérès, Flore & Pomone,
Lorſque le tambourin autour de vous réſonne;
Sous des berceaux de fleurs lorſque d'heureux Amans
Entrelacent leur chiffre, & gravent leurs fermens;
Ou que l'ardent vainqueur de l'Indus & du Gange,
Une coupe à la main, préſide à la vendange;
Quand tout eſt rayonnant du feu de la gaité,
De quel œil ſoutenir votre immobilité?
Vous gâtez le tableau qui par vous ſe partage.
De grace, criez moins, & ſentez davantage;
Et que l'on puiſſe enfin ſur vos fronts animés,
Trouver le ſens des vers, par la voix exprimés...

La Scène s'embellit: ſur des bords ſolitaires,
Je vois ſe réunir des groupes de Bergères.
Des Bergers amoureux ont volé ſur leurs pas;
Apollon les appelle à d'aimables combats.
Des guirlandes de fleurs ont paré ces muſettes;
Cent touffes de rubans décorent ces houlettes;

Déjà de l'art du chant on diſpute le prix.
Les Juges ſont Églé, Silvanire, Cloris;
C'eſt dans leurs jeunes mains que brille la couronne;
C'eſt le goût qui l'obtient, & l'amour qui la donne.

Le goût ſeul dans ce genre aſſure vos ſuccès;
Ou Nymphes ou Bergers, vous ne plairez jamais,
Sans ce tact délicat, cette ſubtile flâme,
Myſtère pour l'eſprit & délices de l'ame.

Tu lui dois ton génie, ô toi, Chantre adoré,
Toi, moderne Linus, par lui même inſpiré.
Que j'aimois de tes ſons l'heureuſe ſymétrie,
Leur accord, leur divorce & leur œconomie!
Organe de l'Amour auprès de la Beauté,
Tu verſois dans les cœurs la tendre volupté.
L'Amante en vain s'armoit d'un orgueil infléxible:
Elle couroit t'entendre & revenoit ſenſible.
Plus d'une fois, le Dieu qui préſide aux ſaiſons,
Qui fait verdir les près, & jaunit les moiſſons,
Las du céleſte ennui, jaloux de nos hommages,
Sous les traits d'un Berger parut dans nos bocages;

Sous ces humbles dehors, heureux & careſſé,
Il retrouva les Cieux dans les regards d'Iſſé ;
Et, goûtant de deux cœurs la douce ſympathie,
Fut, Dieu plus que jamais, dans les bras de Clithie.
C'eſt lui ſans doute encor qui vient, changeant d'Autels,
Amuſer, ſous tes traits, & charmer les Mortels.

Vous, qui voulez ſortir de la foule profane,
Comme lui cultivez & domptez votre organe.
Corrigez-en les tons aigres, peſans ou faux ;
En graces, comme lui, transformez vos défauts.

Prétendez-vous m'offrir le lever de l'Aurore ?
Que votre foible voix par degré ſemble éclore ;
Et, ſoudain déployée en ſons vifs & brillans,
Me retrace du jour les feux étincelans :
De l'Amour qui gémit qu'elle exprime les peines,
Se joue avec ſes traits & roule avec ſes chaînes.
Peignez-vous un ruiſſeau ? que vos ſons amoureux
Coulent avec ſes flots, & murmurent comme eux.

Répandez

Répandez ſur vos tons une aimable moleſſe ;
D'un organe d'airain ſoumettre la rudeſſe
A chanter les plaiſirs & les ris ingénus,
C'eſt donner à Vulcain l'écharpe de Vénus.
Tel Acteur s'applaudit & ſe croit ſûr de plaire,
Qui, d'une voix tonnante, aborde une Bergère,
A peine dans ſon Art il eſt initié ;
Et c'eſt en mugiſſant qu'il me peint l'amitié.
Mettez dans votre chant d'inſenſibles nuances ;
Des airs lents ou preſſés marquez les différences,
Ce paſſage eſt frappant & veut de la vigueur ;
Là, que l'infléxion expire avec langueur ;
Et que par le ſuccès votre voix enhardie
Ajoûte, s'il ſe peut, à notre mélodie.

Divine mélodie, ame de l'Univers,
De tes attraits ſacrés viens embellir mes vers.
Tout reſſent ton pouvoir. Sur les mers inconſtantes
Tu retiens l'Aquilon dans les voiles flottantes.

Tu ravis, tu ſoumets les habitans des eaux ;
Et ces hôtes ailés qui peuplent nos berceaux.
L'Amphion des forêts, tandis que tout ſommeille,
Prolonge en ton honneur ſon amoureuſe veille;
Et ſeul, ſur un rameau, dans le calme des nuits,
Il aime à moduler ſes douloureux ennuis.
Tes loix ont adouci les mœurs les plus ſauvages ;
Quel antre inhabité, quels horribles rivages
N'ont pas été frappés par d'agréables ſons ?
Le plus barbare écho répéta des chanſons.
Dès qu'il entend frémir la trompette guerrière,
Le Courſier inquiet lève ſa tête altière,
Hennit, blanchit le mords, dreſſe ſes crins mouvans,
Et s'élance aux combats, plus léger que les vents.
De l'homme infortuné tu ſuſpens la miſère,
Rends le travail facile & la peine légère.
Que ſont tant de Mortels en proie aux noirs chagrins,
Et que le Ciel condamne à ſouffrir nos dédains ?
Le moiſſonneur actif que le Soleil dévore ;
Le Berger dans la plaine errant avant l'Aurore ?

Que fait le forgeron ſoulevant ſes marteaux ;
Le vigneron brûlé ſur ſes ardens côteaux ;
Le captif dans les fers, le nautonnier ſur l'onde ;
L'eſclave enſeveli dans la mine profonde ;
Le timide indigent dans ſon obſcur réduit ?
Ils chantent : l'heure vole, & la douleur s'enfuit.

JEUNE & timide Amant, toi qui, dans ton ivreſſe,
N'as pû fléchir encor ton injuſte maîtreſſe ;
Dans le mois qui nourrit nos frêles rejettons,
Et voit poindre les fleurs à travers leurs boutons ;
Sur la Scène des champs n'oſes-tu la conduire ?
La Nature eſt ſi belle à ſon premier ſourire !
Laiſſe errer ſes regards ſur ces riches tableaux,
Sur l'émail des vallons, & l'argent des ruiſſeaux :
Dans cet enchantement, que ſa main ſe repoſe
Sur ce frais velouté qui décore la roſe ;
Qu'elle puiſſe, à longs traits, en reſpirer l'odeur ;
Le plaiſir de ſes ſens va paſſer dans ſon cœur ;

Si de tous ces attraits elle osoit se défendre,
Joins-y la volupté d'un chant fléxible & tendre;
Tu l'entendras bientôt en secret soupirer......
Et je laisse à l'Amour le soin de t'éclairer.

Sous les traits de Lani Terpsicore s'avance :
D'Euterpe aimable sœur, comme Euterpe on l'encense;
Et, mariant sa marche au son des instrumens,
Elle a le même Trône, & les mêmes Amans.
L'illusion * la suit; éloquente & muette,
Elle est des passions la mobile interprête :
Elle parle à mon ame, elle parle à mes sens;
Et je vois dans ses jeux des tableaux agissans.
Le voile ingénieux de ses allégories
Cache des vérités par ce voile embellies.
Rivale de l'histoire, elle raconte aux yeux :
Je revois les Amours, les faits de nos Ayeux.

---

* *La partie des Ballets, que je n'ai fait qu'effleurer, pourroit fournir un quatrième Chant très-neuf & très-agréable; mais il faut pour cette entreprise des connoissances que je n'ai pas.*

Elle ſçait m'inſpirer leur belliqueuſe ivreſſe ;
J'admire leurs exploits, & je plains leur foibleſſe.

A ſes lauriers brillans voulez-vous avoir part?
Aux talens naturels joignez l'étude & l'art.
Que toujours votre danſe exprime un caractère :
Qu'elle ſoit, tour-à-tour, tendre, vive ou légère.
M'offrez-vous Alecton, ſecouant ſes flambeaux?
Élancez-vous par bonds ; que vos pas inégaux,
Égarés, incertains, nous annoncent la rage,
Le tumulte de l'ame & la ſoif du carnage.
Là, par des mouvemens ſouples & négligés,
Par des balancemens avec art prolongés,
Peignez-moi les langueurs de la douce moleſſe.
N'allez point par des ſauts fatiguer ſa pareſſe.
Ici, comme Guimard, devancez les zéphirs ;
Et que vos pas brillans ſoient le vol des plaiſirs.

Nous repréſentez-vous quelques danſes ruſtiques ;
Que vos agiles bonds ne ſoient point ſymétriques ;

De la Nature ſeule empruntez votre feu :
La danſe d'un Berger n'eſt pas celle d'un Dieu.
Par des pas trop laſcifs n'offenſez point la vue ;
Vénus même déplaît, alors qu'elle eſt trop nue.
Enlacez-vous vos bras autour de votre Amant ?
N'allez point, ſans pudeur, à nos yeux vous pâmant,
Outrager la décence &, Sirène muette
Propoſer au Public un bonheur qu'il rejette.

Pour illuſtrer votre Art, reſpectez, dans vos Jeux,
Le Palais des Héros, & le Temple des Dieux.
Du Trône où ſiége Euterpe, il ne faut point deſcendre.
Sans indignation, puis-je voir, puis-je entendre
Naziller Arlequin, grimacer Pantalon,
Où tonnoit Jupiter, où chantoit Apollon?

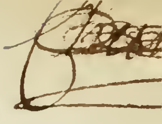
En ſecret indigné que ſa Scène avilie
Se fût proſtituée aux Bouffons d'Italie ;
Que le François, trompé par un charme nouveau,
Eût pour leurs vains fredons abandonné Rameau,

Ce Dieu voulut punir ce tranſport idolâtre ;
Et, chargeant d'un carqnois ſes épaules d'albâtre ;
Les yeux étincelans, la fureur dans le ſein,
Aux antres de Lemnos il deſcend chez Vulcain.
L'Immortel, tout noirci de feux & de fumée,
Attiſoit de ſes mains ſa fournaiſe allumée ;
Mais il ne forgeoit plus ces inſtrumens guerriers,
Ces tonnerres de Mars, ces vaſtes boucliers,
Où l'air ſemble fluide, où l'onde dans ſa ſphère
Coule, & ſert mollement de ceinture à la Terre.
L'enclume retentit ſous de plus doux travaux ;
Il y frappe des dards pour l'enfant de Paphos.
» Vulcain, dit Apollon, on profane mon culte ;
» Sur mes autels ſouillés chaque jour on m'inſulte.
» Venge-moi. Tout-à-coup dans les bruyans fourneaux
Des cyclopes aîlés allument cent flambeaux.
Ils volent, & déjà leur cohorte enhardie
Sur les faîtes du Temple a lancé l'incendie.
Le croiſſant de Phébé ; la conque de Cypris,
La guirlande de Flore & l'arc brillant d'Iris ;

Des Champs Élisiens l'immortelle parure,
Les Zéphirs, les Ruisseaux, les Fleurs & la Verdure,
Les superbes Forêts, les rapides Torrens,
Du Souverain des Mers les Palais transparens,
Hélas! tout est détruit! on parcourt les ruines:
Là dansoient les Plaisirs & les Graces badines:
Allard, aussi légère avec autant d'appas,
Formoit, en se jouant, un dédale de pas.
Ici l'aimable Arnould exerçoit son empire,
Et nous intéressoit aux pleurs de Télaïre.

EUTERPE cependant, pour nous dicter ses loix,
Trouve un asyle heureux, dans le Palais des Rois.
Rameau, le sceptre en main, éclipse Pergolèse:
Le Goût a reparu: le Dieu du Jour s'appaise;
Et son ressentiment subsisteroit encor,
Si la Scène à nos yeux n'eût remontré Castor.

Le Privilége se trouvera aux Œuvres.



AMILKA,

OU

PIERRE-LE-GRAND,

TRAGÉDIE,

PRÉCÉDÉE D'UN DISCOURS,
Où se trouvent des Fragmens d'un CZAROWITS,
par le Chevalier de VATAN,

ET SUIVIE D'UN EXTRAIT DE LA TRAGÉDIE D'ALCESTE,

ET DU DISCOURS DU SCYTHE A ALÉXANDRE.



A PARIS,
De l'Imprimerie de SÉBASTIEN JORRY, rue & vis-à-vis la Comédie Françoise, au Grand Monarque & aux Cigognes.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

JE donnai d'abord à cette Tragédie le titre ſous lequel je la fais reparoître. On m'éxagéra les dangers d'un Sujet auſſi épineux; les obſtacles que rencontreroit un ouvrage, où j'avois à peindre des faits récents, des perſonnages contemporains, un Légiſlateur célèbre, qui tient encore toute l'Europe ſuſpendue entre la haine & l'admiration. J'étois dans la première effervefcence de l'âge & de l'amour-propre ; je regardois comme un malheur réel ce qui pouvoit retarder la répréſentation de ma Piéce ; je crus tout, les difficultés m'effrayèrent &, quand je devois travailler à les vaincre, je ne ſongeai qu'à les prévenir. Telle eſt la marche d'une jeuneſſe inconſidérée, qui, preſque toujours, détruit ſes jouiſſances, en les accélérant. Je cherchai dans l'Hiſtoire Tartare un Prince qui eût quelques traits de reſſemblance avec Pierre-le-Grand. Je trouvai Timur

à qui j'appliquai, bien ou mal, les discours & les actions du Héros de la Russie. A Menzikoff, je substituai Zulica, sans m'appercevoir que c'est le nom d'une jolie Courtisanne du *Sopha* * ; & que, par cette raison, il ne convient pas, tout-à-fait, à la dignité dramatique. Ces précautions prises, je portai ma Tragédie au Tribunal des Comédiens, qui eurent la complaisance de l'écouter & de la recevoir. M. de *Crébillon* vivoit alors : j'allai soumettre à son jugement cette foible & première production. Soit qu'il y entrevît une lueur de talent, soit que ma jeunesse le prévînt en ma faveur, il l'examina avec intérêt, descendit jusqu'aux moindres détails de mon ouvrage, refit même quelques Scènes que j'ai encore écrites de sa main. Il m'initioit en quelque sorte aux mystères de son art ; & c'est, dans sa conversation, que j'appris à mépriser toutes ces froides Poëtiques, qui ne valent pas une seule des leçons animées que l'on puise dans l'entretien d'un grand homme. Je

* Roman ingénieux, plein de graces, de volupté, & sur-tout d'une profonde connoissance des femmes.

recueillois avec ſoin les étincelles précieuſes, échappées de ce foyer brûlant d'où étoient partis *Electre*, *Atrée* & *Rhadamiſte*. L'Auteur de ces chefs-d'œuvres me récitoit quelquefois des fragmens de ſon *Cromwel*. Alors ſes yeux s'allumoient, ſon front ſembloit rajeuni par l'enthouſiaſme, ſes vers, comme des traits de feu, embraſoient mon imagination. A ces élans du génie ſe joignoit cette ſimplicité reſpectable qui nous réconcilie avec les talens qui nous éclipſent. C'étoit pour moi un objet de vénération, qu'un vieillard de quatre-vingt-deux ans, jouiſſant de ſa gloire ſans orgueil comme ſans inquiétude, & qui, dans une carrière auſſi orageuſe que celle du Théâtre, avoit laſſé ſes ennemis par le ſilence & des ſuccès. Je n'oublîrai jamais les bontés dont il me combloit ſur ſes derniers jours, & j'ai beſoin de m'en ſouvenir, pour lui pardonner de m'avoir conſeillé un genre de travail qui m'a mis deux fois aux priſes avec le ridicule & la malignité.

Encouragé par ſes conſeils, enorgueilli

de ſon ſuffrage, je m'abandonnai comme bien d'autres, à toutes les illuſions qui aſſiégent une jeune tête en pareille circonſtance. Qu'on eſt ſot, quand on a vingt ans, & qu'on a fait une Tragédie! J'entendois déja les applaudiſſemens retentir à mon oreille: je rêvois immortalité. Le jour fatal arrive. Une première repréſentation raméne tout au vrai; c'eſt un coup de baguette qui renverſe le Palais d'Armide. Mes chimères diſparurent: je vis diſtinctement que je n'étois pas, à beaucoup près, auſſi ſublime que je me l'étois imaginé. Ma diſgrace cependant n'étoit point ſans reméde: l'indulgence du Public, qui d'abord fut exceſſive, ne m'abandonna qu'aux derniers Actes, où il manqua de force pour m'applaudir, parce que je n'avois plus celle de l'intéreſſer. Je ſentis la juſtice de ce procédé, &, loin de m'élever contre mon Juge, je profitai de ſes bruyantes leçons. Je m'enfermai pendant quatre jours & changeai dans cet intervalle tout ce qui avoit déplu à ce même Public, qui reçut avec tranſport cette preuve de ma docilité. Ma Piéce eut tout le ſuccès que j'en pouvois eſpérer,

après lui avoir enlevé moi-même ſon plus vif intérêt, par le retranchement des véritables noms. En effet le nom ſeul de *Pierre-le-Grand* en impoſe ; il prépare les eſprits à des idées nobles , à de fortes impreſſions. C'eſt un tableau vraîment digne de notre Scène que celui d'un Héros Légiſlateur qui, à travers le choc des eſprits, l'âpreté du climat , l'oppoſition même de la Nature, éléve ſur des glaçons enſanglantés l'édifice des mœurs & des loix, change une Horde ſauvage en Peuple policé, s'inſtruit par ſes revers, ſe dévouë, pour atteindre ſon but , à tous les poignards de la trahiſon, & prouve à l'Univers ſurpris qu'un Roi peut être cruel, pour l'intérêt même de l'humanité. Il eſt certain que, ſi un Politique, par la grandeur de ſes vues , fixe , en quelque ſorte la mobilité du temps, devine les circonſtances, calcule les obſtacles, anticipe ſur l'avenir , on doit lui pardonner quelques reſſorts violens néceſſaires à ſes vaſtes opérations. Les hommes de génie mépriſent certains préjugés qui , d'après eux , ne doivent arrêter que des eſprits foibles , & vont toujours en avant , par

la ſeule impulſion de leur ſupériorité. Haïs de leurs contemporains, la poſtérité les venge, les met à leur place, porte le jour ſur leurs bienfaits. Les moyens diſparoiſſent, les effets ſubſiſtent, & l'on ne ſe ſouvient plus ſi des flots de ſang ont engraiſſé le ſol d'où ſont ſorties de ſi belles moiſſons. Tel a été l'ouvrage du Czar Pierre. Une Tragédie ſans doute n'eſt point un champ aſſez étendu, pour développer un pareil caractère *, en ſonder la profondeur, en montrer toute l'énergie : mais, ne pouvant offrir le tableau dans ſon entier, j'ai tâché d'en ſaiſir le trait diſtinctif, la nuance la plus frappante, & le moment le plus intéreſſant.

PLUSIEURS Auteurs ont travaillé ſur ce Sujet. Il exiſte une Tragédie de *Pierre-le-Grand*, par un Italien, nommé *Scarcelli*. On a ſous les yeux, le *Menzikoff* de *Morand*, qui fut joué ſur le Théâtre *d'Arlequin* & de *Pantalon*,

* Je laiſſe ce ſoin à la plume éloquente de M. Thomas, dans ſon Poëme de la Czariade.

ſous

ſous le titre de *Phanaȥar.* On en a retenu ce vers :

Pour apprendre à regner, deſcendrois-tu du Trône ?

C'eſt *Menȥikoff* qui parle à un Ennemi du Czar.

M. *de Fontanelle* vient, tout récemment encore, de publier un Drame dont *Pierre-le Grand* eſt le Héros. Cette Piéce n'eſt point ſans mérite. Avec quelques changemens, il eût été facile à l'Auteur d'en faire un bon ouvrage : elle manque d'action, de force, mais préſente des détails attachans, & des caractères ſagement deſſinés. J'ai actuellement entre les mains le *Cȥarowitȥ* du Chevalier *de Vatan*, connu par quelques Poëſies, & entr'autres par une belle Ode ſur *l'Éternité.** Il entremêloit la culture des Lettres & les occupations militaires : il ne croyoit pas déroger en oſant penſer & ſentir ; & doit être compté parmi ces hommes aimables, qui ont ſçu être Philoſophes dans la carrière des honneurs, dans le choc des diſtractions & le tumulte des plaiſirs. On ſera peut-être bien-aiſe

* Cette Ode eſt imitée de M. Haller.

de lire quelques fragmens de cette Tragédie, où la partie politique m'a paru traitée avec succès. D'ailleurs, on aime à voir les différens jours sous lesquels plusieurs Écrivains ont envisagé le même Sujet. Ces études servent aux progrès du goût qui ne se perfectionne que par la comparaison du bien avec le mieux. Je me suis permis, dans les Scènes que je citerai, quelques retranchemens & de légères corrections, qui m'ont paru indispensables. L'Auteur n'ayant pas mis la dernière main à son ouvrage, j'ai dû respecter sa mémoire, & suppléer à ce qu'il auroit fait lui-même, s'il l'eût rendu public. Voici un précis de la Piéce.

Le Czar est absent. *Sophie*, sa sœur, profite de cette circonstance, pour conspirer : le motif de sa haine est la mort *de Gallitzin* son Amant. Elle a des intelligences avec le Dannemark, dont l'Envoyé est à la Cour de Russie. Elle a séduit tous les Corps de l'Etat, & n'attend que le moment d'éclater. On suppose qu'*Aléxis*, fils du Czar, a fait prisonnières en Livonie, deux Sœurs qui réparent par leurs

attraits & leurs vertus, l'obſcurité de leur naiſſance : l'une, qu'on nomme *Aléxine*, eſt, en ſecret, l'épouſe du Czar : l'autre eſt aimée d'*Aléxis*. *Sophie* ſe ſert de cet amour, pour corrompre la fidélité du jeune Prince, & l'aſſocier à ſes projets. Le Czar revient ; déclare ſon mariage avec Aléxine. Il propoſe à ſon fils un hymen politique qui va joindre la Suéde à la Ruſſie. *Aléxis* s'en défend avec reſpect. Le Czar commande, & ſort. On arrête *Amélie* : le Prince force la priſon, & combat, pour délivrer ſon Amante. Le Czar ſe montre : tout rentre dans le devoir. Son fils paroît devant lui, bleſſé d'un trait que *Sophie* a fait empoiſonner. Elle avoue tous ſes crimes. Le Czar ordonne ſon ſupplice : elle ſe frappe ; le malheureux ; *Aléxis* meurt, dans les bras de ſon Père. Tel eſt, à peu-près, le fond de l'intrigue & de l'intérêt.



SCENE PREMIERE.

SOPHIE, *seule.*

INÉXORABLE Auteur de mon ressentiment,
Ombre errante & terrible, Ombre de mon Amant;
Dont le trépas m'accuse, & dont la voix m'implore,
Héros mort sans vengeance, attends... attends encore.
Et toi, lâche assassin d'un Amant mort pour moi,
Que le sang fit mon Frère, & le destin mon Roi,
L'Amour, mon ennemi.....l'Amour enfin l'emporte:
Tremble . . . .

Fœdor Envoyé Danois, entre: elle développe, avec lui, tout le plan de son ambition. *Mais*, lui dit-il.

Dans ces hardis projets pourrez-vous persister?
Pardonnez, si mon maître ose encore en douter.
On risque tout, Madame, en servant des rebelles:
Ils promettent beaucoup; mais, deux fois infidelles,
Leurs foibles cœurs, au prix d'une autre trahison,
Souvent de la premiere achetent le pardon.

SOPHIE.

Gallitzin a péri: tu soupçonnes ma haine....
Je ne te dirai point, quels supplices affreux
Exerça contre nous un Monarque odieux:

L'Europe en a frémi, quand ſix mille victimes
Laverent dans leur ſang & ma honte & mes crimes ;
De tous mes amis morts quand les membres épars
Furent encor fumans offerts à mes regards :
Je demandai la vie, & nourris la penſée
De punir mon Tyran de me l'avoir laiſſée.
Depuis quinze ans, mes ſoins & ma fidélité,
Ses ſuccès, ſon pouvoir, le temps & ſa fierté
Ont de ſon cœur jaloux banni la défiance....
Ce n'eſt qu'avec du ſang qu'on éteint la vengeance.
Non, non ; ce cœur qu'il croit gagner par des bienfaits,
A qui lui pardonna, ne pardonne jamais.
Le ſang de mes amis, verſé pour ma querelle,
L'ombre de mon Amant, & ſa voix qui m'appelle ;
Un Tyran à punir, un Trône à mériter,
Tout cela t'en répond : oſe encore en douter.
Aucun frein ne m'arrête ; à ce point outragée,
Je ne puis trop payer le bien d'être vengée ;
Et mon Séxe eſt garant que je hais ſans retour,
Quand j'en ai pour motifs mon orgueil & l'Amour.

L'ENVOYÉ.

Après le Czar, ſon fils vous reſte à vaincre encore :
Loin de ſervir vos vœux, ce Prince les ignore.
Dans le crime avec vous il le faut engager.
S'il ne trahit le Czar, il pourra le venger.
Même, quand vous auriez immolé votre Frère,
On plaindroit Aléxis des malheurs de ſon Père ;
Fort de ſes droits, & plus encor de ſes vertus,

Il gagneroit des cœurs qu'on ne corromproit plus.

. . . .

SOPHIE.

Je puis tout ſur ſon ame : il m'aime dès l'enfance ;
Il me croit ; & je veux qu'il ſerve ma vengeance.
Au ſein du Dannemark, il recevra ma loi,
Et, Sujet parmi vous, ne vaincra que pour moi.
Puiſque j'en ai beſoin, il commettra ce crime :
J'en cueillerai le fruit ; je l'en rendrai victime.
Il trahira ſon Père, & je le trahirai.
Il périra coupable ; & moi, je régnerai.

. . . .

J'ai ſéduit tous ces Grands ennemis de leur Roi ;
Ennemis d'un pouvoir fondé ſur leur baſſeſſe,
Qui n'ont de leurs ayeux que l'antique rudeſſe ;
Féroces partiſans de leurs ſauvages mœurs,
Et de leur ignorance obſtinés défenſeurs ;
Et ce Corps inſolent, qui, ſous l'orgueilleux titre
De la Garde du Trône, en fut ſouvent l'arbitre.

SCENE V.

ALÉXIS, SOPHIE.

SOPHIE, dans cette Scène, apprend au Prince, qu'il eſt aimé d'*Amélie*. Elle accuſe *Aléxine* de tous les obſtacles qu'il rencontre dans ſon amour, & de la rigueur du Czar.

SOPHIE.

Je l'avoue à regret; mais croyez-en mon zéle:
Vous perdez Amélie, & le Trône avec elle.
Car enfin, vous cédez; mais, vous ne ſçavez pas
Quel abîme Aléxine a creuſé ſous vos pas.
Sachez qu'en condamnant des feux ſi légitimes,
La cruelle de loin vous prépare des crimes:
Le Czar l'aime, & peut-être elle a reçu ſa main:
Aujourd'hui votre Reine, elle vous perd demain.

ALÉXIS.

Non, j'eſtime Aléxine, & j'adore Amélie:
Je rejette ſur-tout l'affreuſe calomnie;
Ce cœur aime à l'excès, & n'a jamais haï:
Avant que je ſoupçonne, il faut qu'on m'ait trahi;
Et loin de murmurer d'un ordre trop ſévère,
J'accepte mon malheur, puiſqu'il plaît à mon Père.

. . . .

Pour ces Peuples naiſſans mon Père eſt un grand Roi,
Un Héros pour le monde, & c'eſt un Dieu pour moi.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALÉXINE, CASIMIR, *Régent de la Russie en l'absence du Roi.*

ALÉXINE.

CASIMIR, tu le sçais ; ma vertu, mon courage,
Et non de mes appas le frivole avantage,
Ont pu, malgré mon rang, m'élever jusqu'au Czar.
La noblesse & les traits sont les dons du hazard :
Notre sang n'est point vil, si la vertu l'épure.

. . . .

Je sçais que, quand les Czars choisissent leurs épouses,
Les familles des Grands de leur choix sont jalouses ;
Mais la noblesse ici n'est qu'un titre idéal :
Tout Sujet est esclave, & tout esclave, égal.

. . . .

Ton Maître jusqu'ici tient nos chaînes secrettes,
Pour amuser les vœux de ces fières Sujettes,
Dont les Parents, séduits par l'espoir de son choix,
D'un nouveau despotisme autorisent les loix,
Se trahissent entr'eux, &, pendant son absence,
N'osent troubler le cours d'une heureuse Régence.

CASIMIR.

Votre hymen est secret ; mais, on lit dans vos cœurs ;
Et je crains que les Grands, unissant leurs fureurs,

Ne

Ne ſongent à venger cette commune injure.
Du Prince mécontent on aigrit le murmure.
Le Czar, vous le ſavez, à l'exemple des Dieux,
De la nuit du cahos a fait ſortir ces lieux ;
Mais on ſe fait haïr des eſprits qu'on éclaire :
Le Ruſſe, en frémiſſant, apperçut la lumière.

. . . .

Le Peuple chérit plus ſes vices que ſes droits,
Ses erreurs que ſes biens, & ſes mœurs que ſes loix.

ALÉXINE.

Non, va; crains moins l'effet d'un frivole murmure:
Le Ruſſe ne reſſent, ni ne venge une injure.
A la ſoumiſſion ce Peuple accoutumé
Par des Tyrans ſans mœurs, fut long-temps opprimé.
Que peut de plus, le Czar, pour ce Peuple ſauvage?
De ſes propres Etats il eſt le premier Sage.
Ce Héros conquérant, Prince & Légiſlateur,
D'un Empire hérité ſemble le Fondateur.
Lui ſeul, il attira dans ſa triſte patrie,
Tous ces arts, effrayés de ſe voir en Ruſſie.
Va, crois-m'en, Caſimir, pour prix de tant de ſoins,
Ses dociles Sujets obéiront du moins.
Le cruel Deſpotiſme a ce ſeul avantage,
Qu'un Roi ſe forme enfin un Peuple à ſon image,
Ne trouve point d'obſtacle à ſes vaſtes projets,
Et peut ſeul, d'après lui, réformer ſes Sujets.

SCENE

SOPHIE, *seule.*

JE pourrai donc enfin égorger ma victime,
Et, du moins une fois, voir réussir un crime !
Remord, disparaissez ; de deux grands Criminels,
L'un meurt sur l'échaffaut, & l'autre à des Autels :
Tout dépend du succès. . . . . .

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CZAR, ALÉXIS.

LE CZAR.

CHARLES errant, proscrit, & Monarque transfuge
Mandiant chez le Turc un dangereux réfuge,
Cherchant des Protecteurs tout prêts à l'écraser,
Tel qu'on ne peut le plaindre & bien moins l'excuser,
Sans troupes, sans amis, sans espoir, sans asyle,
Héros toujours rempli d'un courage inutile,
Charles s'abaisse enfin . . . . . .

. . . .

Il céde tout, pourvu que le nœud d'hyménée

Tienne enfin la Ruſſie à la Suéde enchaînée.

. . . .

Cette Princeſſe, à qui ce projet nous allie,
Nous apporte Stettin & la Poméranie,
Ces importans Etats qu'à l'Empire autrefois
Arracha dans Munſter l'impérieux Suédois;
Il triomphoit alors, quand l'Autriche, en eſclave,
Trembloit au ſouvenir des armes de Guſtave;
Mais, les temps ſont changés: notre tour eſt venu.
Au comble des grandeurs je me vois parvenu.
Maître de ces états, Souverain de l'Empire,
Vous devinez déjà le ſuccès où j'aſpire.
Oui, d'un noble projet j'affronte les hazards;
Et je prétends, mon fils, au trône des Céſars.
La Ducheſſe bientôt par Goerts amenée
Vient conclure en ma Cour ce brillant hymenée.
. . . . Devenez ſon époux;
Je ne devrai la paix & l'Empire qu'à vous.

Aléxis oppoſe quelques réfléxions à ces deſſeins ambitieux. *Le Czar* lui répond:

J'ai tout prévu, mon fils, & ne peux m'égarer.
A mes vœux, dès longtemps, tout ſemble conſpirer.
Cette fière maiſon, dont l'énorme puiſſance
Du midi juſqu'au nord portoit ſon eſpérance,
Qui jamais n'a ſuivi que ſes vrais intérêts,
Vaſte dans ſes deſirs, & ſage en ſes progrès;

Panche vers sa ruine . . . . :

. . . .

Elle éteinte, il est peu de Princes dans l'Empire,
Dont la foible grandeur à ce haut rang aspire.
Brunswik est trop puissant; il n'unira jamais
Le globe Impérial au sceptre des Anglais.

. . . . , ...

Auguste sur le trône encor mal affermi
Auguste me doit tout ; & craint son ennemi :
Longtemps le Darius de cet autre Aléxandre,
Contre Charles enfin il songe à se défendre.
La Prusse vient de naître, & pourra s'augmenter ;
Elle sera, pour vous, mon fils, à redouter :
Mais, quel que soit l'éclat de sa première Aurore,
Cet Astre, croyez-moi, n'est point à craindre encore.
Entre Bavière & moi le sort peut balancer :
Nous verrons qui des deux sçaura mieux le fixer.

ALÉXIS.

Eh ! Seigneur, songez-y, tout le corps Germanique,
Nécessaire ennemi du pouvoir despotique,
Verra-t-il sans effroi ?

LE CZAR.

Vains obstacles, mon fils !
J'ai sçu, dans le secret, préparer les esprits.
De votre hymen, mon fils, j'ai pesé l'avantage ;
Le bien le plus léger devient grand par l'usage.
Mazarin, qui connut cet important moyen,
N'eut jamais qu'un espoir moins prochain que le mien ;

Et des Lis cependant une tige fleurie
Semble avoir, pour toujours, germé dans l'Ibérie.
Ainsi bientôt, mon fils, graces à ce lien,
Vous me verrez unir un autre Empire au mien;
Du Rhin au Tanaïs étendre ma puissance,
Serrer, de toutes parts, l'orgueilleuse Bizance,
Faire trembler l'Europe; & l'Aigle des Césars
Va se charger enfin de la foudre des Czars.

ALÉXIS.

Eh! n'est-ce pas assez, Signeur, pour votre gloire,
Que d'avoir si longtemps enchaîné la victoire?
Guerrier, Législateur ....

LE CZAR.

Non, ce n'est pas assez:
Il faut cueillir le fruit de nos succès passés.
Eh! l'Europe oubliant nos affreuses Provinces,
Me compte encore à peine au nombre de ses Princes!
Par l'Empire & les mers je suis séparé d'eux;
Rapprochons, tout d'un coup, cet intervalle affreux;
Et par un noble effort franchissons les limites,
Qu'à ces bords inconnus la Nature a prescrites.
De ces climats glacés on vit toujours sortir
Ces Peuples conquérans, nés pour tout asservir,
Placés par la Nature en ce Pays sauvage,
Et vers de plus heureux guidés par leur courage;
De l'Univers entier braves Usurpateurs,
Les plus grands des humains, s'ils avoient eu des mœurs.
Nos Peuples sont changés; mais leur âme aggrandie

Conserve encor le feu de ce premier génie ;
Ranimé par mes soins, il va prendre l'essor :
Soumettre le Midi, c'est le destin du Nord.

ALÉXIS.

De cet Etat, Seigneur, la fortune commence ;
Et la Russie encore est presqu'en son enfance.

LE CZAR.

Eh ! l'enfance, mon fils, est le temps des progrès :
C'est aux premiers efforts que j'ai dû mes succès.
Je fixe tous les yeux ; on me craint, on m'admire :
L'Europe s'attend presque aux gr andeurs où j'aspire.
Si je n'achéve pas ce que j'ai commencé,
De ce Peuple après moi, le temps sera passé :
Nul ne fera de lui ce que j'en pourrai faire.
Le Russe, enorgueilli du rayon qui l'éclaire,
Aux plus vastes desseins peut marcher sur mes pas ;
Mais, après moi, mon fils, ne vous y suivroit pas.
Si ma fin trop prochaine, ou d'affreuses disgraces
De son premier état lui laissent quelques traces ;
Oui, Prince, c'en est fait, je le vois succomber ;
Et, s'il n'en est bien loin, il y va retomber.

. . . .

Pendant une heure encor, songez à ma demande :
Père, je vous en presse, & Roi, je vous commande,
Pour ne plus voir, après, qu'un fils qui m'a trahi,
Ou le premier Sujet, qui m'ait désobéi.

Cette Scène m'a paru bien pensée, écrite

ſimplement, pleine d'une ſorte de nobleſſe. L'ame du Czar s'y déploie par degrés. On y entrevoit le germe de tous les grands deſſeins qui l'occupoient. Le ſyſtême de ſa politique y eſt tracé avec intelligence ; & j'ai imaginé que le Public me ſçauroit gré de lui avoir fait connoître en partie un ouvrage digne de ſon attention. Voici quelques morceaux qui donneront une idée du dénoûment. Le Czar revient du combat : la révolte eſt calmée ; *Aléxis* vaincu ; l'Impératrice demande grace pour ce Prince.

ALÉXINE.

Il eſt vrai que l'Amour égara ſa valeur ;
Mais, Seigneur, vous l'aimez ; vous connoiſſez ſon ame.
Toujours votre tendreſſe. ..

LE CZAR.

Oui, je l'aimai, Madame.
Oui ; ce cœur ulcéré, qui le hait aujourd'hui,
Ce cœur n'a pu jamais aimer que vous & lui ;
Et, tel eſt le pouvoir qu'a ſur moi l'infidelle,
Je regrette mon fils, en perdant le rebelle.
Je vois s'enſevelir avec lui des projets
Dont il auroit pu ſeul aſſurer le ſuccès ;
L'héritier de mon nom, l'eſpoir de ma couronne!

Ah ! ſon plus grand forfait eſt ſa mort que j'ordonne ;
Mais au devoir d'un Roi je l'immole aujourd'hui ;
Et l'honneur de regner m'eſt bien plus cher que lui.

. . . .

ALÉXINE, AMÉLIE,
AMÉLIE.

Ah ! ma ſœur, qu'as-tu dit ? juſtes Dieux ! J'en friſſonne.
O terreur ! ô regrets ! quelle horreur m'environne ?
Je lui pourrois coûter la vie & la vertu !
Quoi ! ſon Père oſeroit ! . . . ah ! ma ſœur, le crois-tu ?
Le Czar t'aime, il t'écoute ; il n'eſt point inflexible ;
Ou, du moins, pour un fils il fut toujours ſenſible :
De ſon trône, ma ſœur, c'eſt l'eſpoir & l'appui.
L'intérêt de l'Etat ne peut-il rien ſur lui ?

. . . .

Va, cours, vole, ma ſœur ; il en eſt encor temps :
Hâte-toi de ſaiſir ces précieux inſtans.
Rends un Prince à l'Etat, rends un Fils à ſon Père,
A ta ſœur, un Amant, un Héros à la Terre.

. . . .

SCENE III.

AMÉLIE, ALÉXIS, *mourant.*
ALÉXIS.

QU'AI-JE fait ? ma vertu, ma fortune, la vie,
L'eſpoir de poſſeder la ſenſible Amelie,

Et c'eſt plus que le jour, le trône & la vertu,
Voilà dans un moment tout ce que j'ai perdu.

. . . .

AMÉLIE.

Non; tu n'as rien perdu; renais pour Amélie:
Ton père t'aime encor; le ſoin de ſa grandeur
A l'amour paternel s'unira dans ſon cœur.
Ma ſœur va le fléchir.

SCENE

LE CZAR, ALÉXINE, AMÉLIE, ALÉXIS,

LE CZAR.

Eh! bien, vous le voulez; je le verrai, Madame,
Il peut ſe préſenter.

ALÉXINE.

Calmez votre courroux.

LE CZAR.

Ciel... que vois-je?... Aléxis!

ALÉXIS.

Ah! mon Pere, c'eſt vous.

LE CZAR.

Va, tu n'es plus mon fils.

ALÉXIS.

Non, je n'ai plus de Père...
Hélas! il eſt trop vrai ; toute votre colère
Eſt pour mon attentat un foible châtiment :
J'ai mérité la mort, un échaffaud m'attend ;
Je le ſçais ; & ce Fils, que le remord accable,
Eſt lui-même étonné de ſe voir ſi coupable :
Mais, né pour vous aimer, & longtemps vertueux,
Criminel un inſtant, je mourrai vertueux.

Aléxine & Amélie confondent leurs pleurs & leurs prières auprès du Czar, qui s'attendrit & pardonne.

ALÉXIS

Je me ſens affoiblir.
(au Czar.)
Soyez vengé, Seigneur, votre Fils va mourir.

LE CZAR.

Ciel ! que dis-tu ?

ALÉXIS.

Frappé d'une atteinte cruelle...
Mais enfin de ce cœur la bonté paternelle...

ALÉXINE.

Il pâlit !

AMÉLIE.

C'en eſt fait.

LE CZAR.

Quel ſoldat inhumain? ....
D'où peut partir ce coup, mon cher fils?....

SOPHIE, (*qui paroît.*)

De ma main.

LE CZAR.

Qu'on l'arrête.

SOPHIE.

Ce coup t'enléve ta victime;
Et j'emporte, en mourant, tout l'honneur d'un grand crime.

. . . .

(On emméne *Sophie* & *Aléxis.*)

. . . .

LE CZAR, *à Aléxine.*

Ah! Madame, ſurtout de cette affreuſe hiſtoire
Tâchons d'enſevelir la funeſte mémoire.
Vous regnerez un jour; le trône vous eſt dû:
Tenez-moi lieu de tout, puiſque j'ai tout perdu.

. . . .

On jugera, par cette eſquiſſe, de ce qu'auroit pû devenir la Tragédie du Chevalier *de Vatan*, s'il avoit eu le temps de laiſſer murir ſes idées, & de leur donner cette laborieuſe préciſion, ſans laquelle les penſées les plus

fortes perdent leur nerf & leur beauté. Son ſtyle eſt trop facile, trop diffus, trop ſemé de Madrigaux : ſon Drame a trois mille vers; c'eſt plus qu'il n'en faudroit pour trois de nos Tragédies modernes.

JE ne ſuis point ſurpris, que différentes plumes ſe ſoient exercées ſur le Sujet de *Pierre-le-Grand* : il préſente un local neuf, des mœurs ſingulières, des contraſtes frappans; il prouve, ſur-tout, juſqu'où peut aller l'influence d'un ſeul homme ſur des millions d'autres : cette vérité n'a jamais été plus ſenſible que dans le Czar *Pierre ;* mais je ne conçois pas pourquoi tous ceux qui ont tâché de le mettre au Théâtre, ont préféré, dans ſa vie, le moment où il ſacrifie ſon Fils à ſes vues, à ſa politique, à cette crainte rafinée de ne laiſſer, après lui, qu'un deſtructeur de ſes travaux. Ce ſacrifice peut être beau dans l'Hiſtoire, mais non pas ſur la Scène. Il emporte avec lui quelque choſe d'odieux qu'on ne peut guères juſtifier. L'héroïſme ceſſe d'être intéreſſant, quand il outrage la nature. On ne

croit plus à tous ces efforts de l'atrocité Romaine appellés vertus par les Hiſtoriens. Pour que le Czar paroiſſe ſous ſes véritables traits, il faudroit peut-être, écartant les nuances de Père, d'Amant & d'Époux, ne montrer en lui que le Politique & le Légiſlateur : d'un côté, le Génie qui tient le flambeau ; de l'autre, la Férocité qui rugit, en voyant le jour ; un Monarque Philoſophe qui veut donner un Peuple au Monde ; un Peuple ignorant, qui regrette ſes huttes & ſon ignorance ; le Créateur de la Nation nouvelle, traverſé & combattu par un défenſeur de l'ancienne conſtitution ; tel devroit être, je crois, tout le deſſein d'une Tragédie de *Pierre-le-Grand.* De ce premier trait ſortiroient des beautés ſans nombre, s'il étoit ſçavamment développé. C'eſt ainſi qu'un bloc informe, ſous le cizeau d'un Sculpteur habile, devient un Héros ou un Dieu.

A peine ai-je ébauché cette idée dans l'ouvrage que l'on va lire ; c'eſt la production d'un âge, où l'eſprit n'a qu'une ſéve in-

fructueuſe & un feu ſans chaleur. Tout ce que j'ai pu y ajouter ne ſera pas diſparoître, ſans doute, la teinte primitive, & cette impreſſion de foibleſſe, toujours ſenſible pour les connoiſſeurs ; mais, j'aurai mis ſur la voie un Peintre plus hardi : cette Tragédie, bien faite, eſt ſûrement un tableau qui manque à notre Théâtre.

AU reſte, je me perſuade, de plus en plus, que, riche de ſon propre fond, il ne doit point de nos jours, prétendre à multiplier ſes chef-d'œuvres. La perfection, dans les Arts, eſt le ſignal de leur décadence : les combinaiſons s'épuiſent : on eſt refroidi par la crainte de n'être qu'imitateur : il ſe fait une révolte ſecrette de l'amour-propre contre la néceſſité de reconnoître des modéles : le découragement naît de l'orgueil même ; & l'on ceſſe de pourſuivre avec tant d'ardeur ce qu'il n'eſt plus auſſi glorieux d'obtenir. Toutes ces cauſes, imperceptibles d'abord, ſe font ſentir à la fin ; & c'eſt où nous en ſommes. Notre ſiécle eſt fait pour jouir, non pour créer. Retournons aux

temps qui nous ont précédés. Presque tous nos grands Tragiques ont paru dans des circonstances particulieres qui favorisoient leur génie, & donnoient, en quelque sorte, à leurs productions là couleur de l'esprit général. Lorsque Corneille s'éleva, la France respiroit à peine des longs troubles qui l'avoient déchirée: tout fermentoit encore : les factions étoient calmées ; les passions ne l'étoient pas. Je ne sçais quel Héroïsme républicain s'étoit emparé de tous les cœurs ; & le seul fruit des discordes civiles fut de donner à la Nation un degré de vigueur, que peut-être elle n'auroit point eu sans elles. L'honneur alors n'étoit point un ressort usé ; ni la Patrie un vain nom qu'on prononçât par habitude. On venoit de voir de grandes intrigues conduites par de grands hommes ; des crimes hardis, des projets vastes ; Corneille étoit sûr d'intéresser, en mettant sur la Scène des caractères, & des événemens, rapprochés de ceux dont on se souvenoit encore. Il lui falloit un siécle d'énergie, & sympathique, pour ainsi dire, avec la force de son imagination. C'est ainsi que

l'Aigle ſe joue au milieu des éclairs & des tempêtes.

Racine, quoique ſon Contemporain, trouva une révolution ſenſible dans les mœurs & dans les idées ; un Trône affermi, le frémiſſement des orages publics s'éloignant de jour en jour, le magnifique appareil des fêtes & des plaiſirs ; voilà ce qui le frappa, & dut donner à ſon talent cette empreinte de douceur qui le caractériſe. L'amour étoit devenu l'unique occupation d'une Cour brillante & polie. Toutes les ſéductions naiſſoient en foule autour d'un Monarque jeune, qui, lui-même cherchant à plaire, en impoſoit aux autres l'agréable néceſſité. Le commerce de la galanterie, ſi décrié de nos jours, conſervoit alors quelque choſe d'auguſte & de majeſtueux. Des femmes charmantes étoient les Juges qu'il falloit captiver ; on ne pouvoit y réuſſir que par l'image de leur paſſion favorite, & la peinture délicate de leurs propres ſentimens. Racine avoit trop de

de goût, pour que cette réfléxion lui échappât. C'eſt ſûrement à elle que nous devons cette ſenſibilité douce, répandue dans ſes Tragédies, la tendreſſe un peu monotone de ſes Héros, ſur-tout cette molle harmonie, & cette lyre enchantereſſe qui réſonne à l'oreille de ceux qui liſent Andromaque, Phédre, & Bérénice.

Je ne vois, parmi nous, que M. *de Crébillon* qui fut Tragique né, & dont le génie ait été indépendant des temps & des lieux. Dans un cloître, dans un déſert, il auroit fait des Tragédies, par le ſeul beſoin de répandre au dehors le feu ſombre dont il étoit dévoré.

M. *de Voltaire*, qui, depuis, a donné le ton à ſon ſiécle, ſçut, ainſi que *Corneille* & *Racine*, profiter avec habileté du goût qu'il trouva dominant. Dès le premier pas dans la carrière, il fixa les yeux ſur quelques hommes, qui avoient imprimé aux eſprits une ſorte de mouvement philoſophique, analogue à ſa manière de voir & de penſer. Il s'apperçut

que la ſphère des connoiſſances s'étendoit ; qu'on attaquoit avec hardieſſe les erreurs les plus conſacrées ; qu'on commençoit à plaider la cauſe des hommes contre les Tyrans, & à prononcer les mots de *vertu*, de *juſtice*, & d'*égalité*. Ce premier coup d'œil lui indiqua un genre nouveau, le plus pathétique qu'on pût jamais introduire ſur la Scène. La Philoſophie s'y montra avec toute la pompe de l'éloquence & la chaleur du ſentiment. Les larmes coulerent ſur les maux de l'humanité. Tous les cœurs volérent au-devant de ces maximes bienfaiſantes, qui affermiroient le bonheur du monde, ſi elles étoient ſuivies par ceux qui le gouvernent. Les Rois apprirent leur devoir ; & les Peuples treſſaillirent de joie, ſurpris de trouver un défenſeur.

Voila, ſur-tout, ce qui aſſure à M. *de Voltaire* le titre de Créateur, qu'on veut en vain lui diſputer ; mais plus il approche de la perfection, plus il a fouillé la mine ; moins elle ſera féconde pour ceux qui viendront après lui. Ils ne peuvent prétendre, je le

répéte, qu'à la gloire ſubalterne de ſe traîner ſur les pas des autres, & de ſe mettre a l'ombre de leurs lauriers. D'ailleurs, l'émulation a ſa ſource dans l'eſtime publique; &, de nos jours, on n'eſtime rien. Les lettres ne ſont plus qu'une affaire de coterie & de ſociété: l'une déchire l'autre; on ſe hait, ſans ſe connoître; on ſe nuit, ſans ſe haïr; on obtient par le manége des triomphes plus brillans que Corneille n'en arrachoit par l'effort de ſon génie: le ridicule pourſuit les talens qui échouent; la malignité empoiſonne les ſuccès. Les hommes ſenſibles qui ſe dévouent aux plaiſirs ou à l'inſtruction de leur Pays cherchent volontiers, dans l'affection tendre de leurs contemporains, le prix le plus conſolant de leurs travaux; or cette affection eſt éteinte: l'indifférence la remplace. Le moyen de prendre ſon vol ſous un Ciel chargé de brouillards ſi épais! & comment eſpéreroit-on que le ſublime germât dans des cœurs flétris & découragés?

Je me ſuis ſans m'en appercevoir, laiſſé entraîner à ces affligeantes réfléxions; & je

voudrois de tout mon cœur qu'elles ne fussent pas justifiées.

QUOIQU'IL en soit, le Théâtre est encore la carrière la plus noble, la plus brillante, la moins abandonnée. Plusieurs jeunes gens estimables y ont vu leurs essais accueillis ; mais, s'il m'est permis de leur donner un conseil, je les invite, au lieu de tenter des innovations incertaines, à se rapprocher, avec courage, de l'antique simplicité. Encore un coup, ce n'est point, par des tableaux, des groupes combinés & des effets pittoresques, qu'on va jusqu'au fond des ames, remuer le germe des passions, ouvrir la source des larmes, porter le trouble du sentiment. Cette foible ressource réveille, pendant quelque temps, le goût émoussé de la multiude, mais n'obtient pas le suffrage de la Raison. Les véritables coups de Théâtre partent du cœur, non de la tête. Le développement des caractères, la gradation de l'intérêt, le langage simple de la Nature, un Dialogue plein & soutenu, la pitié, la terreur amenées au comble par des

nuances inſenſibles ; voilà les grands, les ſeuls reſſorts de la Tragédie ; voilà les poignards qui nous déchirent, & les beautés qui nous tranſportent. Tout homme qui écrit, s'il eſt bien pénétré de ſon ſujet, ne ſe rejette pas ſur les acceſſoires ; rien n'annonce le défaut de chaleur, comme la recherche des ornemens. Ce ſeul mot, *qu'il mourût*, dans les *Horaces*, fait une impreſſion plus vive, plus profonde que ne fera jamais tout l'appareil faſtueux de la Tragédie moderne. Quand le goût du Public s'égare, il faut avoir la force de le contrarier, dût-on en être la victime. Cela vaut mieux que de céder à des caprices paſſagers, qui dégradent l'Art, & corrompent la ſource de nos plaiſirs. Je ne fais de reproche à perſonne ; je n'en ai point le droit : je répéte une vérité pour ceux qui auront le courage de l'entendre, & le talent d'en profiter.

Une autre partie bien eſſentielle, ſelon moi, & trop négligée de nos jours, eſt le ſtyle, dont il ſemble qu'on ne daigne pas s'occuper. Une Tragédie eſt faite pour être repréſentée : à

quoi bon l'écrire ? voilà comme on raiſonne. On ne ſonge pas aſſez que tel Drame médiocre ſe ſoutient & vit par le charme de la diction ; tandis que de très - beaux plans reſtent dans l'oubli, parce qu'ils ſont privés de cet avantage. Mais peut être ne feroit-il pas inutile de fixer quel eſt le vrai ſtyle tragique, & juſqu'où la Poëſie a le droit de l'embellir. J'entends dire, tous les jours: cette Tragédie manque de coloris. Qu'eſt - ce qu'on entend par ce coloris ? Eſt-ce l'éclat de la verſification, le faſte des images, une ſorte d'enflure qu'on prend pour de la grandeur ? En ce cas, ce n'eſt qu'un défaut que l'on regrette. La perfection du ſtyle tragique conſiſte, je crois, dans un choix de mots faciles & naturels, une élégance ſans recherche, une majeſtueuſe ſimplicité. J'ai toujours vû, qu'une Piéce de Théâtre, où le Public compte les vers à prétention, finit par ennuyer. Dès que la Toile eſt levée, on veut oublier le Poëte, & ne voir que le Perſonnage. Or, tout Perſonnage, de quelque paſſion qu'il ſoit agité, dans quelque circonſtance qu'on

le place, doit parler ſans apprêt, ſans emphaſe, ſans ce fatras poëtique, qui détruit l'illuſion & glace l'intérêt. *Racine* eſt, à juſte titre, regardé comme le modéle du ſtyle que je demande dans la Tragédie ; mais il n'eſt pas encore exempt, ſi j'oſe le dire, d'une certaine affectation à laquelle j'ai plus d'une fois attribué quelques momens de froideur, dans ſes plus beaux ouvrages. J'en citerai des exemples, plutôt pour conſulter les gens de l'art, que pour autoriſer mon propre ſentiment.

Les ombres, par trois fois, ont *obſcurci* les Cieux,
Depuis que le ſommeil *n'eſt entré dans vos yeux ;*
Et le jour a, trois fois, chaſſé *la nuit obſcure*,
Depuis que votre corps languit ſans nourriture.

Les trois premiers vers dans la bouche d'*Œnone*, me paroiſſent déplacés. c'eſt un détail, me dira-t-on, qu'il falloit ennoblir : à la bonne heure ; mais falloit-il, que ce fût aux dépens de la nature ? *Phédre* eſt mourante ; & ſa nourrice prend mal ſon temps, pour lui parler en images.

Réparez promptement votre force abattue ;

Tandis que de vos jours prêts à ſe conſumer,
Le flambeau dure encore, & peut ſe rallumer.

Ce dernier vers eſt trop brillant, il ne convient pas davantage dans la bouche d'*Oenone*.

Iſméne, Confidente d'*Aricie*, lui dit, en parlant de Théſée :

Il a vû le Cocyte & les rivages ſombres,
Et s'eſt montré vivant aux infernales Ombres ;
Mais il n'a pu ſortir de ce triſte ſéjour,
Et repaſſer les bords qu'on paſſe ſans retour.

Iſméne ne débite aſſurément ces quatre beaux vers, que pour faire briller *Racine*. J'ai perdu, dit *Aricie :*

J'ai perdu, dans la fleur de leur jeune ſaiſon,
Six frères, quel eſpoir d'une illuſtre Maiſon !
Le fer moiſſonna tout ; *& la Terre humectée*
But à regret le ſang des Neveux d'Erectée.

Le fer moiſſonna tout ne ſuffiſoit-il pas ? Dans le reſte, on voit le Poëte qui arrange ſes expreſſions, non une ſœur qui regrette ſes frères. La déclaration d'*Hippolite* eſt un Morceau charmant ; mais peut-être eſt-il trop ſoigné

ſoigné. C'eſt un Chaſſeur, qui parle d'amour pour la première fois; il doit mettre dans cet aveu plus de ſentiment que de galanterie.

Contre vous, contre moi vainement je m'éprouve.
Préſente, je vous *fuis*, *abſente*, je vous *trouve*.
. . . .
Moi-même, pour tout fruit de mes ſoins ſuperflus,
Maintenant *je me cherche*, *& ne me trouve plus*.
. . . .
D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien!
Quel étrange *Captif*, pour un ſi beau *lien*!

Voilà des antithèſes, des Madrigaux, de l'eſprit : où eſt la vérité ? Tout le monde convient de la froideur du magnifique récit de *Théramène*; & je ne conçois pas comment le goût de *Racine* a pu ſe pardonner une beauté auſſi ambitieuſe & auſſi contraire à la ſituation.

Ces légères Remarques, qui n'effleurent aſſurément pas le mérite de l'Auteur d'Athalie, prouvent ſeulement combien on doit être en garde contre un défaut, dont ce grand homme n'a pu lui-même ſe défendre. Un ſtyle bien ſimple, bien vrai, bien abandonné, ſi l'on peut le dire, c'eſt celui de M. *de Voltaire*, lorſqu'il ne

ſe laiſſe point ſéduire à ſa brillante imagination. *Zaïre*, par exemple, eſt un chef-d'œuvre, pour la partie du ſtyle, comparable & peut-être ſupérieur à *Bérénice*. Je ne connois rien de ſi naturellement écrit que le rôle d'*Oroſmane*; c'eſt par-tout le cri de l'âme, l'oubli de ſoi-même, le déſordre de la jalouſie, l'ivreſſe de l'amour. Cependant, l'on remarque dans cet ouvrage même, quelques débauches de l'eſprit que le cœur déſavoue. Je ne releverai point la première entrée *d'Oroſmane*. C'eſt une vieille critique qu'un trait de plume feroit diſparoître. Je ne m'arrêterai que ſur un vers du cinquième Acte. *Tout dort*, dit Coraſmin,

Tout dort, tout eſt tranquille & l'ombre de la nuit...

Oroſmane répond :

Hélas! le crime veille, *& ſon horreur me ſuit.*

Eſt-ce bien là, ce que doit dire *Oroſmane*, dans la ſituation où il ſe trouve? Ce vers n'eſt-il pas un peu trop vague, ou plutôt, ne ſuppoſe-t-il point une combinaiſon d'idées,

contraire au tumulte de la paſſion! Au reſte, je n'affirme rien ; c'eſt un doute que j'avance, & le doute n'eſt point une erreur.

On a reproché à M. *de Crébillon*, d'avoir un ſtyle dur, incorrect, barbare : je ne ſçai trop ſi ce reproche eſt fondé. Mais au moins, s'il néglige les graces, bleſſe-t-il rarement la vérité : il plaît par une ſorte d'énergie inculte ; qui échauffe, qui entraîne, & force l'admiration. Voilà un morceau d'*Electre* que j'oſe citer comme un modèle de cette ſimplicité dont il s'agit. Clitemneſtre dit à ſa Fille.

Egiſthe eſt las de voir ſon Eſclave, en ces lieux,
Exciter par ſes pleurs les hommes & les Dieux.

Electre répond.

Contre un Tyran ſi fier, juſte Ciel! quelles armes!
Qui brave les remords, peut-il craindre mes larmes?
Ah! Madame, eſt-ce à vous d'irriter mes ennuis?
Moi ſon Eſclave! hélas! d'où vient que je le ſuis?
Moi, l'Eſclave d'Egiſthe ; ah! Fille infortunée!
Qui m'a fait ſon Eſclave, & de qui ſuis-je née?
Etoit-ce donc à vous de me le reprocher?

Ma Mère, si ce nom peut encor vous toucher,
S'il est vrai qu'en ces lieux ma honte soit jurée,
Ayez pitié des maux où vous m'avez livrée.
Précipitez mes pas dans la nuit du tombeau;
Mais ne m'unissez pas au Fils de mon Bourreau;
Au Fils de l'inhumain qui me priva d'un Père;
Qui le poursuit sur moi, sur mon malheureux Frère.
Et de ma main encore il ose disposer!
Cet Hymen sans horreur se peut-il proposer?
Vous m'aimâtes; pourquoi ne vous suis-je plus chère?
Ah! je ne vous hais point, &, malgré ma misère,
Malgré les pleurs amers dont j'arrose ces lieux,
Ce n'est que du Tyran dont je me plains aux Dieux.
Pour me faire oublier qu'on m'a ravi mon Père,
Faites-moi souvenir que vous êtes ma Mère.

Je n'entends, je ne lis point ces vers, sans qu'ils m'arrachent des larmes; je doute qu'ils soient fort élégans; mais je sçais qu'ils sont ce qu'ils doivent être, puisqu'ils m'attendrissent.

J'ai jetté au hazard quelques idées qui, mieux approfondies, pourroient devenir le sujet d'une dissertation intéressante. Je laisse ce soin à des mains plus habiles.

Je me ſuis déjà trop écarté : j'imagine cependant, que ces ſortes de diſcuſſions purement littéraires ne doivent offenſer perſonne. En matière de goût, on hazarde ſes opinions : moi, je propoſe mes rêves ; heureux ! ſi l'on me déſabuſe, & s'ils me valent quelques vérités ! au reſte, ceux à qui j'aurois déplû, ont une arme toute prête : voici ma Pièce & leur vengeance.



PERSONNAGES.

PIERRE, Empereur de Ruſſie.

MENZIKOff, ſon Favori.

AMILKA, Prince du Sang.

AMÉTIS, Fille d'Amilka.

HOLSTEIN, Capitaine des Gardes de l'Empereur.

AZOff, Confident d'Amilka.

GARDES.

La Scène eſt à S. Péterſbourg, dans le Palais du Czar.



Ch. Eisen inv. De Longueil Sculp.

PIERRE-LE-GRAND,

TRAGÈDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AMILKA, AZOFF.

AMILKA.

VIENS, cher Azoff, ſuis-moi : la nuit d'un voile épais
Enveloppe ces lieux, & couvre mes projets.
As-tu vû les Strélits ! leur cœur m'eſt-il fidéle ?
Ne me déguiſe rien.

AZOFF.

Oui, compte ſur leur zèle.
A tes ſuperbes vœux tout ſemble concourir ;
Et ces Mortels ſi fiers brûlent de te ſervir.
Je ſçais quel eſt ce Corps, & quel eſprit l'anime :
Se débattant toujours ſous la main qui l'opprime,
Il eſt encore à craindre, &, prêt à ſe venger,
Ne demande qu'un Chef qui l'oſe encourager.
Mais quand mon amitié ſeconde ta prudence,
Quel motif avec moi te condamne au ſilence ?

AMILKA.

De mes desseins, ami, connois la profondeur:
Connois-moi tout entier, & descends dans mon cœur.
J'ai pleuré trop longtemps les maux de ma patrie:
Des cruautés du Czar délivrons la Russie.
Il dédaigne un Mortel qu'il devoit accabler;
Il m'a laissé le jour: c'est à lui de trembler.
Si les cœurs sont à moi, ma vengeance est certaine.
Peut-être, ignores-tu la source de ma haine?
L'ordre du Czar alors t'exiloit loin d'ici;
Et de tout, en ce jour, tu dois être éclairci.
A peine régnoit-il, qu'il voulut nous détruire:
Le Sang versé par flots inonda cet Empire.
Ces vices déguisés, tous ces Arts odieux,
Nés de l'oisiveté sous de paisibles Cieux,
Transplantés à sa voix, vinrent, sous des ruines,
Germer dans nos glaçons, y jetter leurs racines:
On le vit applaudir à leurs progrès nouveaux,
Et de ses propres mains cultiver leurs rameaux.
C'étoit peu: dépouillant la majesté suprême,
De climats en climats, il les chercha lui-même.
De cet éloignement je sentis tout le prix:
A la rébellion j'excitai les esprits.
On détesta du Czar l'affreuse tyrannie:
Aux cœurs des factieux je soufflai mon génie.
La fortune sembloit appuyer mes desseins,
Et le Sceptre par moi passoit en d'autres mains:
Je triomphois. Soudain, on vit Pierre paroître:

Tout

Tout ce Peuple pâlit, & reconnut ſon Maître.
Il revint entouré d'un cortége nombreux
D'hommes efféminés, d'Artiſtes dangereux,
Lâches, qui ſans remords déſertant leur Patrie,
Apportoient en ces lieux leur ſervile induſtrie.
Les droits de la Nobleſſe, & ceux de l'encenſoir,
Tout fut enſeveli ſous un nouveau pouvoir.
Cet Aſtre prévalut ſur tous mes artifices.
La Næva ſur ſes bords compta cent édifices.
Pierre ſembloit un Dieu, dont les regards vengeurs
Liſent dans la penſée & pénétrent les cœurs.
Son aſpect, je l'avoue, enchaîna mon audace,
Et me fit, à l'inſtant, preſſentir ma diſgrace.
De mes complots, ſans doute, il étoit informé;
Mais, d'un Parti ſecret juſtement alarmé,
Il parut, affectant une fauſſe clémence,
Mépriſer, par orgueil, une utile vengeance.
Que d'outrages depuis n'ai-je point eſſuyés?
Que de projets rompus, de vœux humiliés!
Je vois un Menzikoff, que cette Cour encenſe,
De cent titres couvrir ſon obſcure naiſſance;
Uſurper avec faſte & mon rang & mes droits:
Il commande l'Armée, il donne ici des loix.
Je vois ces Arts nouveaux, enfans de la moleſſe,
De nos antiques mœurs dégrader la nobleſſe;
Et déteſtant l'éclat qui lui cache ſes fers,
Le Ruſſe, au fond du cœur, regretter ſes déſerts.

AZOFF.

Par ces Arts cependant l'orgueilleuse Russie
Des Peuples de l'Europe attire enfin l'envie :
L'Euxin, le Tanaïs, chargés de cent trésors,
Par ces nouveaux tribus enrichissent nos Ports.

AMILKA.

O faste avilissant, qui produit l'esclavage !
Des Slaves nos ayeux imitons le courage.
Ces Mortels aguerris, ces braves Conquérans,
Avant ces vains tributs, avoient-ils des Tyrans ?
Ne crois pas qu'aujourd'hui je borne mon audace
A m'immoler un Roi, pour regner à sa place :
Un trône ensanglanté, qu'entourent les fléaux,
N'est pas d'un prix, crois-moi, digne de mes travaux.
Une autre ambition me conduit & m'anime.
Que mon projet s'achéve, & que j'en sois victime !
Je venge mon Pays ; tout a dû m'y forcer ;
Et qui hait les Tyrans, craint de les remplacer.
Transportons-nous, Azoff, dans ces tristes contrées,
Aux victimes d'Etat de tout temps consacrées,
Que d'éternels frimats couvrent d'un ciel épais,
Et que les feux du jour n'ont réchauffé jamais.
Peins-toi nos Citoyens, sous ces froides ténébres,
Traînant leurs fers honteux avec des cris funébres ;
Le despotisme altier, qui, bravant les remords,
Baigne de sang un Trône élevé sur des morts.
Amis infortunés, je vous serai fidelle :
Je ne trahirai point votre voix qui m'appelle.

Partage ma pitié ; partage mon courroux :
L'honneur de les venger n'appartenoit qu'à nous.
A ce Peuple abattu donnons un nouveau Maître :
N'importe quel il soit, s'il est digne de l'être.

AZOFF.

Puissé-je voir l'effet d'un si noble transport ;

AMILKA.

Ce jour, de l'Empereur doit éclairer la mort.
Pour assurer mes coups, j'armé un Sujet qu'il aime
Et je choisis la main de Menzikoff lui-même.

AZOFF.

Eh ! comment prétends-tu le séduire, en ce jour ?
Quel ressort, quel moyen emploiras-tu ?

AMILKA.

L'amour ;
Cet amour violent, aveugle en son ivresse,
Et courageux souvent par excès de foiblesse.
Ma fille c'est connue : à peine, en ce Palais,
On eût fixé les yeux sur ses naissans attraits ;
Menzikoff d'un Amant prit bientôt le langage,
Et la trouva sensible à ce premier hommage.
Ils pressoient leur hymen ; mais prévoyant qu'un jour
Ma haine auroit besoin d'un malheureux amour,
Avant que l'Empereur en eût le moindre indice,
Pour rompre cet hymen, j'employai l'artifice.
Par mon ordre, Amétis, sous des prétextes vains,
Partit, sans pénétrer quels étoient mes desseins.
Peins-toi de Menzikoff l'emportement extrême :

Il vouloit & me perdre & s'immoler lui-même ;
Il menaçoit... Le Czar étoit abſent alors :
Il me falloit du temps ; je bravai ſes tranſports.
Il aime, il brûle encore ; & cette longue abſence
D'un amour furieux accroît la violence.
Cette même Amétis, objet de tant de feux,
Avec l'Aurore, Ami, doit paroître en ces lieux.
Crois-tu, qu'en ces momens de trouble & de délire,
Où l'Amour parle ſeul, & parle avec empire,
Ce trop crédule Amant, par l'eſpoir ébloui,
Oſe me refuſer ſon bras & ſon appui ?
Je ne lui laiſſerai que le temps de répondre !
S'il héſite un inſtant, j'ai dequoi le confondre,
Et le réduire au choix néceſſaire & cruel
Ou d'être malheureux, ou d'être criminel.

AZOFF.

Prends garde : quel que ſoit ton art pour le ſéduire,
Avec nous, Amilka, je doute qu'il conſpire :
Il chérit trop le Czar. Menzikoff amoureux
Eſt ardent, emporté, mais toujours vertueux.

AMILKA.

Que tu connois bien peu l'Amour & ſon ivreſſe,
Et les égaremens de l'humaine foibleſſe !
Je te réponds de lui : ſous l'attrait du bonheur
Ma haine & mon courroux vont entrer dans ſon cœur.
S'il balançoit enfin ; ſi ſon bras trop timide
S'étonnoit des dangers de ce grand parricide,

De la révolte alors je ranime les feux ;
Et j'ai plus d'un moyen prêt à servir mes vœux.

AZOFF.

Ainsi de ces secrets Amétis jeune encore....

AMILKA.

Toi seul en es instruit ; ma Fille les ignore :
Je crains trop sa vertu prompte à s'effaroucher.
A ses regards sur-tout j'ai voulu me cacher.
Dans son exil encor je l'aurois retenue ;
Mais, pour vaincre un Amant, j'ai besoin de sa vue.
Un regard le perdra : de cet événement
Il faut, sans le sçavoir, qu'elle soit l'instrument.
De mon noble attentat & victime & complice,
Avec moi, si je meurs, il faut qu'elle périsse.
Voilà tous mes projets.

AZOFF.

Je m'abandonne à toi.
Jusqu'au dernier soupir, je t'engage ma foi.
Tes services passés vivent dans ma mémoire :
Trop heureux de te suivre au sentier de la gloire.
De mon zéle, en un mot, ne crains point d'abuser.
Qui me sauva la vie a droit d'en disposer.

AMILKA.

C'est assez : sois certain de ma reconnoissance.
J'entends du bruit ; on vient ; sors : Menzikoff s'avance.

SCENE II.

MENZIKOFF, AMILKA.

MENZIKOFF.

Est-ce vous, Amilka? Dans l'ombre de la nuit,
Quel motif au Palais m'appelle & vous conduit?
L'intérêt de l'Etat nous rassemble, sans doute?

AMILKA.

Tu sçauras mon dessein : parle plus bas; écoute.
J'ouvre les yeux; ma haine est prête d'expirer.
J'ai causé tes malheurs; je veux les réparer.

MENZIKOFF.

Les réparer? comment? & que va-t-il m'apprendre?
Ah! cruel, au bonheur je ne dois plus prétendre.
Vous le sçavez trop bien; tous vos secours sont vains;
Le trait fut trop avant enfoncé par vos mains :
Ce cœur, dont l'infortune est votre unique étude,
S'est fait de ses tourmens une longue habitude.
Ne me proposez rien dans l'état où je suis;
Et ne vous flatez point de calmer mes ennuis.

AMILKA.

Je ne dirai qu'un mot; ils vont tous disparoître.

MENZIKOFF.

Qu'entens-je? Dans mon cœur quel jour a-t-il fait naître?

AMILKA.

De quel œil verrois-tu ma fille dans ces lieux?

L'aimerois-tu toujours ?

MENZIKOFF.

Que dites-vous ? Ah! Dieux!

Moi, ſi je l'aimerois! Oui ; le Ciel que j'atteſte,
Connoît ſeul tout l'excès d'un amour ſi funeſte.
Je l'adore, Seigneur ; par l'obſtacle irrité
Ce feu, dans ſon abſence, eſt encore augmenté.
Vous ſeul avez détruit le bonheur de ma vie :
J'obtenois Amétis ; vous me l'avez ravie.
Et comment l'oublier ? Ce généreux penchant
Eſt ma ſeule penſée, & mon ſeul ſentiment.
Fuyant d'un joug pompeux la contrainte cruelle,
Combien de fois mon cœur a revolé près d'elle!
Que de ſecrets ennuis! au ſein brillant des Cours,
D'éternelles langueurs empoiſonnent mes jours :
Par la foule envié, je ſéche dans les larmes :
D'Amétis à mes yeux tout retrace les charmes ;
Et quand, pour m'aggrandir, on m'a vu tout tenter,
Ma ſeule ambition fut de la mériter.
Mais pourquoi me donner une vaine eſpérance ?
Ah! c'eſt trop loin, Seigneur, étendre la vengeance.
Arbitre redouté de mes deſtins affreux,
Laiſſez tranquillement périr un malheureux.
Pourquoi ſur mes regrets verſer plus d'amertume ?
Laiſſez-moi me nourrir du feu qui me conſume.
J'idolâtre Amétis ; & l'injuſte fureur
Ne peut, un ſeul inſtant, l'arracher de mon cœur.

AMILKA.

Je te l'ai déja dit ; ce vain courroux expire :

J'approuve enfin l'amour que ma Fille t'inſpire.

MENZIKOFF.

Qui ? vous !

AMILKA.

Pour raſſurer tes feux & ton eſpoir,
Elle-même revient, & tu vas la revoir.

MENZIKOFF.

La revoir ?

AMILKA.

A l'inſtant ; & l'aurore naiſſante
A tes regards charmés doit offrir ton Amante.
Oui, tu peux aſpirer à l'hymen d'Ametis :
De ton zéle, pour moi ſa main ſera le prix.

MENZIKOFF.

J'obtiendrois ce que j'aime ! & vous pourriez !...

AMILKA.

Arrête.
Il faut, en me ſervant, mériter ſa conquête.

MENZIKOFF.

Me voilà prêt, Seigneur ; je ſçaurai tout oſer :
De mon cœur, de mon bras, vous pouvez diſpoſer.
Mais à ce changement à peine je me fie :
Me trompé-je ?... achevez de me rendre la vie.
Dieu ! ſi vous m'abuſiez par un detour cruel !...
Non ; pardonnez ce doute ; il eſt trop criminel.
Que j'aurai de plaiſir à vous nommer mon pere !

AMILKA, (*à part.*)

Saiſiſſons cet inſtant.

MENZIKOFF.

MENZIKOFF.

Eh ! bien, que faut-il faire ?
Parlez.

AMILKA.

J'ai des projets vaſtes & périlleux.
Veux-tu me ſeconder ?

MENZIKOFF.

Qui, moi ! ſi je le veux !

AMILKA.

Avant de rien promettre, éprouve ton courage.

MENZIKOFF.

Me connoiſſez-vous bien ? quel eſt donc ce langage ?

AMILKA.

Celui d'un Courtiſan inſtruit à tout prévoir.
Des préjugés, crois-moi, je connois le pouvoir :
Les plus grands cœurs ſouvent ont le plus de foibleſſe.
Je t'offenſe peut-être, & ce ſoupçon te bleſſe :
Mais tu vois, Menzikoff, ſi l'effort eſt aiſé,
Par le prix glorieux que je t'ai propoſé.
La récompenſe à peine eſt égale au ſervice.
Je t'impoſe, en un mot, un noble ſacrifice :
J'ai beſoin & d'un cœur & d'un bras aſſurés.
Il faut briſer des nœuds qui t'ont paru ſacrés ;
Il faut, lorſqu'en ce jour Amilka te préfére,
Ne pas, d'un œil tremblant, meſurer la carrière.
Oſe, prends ce poignard ... tu trembles.. il ſuffit.
Voilà ce que j'ai craint, ce qu'on m'avoit prédit :
Je garde mon ſecret ; adieu.

SCENE III.

MENZIKOFF, (*seul.*)

MON sang se glace! ....
Mon espoir disparoît! .... la terreur le remplace.
Quoi! m'armer d'un poignard! quel étoit son dessein!
Ah! barbare, il falloit le plonger dans mon sein?
Oses-tu me choisir pour frapper tes victimes?...
Oui, sa bouche s'ouvroit pour me dicter des crimes.
Chère Ametis, à peine un foible jour me luit,
Que soudain je me sens retomber dans la nuit.
N'importe; plus le sort à mes vœux est rebelle;
Et plus je mets ma gloire à te rester fidelle.
J'oublie, à ton nom seul, les maux que j'ai soufferts;
Et mon cœur t'a suivie au fond de tes déserts.
Mais, quel est donc l'emploi qu'Amilka me destine?
Quel est donc le Mortel qu'il veut que j'assassine?
D'un meurtre détesté souiller ma main! qui, moi!
A mon malheur encor n'ajoûtons pas l'effroi.
Evitons un Mortel qui pourroit me seduire:
Déja sur mes esprits il n'a que trop d'empire.
L'eviter, lui! grand Dieu! le père d'Ametis!
Lui, qui de mon amour veut m'accorder le prix!
Ah! j'ai sa si trop tôt cette amorce trompeuse.
Je ne connois que trop ton ame tenebreuse,
Inflexible Tyran; j'abjure tes bienfaits,

S'il faut que mon bonheur ſoit le prix des forfaits.
Allons ; attachons-nous aux traces du Barbare :
Découvrons, s'il ſe peut, quels complots il prépare ;
Et, fixant mon eſprit, déja trop combattu,
Livrons-nous à l'amour, ſans trahir la vertu.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AMILKA, (*seul.*)

MA Fille eſt dans ces lieux ! & je crains de l'entendre ?
Je vais porter la mort dans ſon ame trop tendre,
Affliger ſon amour : après ſes longs tourmens,
Faut-il la rappeller pour des malheurs plus grands ?
Que fais-je ? Dois-je ici conſulter ma tendreſſe ?
Prêt à frapper le coup, quelle eſt cette foibleſſe ?
De mes reſſentimens ſont-ce là les effets ?
Qu'importe le moyen, s'il me méne au ſuccès ?
Suſpends tes cris, Nature, & reſpecte ma haine ;
Reſpecte un grand deſſein où l'équité m'entraîne.
Ce cœur chérit tes droits ; mais ce cœur outragé
Sentira mieux ton prix, quand il ſera vengé.
Je veux que Menzikoff tremble pour ſon Amante ;
A ſes yeux, s'il le faut, je la peindrai mourante ;
Il paîra cher l'effroi dont je l'ai vu ſaiſi ;
Et ma Fille, en ce jour .. On entre. ; la voici.

SCENE II.

AMÉTIS, AMILKA.

AMILKA.

Il le faut ; j'ai voulu moi-même te l'apprendre,
Ma Fille, à Menzikoff tu ne dois plus prétendre :
Un tel eſpoir t'abuſe ; il te perdroit : enfin,
Je veux, dès aujourd'hui, diſpoſer de ta main.
Mon choix eſt déja fait : ſi ton cœur en ſoupire,
Il convient à ton rang, c'eſt à toi d'y ſouſcrire ;
Et je crois qu'Amétis, aveugle ſur ce choix,
Craindra de me déplaire une ſeconde fois.

AMÉTIS.

Ah ! faudra-t-il, Seigneur, vous combattre ſans ceſſe ?
Et le pouvoir d'un Père éteint-il ſa tendreſſe ?
De grace, n'allez point frapper de nouveaux coups
Un cœur qui, de tout temps, fut malheureux par vous,
Ce cœur n'a point changé ; je l'avoûrai ſans feinte ;
Du trait qui l'a bleſſé je garde encor l'atteinte.
Le Mortel, après vous, le ſeul cher à mes yeux,
Eſt celui que j'aimois, quand je quittai ces lieux.
Pourquoi me rappeller de ce lointain aſyle,
Où, ſans vous offenſer, j'allois mourir tranquille ?
Pourquoi, de mon amour quand j'allois triompher,
Ne rallumer ſes feux, que pour les étouffer ?
Ah ! pardonnez du moins ſi ma douleur réclame

Les droits que la pitié doit avoir ſur votre ame.
Soyez père ; daignez, dans ces triſtes momens,
Ne vous point dérober à mes embraſſemens :
Laiſſez-vous déſarmer. Eh ! quoi ? rien ne vous touche !
Vous me montrez toujours un front morne & farouche...
Mon Père, déſormais qui pourra vous fléchir,
Si votre Fille en pleurs n'a pu vous attendrir ?

AMILKA.

Qu'entends-je ? Du reſpect eſt-ce là le langage ?
Crois-tu me déſarmer, quand ton refus m'outrage ?
Au traître Menzikoff ſi je promis ta foi,
J'ai dû changer enfin : tremble, ou change avec moi.

AMÉTIS.

Lui, traître ! lui, Seigneur, ce Héros, dont le zéle
Promet à cet Empire un défenſeur fidéle ;
Lui qui, formé par vous au grand art des Guerriers,
Dans les champs de l'honneur eut part à vos lauriers ;
Et qui, pendant la paix, cherchant une autre gloire,
Miniſtre couronné des mains de la Victoire,
D'un Maître qu'il chérit ſecondant les projets,
Conſacre ſon repos au bonheur des Sujets !
S'il a pu démentir cette vertu ſublime,
Je ne le connois plus ; apprenez-moi ſon crime.

AMILKA.

Je n'en rappelle qu'un, qui doit être compté,
Et qui, plus que jamais, répugne à ma fierté,
Sa naiſſance.

AMÉTIS.

Comment ? Fut-elle moins obſcure,
Quand vous preſſiez l'hymen dont votre orgueil murmure?
Vous oubliez alors l'éclat de votre rang ;
Vous ne m'oppoſiez point la nobleſſe du ſang.
Ah ! depuis que le ſien a coulé pour ſon Maître,
Il eſt digne du vôtre, & l'égale peut-être.
Dans les droits du Héros Menzikoff rétabli,
A corrigé le ſort qui l'avoit avili.
Malgré mille rivaux que ſes talens irritent ;
Seul il s'eſt fait un nom dont les autres héritent.,
Le Ciel, qui l'éleva dans le ſein du malheur,
S'eſt épuiſé ſans doute à lui former un cœur ;
Et ce jeune Mortel, prudent, plein de courage,
Politique & guerrier à la fleur de ſon âge,
Vaut bien ces Courtiſans, à l'intrigue vendus,
Qui croient par un vain titre être exemts des vertus.
Mais quel eſt donc enfin celui qu'on me deſtine ?
Me cache-t-on encor le bras qui m'aſſaſſine ?
Quel eſt donc cet époux ?

AMILKA.

Tu me preſſes en vain ;
Tu ne le connoîtras qu'en lui donnant la main.

AMÉTIS.

Hymen ! affreux hymen ! devoir impitoyable !
Pourrez-vous le former ce lien redoutable ?
M'ôter à ce que j'aime !

AMILKA.

Etouffe ce tranſport :

Ce n'eſt point à l'Amour à régler notre ſort.

AMÉTIS.

Puiſque vous le voulez, oui, je vous ſacrifie
Le repos de mes jours, mes ſentimens, ma vie;
Mais, quand je romps des nœuds auſſi chers à mon cœur,
Je n'en formerai point qui me feroient horreur.
Vous ne répondez rien? mes prières, mes larmes,
Pour vous fléchir, hélas! ſont d'impuiſſantes armes!...
Hé bien, j'obéirai: qu'on m'entraîne à l'Autel.
Puiſque vous m'impoſez un devoir ſi cruel,
Je ſçaurai le remplir, &, dans le moment même,
M'immoler, devant vous, au ſeul Mortel que j'aime.
Mon trépas me rendra, dans ce funeſte jour,
Fidelle à la Nature, & fidelle à l'amour.

SCENE III.

MENZIKOFF (*au fond du Théâtre.*)

AMILKA, AMÉTIS.

AMILKA.

Menzikoff vient; ſongez à ce qu'il faut lui dire:
Il vous cherche, ſans doute.

AMÉTIS.

Eſt-ce à moi de l'inſtruire?
Je pourrois...

AMILKA.

AMILKA.

(*à part.*)

Il le faut. Je prévois ſa douleur ;
Et reviens profiter du trouble de ſon cœur
(*il ſort.*)

SCENE IV.

MENZIKOFF, AMÉTIS.

MENZIKOFF.

Je ne me trompe point ; c'eſt Amétis, c'eſt elle.
Après tous les ennuis d'une abſence cruelle,
C'eſt donc vous que je vois, ô ma chère Amétis !
Levez ſur moi vos yeux de pleurs appeſantis :
Quoi ! je ſuis à vos pieds ! quoi ! les Cieux plus propices
Nous raſſemblent enfin ſous de plus doux auſpices ;
Tous nos maux ſont paſſés.

AMÉTIS.

Quels tranſports imprudens !
Crains plutôt ma préſence.

MENZIKOFF.

Eſt-ce vous que j'entends ?
Ah ! n'empoiſonnez point ces momens pleins de charmes !
Au plaiſir le plus pur ne mêlez point d'allarmes.
Si vous m'aimez encore, & la Terre & les Cieux
Ne peuvent, en ce jour, m'empêcher d'être heureux.

Par mes pleurs, par l'excès de ma douleur mortelle,
Combien j'ai mérité de vous revoir fidelle !
Mais, quoi ! toujours vos yeux se détournent de moi ?
Ne vous suis-je plus cher ? dissipez mon effroi.

AMÉTIS.

Arrête, Menzikoff; ce reproche me blesse.
De quel droit oses-tu soupçonner ma tendresse ?
Ne crains rien de ce cœur rempli des mêmes feux,
Fidelle à nos sermens, mais toujours malheureux.
Va, ne crains que le sort qui s'obstine à me nuire ;
Et renonce au bonheur où notre amour aspire.
Ce jour, qui de nos jours te sembloit le plus beau,
Doit peut-être tous deux nous plonger au tombeau.
Nos malheurs sont comblés ; tremble, te dis-je, tremble;
Et déteste le lieu, l'instant qui nous rassemble.
Amilka, dans ce jour, régle notre destin :
Il va nous séparer ; il a promis ma main.

MENZIKOFF.

Qu'entends-je ? le perfide ! est-il bien vrai, Madame ?
O sort qui me poursuis ! ... ah ! déplorable flame !
Si vous sçaviez ? ...

AMÉTIS.

Eh ! quoi ?

MENZIKOFF.

Le Barbare, à l'instant,
Par un trompeur espoir abusoit votre Amant.
Il m'avoit tout promis ; Et ... dois-je encor me taire ?

AMÉTIS.

Achéve.

MENZIKOFF.

Je redoute un horrible myſtère.
S'il oſoit... j'en frémis...

AMÉTIS.

Mon Père cependant
Semble tout diſpoſer pour ce fatal inſtant ;
Mais pour mieux te punir, pour m'accabler encore,
Il me cache le nom d'un rival que j'abhorre,
Et, d'un hymen ſecret allumant le flambeau
Le cruel, ſans horreur, me livre à mon bourreau.

MENZIKOFF.

Et vous obéirez ! c'en eſt trop ; il m'outrage :
Tout mon reſpect pour lui va ſe tourner en rage.
Qu'il tremble, ce rival !... ma jalouſe fureur,
Sçaura le découvrir, & lui percer le cœur.
A ce coupable hymen avez-vous pu ſouſcrire ?
D'un Tyran orgueilleux reſpectez-vous l'empire ?
Aimez-vous ce Tyran & ce Père inhumain,
Qui nous dicte ſes loix, un poignard à la main ?
L'avez-vous obſervé ?... ſon front triſte & ſauvage
A mes yeux effrayés annonçoit quelque orage :
A de nouveaux excès il va s'abandonner ;
Et tous deux dans ſon crime il nous veut entraîner.

AMÉTIS.

Qu'as-tu dit ? où t'emporte une aveugle colère ?
Connois mes ſentimens, & reſpecte mon Père.

Je n'ai point mérité l'excès de ſa rigueur;
Mais il a conſervé tous ſes droits ſur mon cœur.
Il m'éxile, il m'arrache à tout ce que j'adore:
Sa haine me pourſuit; & moi, je l'aime encore.
Pour lui ſauver le jour, tu me verrois périr:
S'il enfreint ſes devoirs, j'ai les miens à remplir.
Oſe donc m'imiter: ſouffrons, mais ſans murmure;
Et n'étouffons jamais la voix de la Nature.

MENZIKOFF.

O conſtance, ô vertu! Madame, pardonnez:
L'égarement convient aux cœurs infortunés.
Quoi! depuis le moment qui m'enleva vos charmes,
Mes yeux ne ſont ouverts que pour verſer des larmes!
Accablé du fardeau qu'impoſe la faveur,
L'eſpoir ſeul d'être à vous a conſolé mon cœur;
Pour mieux vous mériter, j'ai langui près du Trône,
Et cherché pour mon front l'abri d'une couronne:
Pleine du même amour, vous quittez vos deſerts;
On me laiſſe eſpérer la fin de nos revers!
Et quand je vous revois, il faut que je vous céde!
Il faut, qu'en ce jour même, un autre vous poſſéde!
Un farouche Mortel, que rien ne peut fléchir,
A ſes ordres affreux vous force d'obéir!
Du calme au déſeſpoir, quel horrible paſſage!
Je ne me connois plus . . . conſomme ton ouvrage;
Viens, perfide Amilka; quel crime exiges-tu?
Redoutez les tranſports d'un Amant éperdu . . .

AMÉTIS.

Quoi ?

MENZIKOFF.

Pour vous obtenir, je ſuis prêt à tout faire.

AMÉTIS.

Et quel eſt ton deſſein ? Dieux ! J'apperçois mon Père.

SCENE V.

AMILKA, MENZIKOFF, AMÉTIS.

MENZIKOFF.

Seigneur, c'eſt donc ainſi qu'avec impunité
Vous croyez vous jouer de ma crédulité ?
Quel étoit votre eſpoir ? ſans Amétis, ſans elle,
J'aurois déjà vengé cette injure cruelle.
Nous verrons à quel point vous voulez éprouver
Un cœur que rien n'étonne, & fait pour vous braver.

AMILKA.

Va ; je puis défier ton ſuperbe courage.
Téméraire, oſes-tu me tenir ce langage ?

MENZIKOFF.

J'oſerois encor plus.

AMÉTIS.

Cruels, que faites-vous ?

AMILKA (*à Menzikoff.*)

Je veux t'entretenir.

AMÉTIS.

Mon Père !

AMILKA.

Laiſſez-nous.

(*Amétis ſort.*)

SCENE VI.

AMILKA, MENZIKOFF.

AMILKA.

D'où vient donc ce courroux? quelle eſt ton injuſtice?
Toi ſeul cauſes tes maux; ſeul tu fais ton ſupplice.
Ma Fille étoit à toi; tu n'avois qu'à parler:
Mais à l'aſpect d'un fer, mes yeux t'ont vu trembler.
Eſt-ce là cette ardeur, qu'elle devoit attendre?
Glacé par le remord, eſt-ce à toi d'y prétendre?
Oui; tu le peux encore; & ta noble fierté
M'a beaucoup moins aigri qu'elle ne m'a flaté.
Si tu le veux, ma Fille, à toi ſeul deſtinée,
Sous tes loix, dès ce jour, va ſe voir enchaînée:
D'autres motifs encor, de plus brillans appas,
Si la gloire te plaît, doivent armer ton bras.
Après un tel aveu, décide enfin, prononce:
Tu chéris Amétis, & j'attends ta réponſe.

MENZIKOFF.

Dans quel trouble nouveau me jette ce diſcours !
Je voudrois tout promettre, & balance toujours...
Oui, j'adore Amétis, & mon amour l'emporte,
Oui, je frémis en vain, Amétis eſt plus forte.
Le plus grand des forfaits ſeroit de la trahir.
Que deviens-je ? ordonnez ; je ſuis prêt d'obéir.
D'obéir ! Et quel eſt le crime qu'on prépare ?
Non, je ne promets rien : ne pourſuis point, Barbare !
Avant que je ſuccombe, ô Ciel ! tonne ſur moi :
Éclate ; la victime eſt digne encor de toi.

AMILKA.

Ce trouble en dit aſſez ; je vois ce qu'il m'annonce.
Amétis t'adoroit, & ton cœur y renonce.
Tu ne l'aimas jamais. Ne murmure donc plus ;
Et ceſſe d'accuſer un trop juſte refus.
Tu ſeras ſatisfait : les nœuds de l'hyménée
Au ſort de ton Rival joindront ſa deſtinée.
Orgueilleux de ton rang, fier de m'avoir bravé ;
Vois-le jouir d'un prix qui t'étoit réſervé.
Je vais tout ordonner...

MENZIKOFF, (*hors de lui-même.*)

N'ordonne rien... arrête...
Périſſe cet hymen & cette horrible fête !
Par quel art, tes diſcours irritant ma fureur,
Enfoncent par degrés le poignard dans mon cœur !
Tu triomphes, cruel ! Je céde... ouvre l'abîme ;
Et qu'avec toi j'y tombe égaré par le crime !

Je frissonne!.. un nuage enveloppe mes yeux...
Quel gouffre sous mes pas!.. un glaive!... justes Cieux!

AMILKA, *lui donnant un poignard.*)

Ose en armer tes mains, j'accepte ce présage.
Démon de la Vengeance, affermis son courage:
S'il seconde mes vœux, je jure qu'aujourd'hui
Pour prix d'un tel bienfait, Amétis est à lui.

MENZIKOFF.

Eh bien, je m'abandonne au destin qui m'entraîne.
Que faut-il que je fasse?

AMILKA.

Il faut servir ma haine.
Il faut à mes desseins prêter un bras vengeur,
Immoler un Tyran.

MENZIKOFF.

Quel Tyran?

AMILKA.

L'Empereur.

MENZIKOFF.

L'Empereur!

AMILKA.

Lui...

MENZIKOFF, (*jettant le poignard.*)

Mon Roi! qu'entends-je, est-il possible!
Me voilà donc instruit de ce secret horrible!
Je n'écoute plus rien.

AMILKA.

Quoi! tu, peux balancer

A l'hymen d'Amétis tu veux donc renoncer?
Confulte-toi, réfous... tu te tais, & fans doute!...
Connois tes intérêts, ton danger même.... écoute.
Quoi! l'amitié du Czar doit-elle t'aveugler?
Peut-être qu'en fecret il cherche à t'accabler.
Juge mieux de la Cour, & prévois ton naufrage.
Le calme, dans ces lieux, eft voifin de l'orage.
Un Favori des Rois, envié dans fes fers,
Au plus beau de fes jours, doit craindre les revers.
Illuftre malheureux, que la foudre environne,
Il doit toujours trembler en approchant du Trône.
La pâle jaloufie, & l'inquiet orgueil
Veillent autour de lui pour creufer fon cercueil.
L'éclat de la faveur l'éblouit fur fa perte:
On le flate, il triomphe; & fa tombe eft ouverte.

MENZIKOFF, (*à part.*)

Projet affreux!

AMILKA.

Évite un femblable deftin.
Il ne faut que tenter; le fuccès eft certain.
Mon bras de ce grand coup fe fût chargé lui-même;
Mais tu connois du Czar la vigilance extrême.
Objet de fes foupçons, à fa Cour odieux,
A peine puis-je avoir un accès dans ces lieux.
Enfin j'ai fur toi feul fondé mon efpérance:
Je remets à toi feul le foin de ma vengeance.

MENZIKOFF, (*à part.*)

Je pourrois!

AMILKA.

Tu ſçais tout : rien ne t'émeut ; & moi
Je parle encore en maître, & t'enchaîne à ma loi.
Oui, ſi tu me trahis, Amétis eſt perdue:
Avant que d'expirer, je l'immole à ta vue.
C'eſt trop peu que l'hymen la donne à ton rival :
Je briſe des liens qui me vengeroient mal.
Frémis de mes tranſports ; crains pour elle.

MENZIKOFF.

Barbare!

AMILKA.

Prononce, où tu la perds.

MENZIKOFF.

Je ſens que je m'égare.
Non, laiſſe-moi te fuir.

AMILKA.

Va, cours, indigne Amant ;
Cours attendre l'effet de mon reſſentiment.

MENZIKOFF.

Ciel !

AMILKA.

Ta foibleſſe ajoute au courroux qui m'anime :
Amétis va périr, & périr ta victime.

MENZIKOFF.

Ah ! je te ſervirai, j'en atteſte les Dieux.

AMILKA.

Eh bien ! qu'avant la nuit je te trouve en ces lieux :
Tout ſera prêt ; je ſors, mais ſonge à ta promeſſe.

SCENE VII.

HOLSTEIN, Capitaine des Gardes; MENZIKOFF.

MENZIKOFF, (*à part.*)

Qu'ai-je promis? où ſuis-je? & quelle eſt ma foibleſſe?
Rappellons mes eſprits. Malheureux! qu'ai-je fait?
Le cruel, malgré moi, m'unit à ſon forfait.
Que veux-tu, cher Holſtein, & que viens-tu me dire?

HOLSTEIN.

De ſes ordres le Czar m'a chargé de t'inſtruire.

MENZIKOFF, (*à part.*)

Qu'entends-je?

HOLSTEIN.

A ſon réveil il m'a fait avertir:
Il te mande, & tous deux veut nous entretenir.
Dans un ſombre chagrin ſon ame enſevelie
D'un projet important paroît être remplie:
J'ai craint de l'appprocher... Mais qu'eſt-ce que voi-je?
Ton front eſt conſterné, tes yeux peignent l'effroi.

AMILKA, (*à part.*)

O perfide Amilka! Serment que je déteſte!

HOLSTEIN.

Quelle eſt cette pâleur & ce trouble funeſte?

MENZIKOFF, (*avec trouble & attendriſſement.*)

Le Czar nous mande, Holſtein, & ſon front, me dis-tu,

Sous le poids des chagrins te paroît abattu!
Ah! je le crois... partout le péril l'environne....
Que de maux & d'ennuis ſont attachés au Trône!

HOLSTEIN.

Je vois couler tes pleurs.

MENZIKOFF.

Rejoins ton Maître, cours:
Il a, plus que jamais, beſoin de tes ſecours.
Va, ne le quitte point : mon amitié ſtérile,
Dans ces momens ſur-tout ne lui peut être utile.

HOLSTEIN.

Eh! quel nouveau danger....

MENZIKOFF.

(*Il veut lui parler & ſe retient.*)

Cher Holſtein, je te ſuis.

(*à part.*)
Renfermons, s'il ſe peut, le déſordre où je ſuis.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CZAR, MENZIKOFF, HOLSTEIN,
Suite du Czar.

LE CZAR.

(*à ses Gardes.*) (*à Menzikoff & à Holstein.*)

QU'ON s'éloigne. Restez. Votre amitié fidéle
Dans ces momens sur-tout va me prouver son zéle.
Cet Empire est rempli de partis redoutés ;
Le feu des factions renaît de tous côtés :
Par vos soins, par les miens en vain j'ai cru l'éteindre.
Plus que mes ennemis, mes Sujets sont à craindre.
Ce Soldat couronné, qui ravage le Nord,
Qui pour lui contre moi détermine le sort,
En vain, dans son orgueil, insulte à nos disgraces :
Les ruines, la mort, le sang marquent ses traces ;
Son nom sur des débris périra sans soutien :
C'est sur des monumens que je grave le mien.
Qu'il accumule encor conquêtes sur conquêtes :
Il m'instruit à le vaincre, & c'est par mes défaites.
Pour les cœurs éprouvés & pleins de leurs projets,
L'école du malheur est celle des succès.
Charles est peu pour moi. Mais, lorsque mon courage,

Vaincu, jamais ſoumis, a fait tête à l'orage,
Quand je viens reſpirer au ſein de mes Etats,
Il faut m'y préparer à de plus durs combats,
Me garder de mon Peuple ... Oui, l'aveugle Ruſſie,
Plus libre ſous mes loix, ſe croit plus aſſervie.
Les Arts que dans ſon ſein je voulus attirer,
La rendent plus barbare, au lieu de l'éclairer.
Faite pour l'eſclavage, à la nuit deſtinée,
D'un jour trop beau pour elle, elle ſemble étonnée.
Contre moi les Strélits ont élevé leur voix:
Ils réclament, dit-on, la fierté de leurs droits.
Avez-vous des raiſons qui les puiſſent défendre?
Avant de les punir, je veux bien vous entendre.
Ma foudre, un ſeul moment, repoſe entre vos mains;
Et je ſuſpends mes coups pour les rendre certains.
Parlez.

HOLSTEIN.

Vous m'impoſez la loi d'être ſincere;
Et l'intérêt commun me défend de me taire.
Quoi! mille factions déchirent vos Etats!
Les piéges de la mort ſont ſemés ſur vos pas!
Et vous voulez, Seigneur, excitant les murmures,
Frapper de nouveaux coups, & r'ouvrir nos bleſſures!
Ah! pour anéantir tant de complots ſecrets,
Il en eſt temps encor, régnez par les bienfaits.
On n'aime pas toujours les Mortels qu'on admire;
Et l'amour déſormais doit fonder votre Empire.
D'un régne glorieux les hardis monumens,

L'héroïſme de l'ame & l'éclat des talens ;
Ces ſublimes projets que le deſtin ſeconde,
Tout annonce dans vous le plus grand Roi du monde :
Mais il faut couronner tant de ſoins généreux ;
Et Créateur d'un Peuple, il faut le rendre heureux.

LE CZAR.

Et que n'ai-je point fait pour ce Peuple ſauvage !
Il m'a vu, dédaignant un faſtueux hommage,
Deſcendre de mon Trône, &, parmi les dangers,
Lui chercher des vertus & des arts étrangers.
Les maux dont il gémit, lui ſeul ſe les prépare ;
Et je ſerois humain, s'il n'étoit point barbare.
Peuple féroce & dur que j'ai trop bien connu !
Que veut-il ? De moi ſeul n'a-t-il pas obtenu
Le droit d'oſer penſer, rare prérogative,
Qu'ici tout encourage, & qu'ailleurs tout captive ?
Au rang des Nations s'il fut admis par moi,
D'où vient, qu'à tout moment prêt à trahir ſa foi,
Il refuſe de voir, quand ma bonté l'éclaire,
Dans le mal que j'ai fait, le bien que je veux faire ?
Lorſque des Souverains on blâme les rigueurs,
De leurs Sujets ſouvent on ignore les mœurs.
Que ne régné-je, hélas ! dans ces climats paiſibles,
Où les Rois adorés ont des Sujets ſenſibles ;
Où le Sceptre en leurs mains, dépoſé par la Loi,
Eſt le ſoutien du Peuple & n'en eſt pas l'effroi ?
Je connoîtrois, comme eux, le prix de la clémence,
Et ce plaiſir ſecret qui ſuit la bienfaiſance ;

Mais, puis-je, dans ces lieux peu faits pour le bonheur,
A ces douces vertus abandonner mon cœur ?
Cet Empire eſt un champ malheureux & ſtérile
Qu'il faut couvrir de ſang, pour le rendre fertile.

MENZIKOFF, (*avec tranſport.*)

Oui, ſans doute, il le faut : plus que jamais, Seigneur,
Il faut aux révoltés imprimer la terreur.
Peut-être, en ce moment, on s'aſſemble, on conſpire.
Un ſeul inſtant perdu perd ſouvent un Empire.
O mon Roi ! cet avis n'eſt pas à négliger.
N'examinez plus rien, quand il faut vous venger.
Croyez-moi, vos rigueurs ne ſont que légitimes.
Le devoir d'un Monarque eſt de punir les crimes:
A vos reſſentimens laiſſez un libre cours,
Et détournez le glaive étendu ſur vos jours.

LE CZAR.

(*à Holſtein.*) (*à Menzikoff.*)
Éloignez-vous, Holſtein. J'ai deux mots à te dire :
Demeure.

(*Holſtein ſort.*)



SCENE

SCENE II.

LE CZAR, MENZIKOFF.

MENZIKOFF, (*à part.*)

Que veut-il ? Oferai-je l'inftruire ?

LE CZAR.

Tu l'emportes enfin : mais, par quel changement,
Te vois-je ici répondre à mon reffentiment ?
Toi !

MENZIKOFF.

De vos ennemis je connois l'infolence ;
Et je vous trahirois, en prenant leur défenfe.

LE CZAR.

C'eft affez ; mais, dis-moi : quel Chef ambitieux
Peut enhardir l'orgueil de ces Séditieux ?
Le danger ceffe, ami, dès qu'on peut le connoître,
Dans cette Cour tâchons de découvrir le Traître.
Si c'étoit Amilka, ce Prince abandonné,
Lui que je dus punir, à qui j'ai pardonné !
Je ne connois que trop fon talent pour féduire,
Pour concevoir un plan, fur-tout pour le conduire.
Dans l'art profond des Cours fon efprit eft formé ;
Et ce cœur qui le hait l'a toujours eftimé.

MENZIKOFF, (*embarraffé.*)

Après tant de bienfaits, Seigneur, pourriez-vous croire
Qu'il ait ofé former une trame fi noire ? ...

Vos périls cependant, & ceux de vos Etats ..
La clémence, grand Roi, fait souvent des ingrats.

LE CZAR.

Qu'on l'observe : sa haine aujourd'hui peut renaître ;
Et de mes bienfaits même il s'armeroit peut-être.
Otons aux Révoltés ce dangereux secours :
Je te remets ce soin & celui de mes jours.
Sans cesse environné des piéges de l'Envie,
Si tu m'aimes encor, je crains peu pour ma vie.
Par tes soins assidus sur le Trône affermi,
J'oppose à mes dangers mon cœur & mon ami.

(*il sort.*)

SCENE III.

MENZIKOff, (*seul.*)

O MON Maître ! ô grand homme ! ô Sujet trop coupable !
Qui, moi, t'assassiner, quand ta bonté m'accable !
T'assassiner ! ah, Dieu ! que plutôt cette main
De cent coups de poignard me déchire le sein.
Non ; je dois me livrer au transport qui m'anime,
Et rompre tous les nœuds qui m'attachoient au crime.
Je dois servir mon Roi, le sauver en ce jour,
Le sauver, perdre un Monstre, oublier mon amour.. :
Oublier Amétis ! Infortuné, j'adore
La Fille du coupable, & l'Empereur l'ignore !

Que de foiblesse, hélas ! sans cesse combattu,
Que mon cœur lentement revient à la vertu !
O vertu, dont la loi me fut toujours sacrée,
Délices de mon cœur, comment t'ai-je abjurée ?
Ainsi, jouets du sort qui les vient entraîner,
Ceux qui t'aiment le mieux peuvent t'abandonner !
Un seul instant d'erreur nous mène à l'infamie,
Et corrompt pour jamais tout le cours de la vie.
Quels sont les droits de l'homme, & ses destins affreux,
S'il n'a pas le pouvoir de rester vertueux !
Amétis ! . . . nom trop cher !... elle paroît ; je tremble.
Dans ce triste moment quel destin nous rassemble !

SCENE IV.

AMÉTIS, MENZIKOFF.

MENZIKOFF.

Eh bien ! que vous a dit un Père furieux ?
A-t-il osé ? . . .

AMÉTIS.

La joie étincelle en ses yeux
Il triomphe en secret lorsqu'il me sacrifie :
Mais sa haine à ta voix s'est peut-être adoucie ;
Tu l'auras sçu fléchir.

MENZIKOFF.

Le fléchir, ce cruel !

AMÉTIS.

Comment ?

MENZIKOFF.

Ah ! laiſſez-moi.

AMÉTIS.

Que je te laiſſe, ô Ciel !

Non ; il faut m'expliquer...

MENZIKOFF.

Que voulez-vous apprendre ?

AMÉTIS.

Quel eſt donc ce ſecret que je ne puis entendre ?

MENZIKOFF.

Un ſecret plein d'horreur.

AMÉTIS.

Que dis-tu ? Je frémis.

Serois-tu criminel ?

MENZIKOFF.

Sans doute, je le ſuis.

AMÉTIS.

Non ; je ne le crois point ; non, il n'eſt pas poſſible :
Mais diſſipe ce trouble, & ce ſoupçon horrible.
Au nom de notre amour, au nom de nos malheurs,
Éclaircis-moi de tout ; parle enfin, ou je meurs.

MENZIKOFF.

Pouvez-vous me forcer à rompre le ſilence ?

AMÉTIS.

Je l'exige, cruel, & ton refus m'offenſe.

MENZIKOFF.

A ce myſtère affreux on attache vos jours.

AMÉTIS.

Ceſſe de m'abuſer par tous ces vains diſcours.
Eſt-ce ainſi que je puis diſpoſer de ton ame ?
Que crains-tu d'Amétis ? que crains-tu de ma flâme ?

MENZIKOFF.

Eh bien ! il eſt trop vrai qu'un hymen malheureux
Dans ce funeſte jour doit nous unir tous deux.
Quel jour & quel hymen ! quel effroyable abîme,
Où la vertu devient le ſalaire du crime !
Pardonnez un aveu que vous m'avez ſurpris.
Oui, du plus noir forfait votre main eſt le prix.
Il faut, pour être à vous, être un Monſtre exécrable.
Il faut, (telle eſt la loi d'un Père impitoyable,)
Après avoir frappé le coup le plus cruel,
D'un bras enſanglanté vous traîner à l'Autel.

AMÉTIS.

Tu me glaces d'effroi. Se peut-il que mon Père ?...

MENZIKOFF.

Ce Roi que je chéris, que votre cœur révère,
Ce Mortel généreux, qui par mille bienfaits
Prévient à chaque inſtant & comble mes ſouhaits ;
Lui, que dans ſes revers mon amitié conſole...
Chère Amétis...

AMÉTIS.

Eh bien ?

MENZIKOFF.

On veut que je l'immole.

AMÉTIS.

Ai-je bien entendu ? Je ne ſçais où je ſuis.
Achéve, malheureux, réponds ; qu'as-tu promis ?

MENZIKOFF.

Tout. Un Dieu de mes ſens m'avoit ravi l'uſage.
L'Amour, hélas ! l'Amour égaroit mon courage.

AMÉTIS.

Et tu vis ! & tu peux te montrer devant moi ! . . .
Tu ne vas point tomber aux genoux de ton Roi !
Tu l'aimes, & tu veux attenter à ſa vie !
Perfide, loin de moi va porter ta furie.
De mes feux voilà donc le déteſtable effet !
J'étois, ſans le ſçavoir, la cauſe d'un forfait !
Mon déplorable Père eſt l'artiſan du crime,
Mon Amant, l'aſſaſſin, & mon Roi, la victime !
Nature, Amour, tous deux vous me faites horreur.
Oui, je ſens tous vos droits expirer dans mon cœur.
Mais qu'oſois-tu prétendre ? offrir à ton Amante
Du ſang de l'Empereur ta main encor fumante ;
Et d'un ſiniſtre hymen allumant le flambeau,
Par cette pompe horrible outrager ſon tombeau ?
Crois-tu donc qu'Amétis, aux forfaits enhardie,
Puiſſe applaudir au meurtre, armer la perfidie ?
Je ne te retiens plus : précipite tes pas ;
Va, cours, va t'illuſtrer par des aſſaſſinats.
Va te placer au rang de ces fameux coupables,
Des fureurs des humains exemples mémorables.
Partage le ſupplice & l'opprobre éternel

De ces vils meurtriers, dont le bras criminel
A levé, ſans frémir, un glaive parricide
Sur le Trône, où des Dieux la majeſté réſide;
Monſtres que la Vengeance a vomis des Enfers,
Pour immoler les Rois & punir l'Univers.

MENZIKOFF.

Tu me fuis?... Ah demeure: ah! peux-tu bien, cruelle,
Déchirer de tes mains ma bleſſure mortelle?
Demeure: tu n'as point le droit de me juger;
Et tu n'as point ſur tout celui de m'outrager.
Tu me dois ta pitié: quand ta rigueur m'accable,
Songe, ſonge, Amétis, pour qui je fûs coupable
Dans mes deſtins affreux loin de m'abandonner,
Oſe me reconnoître, oſe me pardonner.
Garde-toi d'abjurer un feu trop légitime:
T'aimer avec excès a fait ſeul tout mon crime.
Mais, va, ce cœur ſi lâche & ſi vil à tes yeux,
Même après ſon forfait, eſt encor vertueux;
Eſt digne encor de toi, quand le remord l'épure.
Accablé du préſent, l'avenir me raſſure.
Je ſuis loin, ô mon Roi, d'attenter à tes jours.
Je veux tout réparer, je le dois, & j'y cours.
Tu ſeras ſatisfaite.

AMÉTIS.

O Ciel! que vas-tu faire?

MENZIKOFF.

Avouer tout au Czar, lui nommer...

AMÉTIS.

Qui ?

MENZIKOff, (*hors de lui.*)

Ton Père.

AMÉTIS.

Arrête, garde-toi d'oſer le découvrir.
Sans révéler ſon crime, il faut le prévenir.
Je t'impoſe une loi que ton amour doit ſuivre ;
Songe qu'à ſon Arrêt je ne pourrois ſurvivre.
Mais je vais le trouver. Dieux ! donnez à mes pleurs
Ce charme impérieux qui déſarme les cœurs.

MENZIKOff.

Où voulez-vous aller ?... Craignez tout du Barbare.
Sçavez-vous, Amétis, le coup qu'il vous prépare ?
Si vous dites un mot ; dans ſon cruel tranſport,
Amilka vous attend pour vous donner la mort.

AMÉTIS.

Mon Père !...

MENZIKOff.

Ah ! de ce nom il ignore les charmes.
Son œil, depuis longtemps, ſe repaît de vos larmes.
Il lui faut votre ſang. Évitez ſa fureur ;
Renfermez mon ſecret au fond de votre cœur.
Je veux parler moi-même à ce Prince infléxible ;
A ſon propre intérêt il ſera plus ſenſible :
Mais redoutez enfin ſes regards ſoupçonneux ;
Redoutez ſon approche, & reſtez dans ces lieux.

AMÉTIS.

AMÉTIS.

Qu'oſes-tu propoſer ? non ; fût-il plus coupable,
Je dois le reſpecter, au moment qu'il m'accable.
Mon Père peut changer, j'embraſſe cet eſpoir ;
Et, dût-il m'immoler, je rentre en ſon pouvoir.

MENZIKOFF.

Promettez-moi du moins...

AMÉTIS.

On entre ; je te laiſſe.

MENZIKOFF.

Gardez de vous trahir.

AMÉTIS.

Que je crains ta foibleſſe !
Ah ! ſi mon Père alloit nous ſurprendre en ce lieu !...
J'ai vû ton repentir ; je ſors contente : adieu.

SCENE V.

HOLSTEIN, MENZIKOFF.

HOLSTEIN.

Sommes-nous ſeuls ?

MENZIKOFF.

Oui ; parle.

HOLSTEIN.

On dit que l'on conſpire,
Qu'avant la fin du jour notre Empereur expire.

Le Peuple trop crédule adopte ces rumeurs.

MENZIKOFF.

De tous ces mouvemens nomme-t-on les Auteurs?

HOLSTEIN.

Les Strélits, m'a-t-on dit. Ami, tu dois comprendre
Quel eſt mon déſeſpoir d'avoir pu les défendre.
O trop fatal effet d'un avis dangereux!
Ils méditoient ce coup, quand je parlois pour eux.
Que l'amitié des Rois eſt un fardeau pénible,
Si le meilleur conſeil peut leur être nuiſible;
Et s'il faut, pour ſauver leurs jours des aſſaſſins,
Contre leur Peuple, hélas! toujours armer leurs mains.

MENZIKOFF.

Ceſſe de t'allarmer: l'Empereur équitable
Sçut toujours diſtinguer un ami véritable.

HOLSTEIN.

Ses jours ſont en danger.

MENZIKOFF.

Ils ſont en ſureté:
Il a commis ſa garde à ta fidélité;
Il faut la redoubler. Que ton zéle infléxible
A ſes meilleurs Sujets le rende inacceſſible.
Veille dans le Palais, tandis que mes efforts,
Secondés par les tiens, vont mettre ordre aux dehors.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AMILKA, AZOFF.

AMILKA.

MENZIKOFF dans ces lieux m'a promis de m'attendre.

AZOFF.

Aux portes du Palais oferas-tu l'entendre ?
N'appréhendes-tu pas qu'un avis trop certain....
L'orage eft bien fouvent parti d'un Ciel ferein.

AMILKA.

Va ; j'ai partout des yeux : rien ici ne fermente ;
Et tout doit réuffir au gré de mon attente.
Menzikoff eft à moi, j'ai fçu me l'affervir ;
Il ne peut m'accufer, fans vouloir fe trahir,
Ni fans perdre Amétis qui refte en ma puiffance,
Et qui confirme ici l'efpoir de ma vengeance.
Je te l'avois bien dit qu'un Amant irrité
Tomberoit dans le piége entre nous concerté.
Il eft de ces penchans, dont le pouvoir fuprême
Fait taire le devoir, corrompt la vertu même ;
Et c'eft au fond des cœurs aux paffions livrés,
Qu'un vrai Confpirateur choifit fes Conjurés.
L'Ambition, l'Amour, la fombre Jaloufie,
Dirigés avec art, vont changer la Ruffie.

AZOFF.

Mais ſi le Czar...

AMILKA.

Le Czar n'eſt informé de rien,
Et ne peut ſoupçonner ce ſecret entretien.
Mais comme il faut, Azoff, ſe défier ſans ceſſe,
Et toujours des Mortels redouter la foibleſſe;
Comme ſouvent le crime, après de vains tranſports,
Se trouble & s'intimide à la voix des remords,
Attendons tout de nous, & ſoyons-nous fidelles.
Menzikoff vient; va, cours diſpoſer les rebelles.

SCENE II.

MENZIKOFF, AMILKA.

AMILKA.

As-tu choiſi le lieu, déterminé l'inſtant;
Ou veux-tu différer le bonheur qui t'attend?
Les Autels ſont parés; ton Amante t'adore;
Ton triomphe s'apprête; & le Czar vit encore!
Tes yeux ſont égarés, tes pas ſont incertains.
Je ne vois point le fer qui dut armer tes mains.

MENZIKOFF.

J'ai promis, je le ſçais, ma main vous doit un crime;
Mais je m'arrête encor, pour pleurer la victime.
Hélas! ſi je pouvois, par le Ciel inſpiré,

Ramener la vertu dans ce cœur égaré;
Si je pouvois dompter cette farouche haine
Qui tous deux aux forfaits aujourd'hui nous entraîne;
Avouez-le, Seigneur; je vous fervirois mieux,
Qu'en ofant maffacrer un grand homme à vos yeux.

AMILKA.

Comment?...

MENZIKOFF.

Ne craignez rien; vous avez ma parole.
Quel Mortel cependant voulez-vous que j'immole?
Quoi! ne craignez-vous pas que tout prêt de frapper,
A mes tremblantes mains le fer n'aille échapper?
Soutiendrai-je ce front environné de gloire,
Qu'ennoblit le malheur autant que la victoire?
Ce front où je verrai d'un œil mal affermi,
La grandeur d'un Monarque & l'ame d'un ami?
Jettez, un feul moment, les yeux fur cet Empire:
Ce fpectacle touchant devroit feul vous fuffire.
Dans ces fuperbes lieux, incultes autrefois,
Voyez fleurir les mœurs, les vertus & les loix:
Songez qui nous étions, & voyez qui nous fommes:
De monftres indomptés le Czar a fait des hommes.
Sa voix a ranimé le Ruffe anéanti:
Des fanges d'un Marais Péterfbourg eft forti.
A travers l'ignorance & fes vaines difputes,
Le jour de la Raifon a brillé fous nos hutes;
Le temps fuit; il s'écoule en d'utiles travaux,
Et femble dans fa fuite emporter tous nos maux.

La diſcipline régle un inſtinct trop ſauvage ;
En dirigeant la force, elle ajoute au courage.
De cent plaiſirs nouveaux les charmes ſéducteurs
Tempérent par degrés l'àpreté de nos mœurs ;
Et, ſur ces monts glacés où la Nature expire,
Un Ciel moins rigoureux a ſemblé nous ſourire.
Un ſeul Mortel, un ſeul produit ces changemens,
Il préſide lui-même à ces grands monumens,
Eſclave de ſon Peuple & Tyran de lui-même,
S'immole tout entier pour des Sujets qu'il aime ;
Et deux Mortels ingrats, altérés de ſon ſang,
S'arment de ſes bienfaits, pour lui percer le flanc !

AMILKA.

Et je puis t'écouter ! O Ciel ! ta hardieſſe
Oſe me retracer un tableau qui me bleſſe !
Ces travaux ſi vantés, ces monumens pompeux,
Bien loin de les charmer, ont offenſé mes yeux.
Je déteſte le Czar, & ton adreſſe eſt vaine :
Sa gloire eſt dans mon cœur l'aliment de ma haine.
Son crime eſt, à mes yeux, d'avoir changé l'Etat.

MENZIKOFF.

Reprenez-y, Seigneur, votre premier éclat ;
Tout ſera réparé ; d'une longue diſgrace
Le Czar par ſes bienfaits peut effacer la trace.
Sans doute votre rang, vos exploits ſont connus :
Je ſçais trop quels honneurs & quel prix leur ſont dûs.
Mais vous-même, Seigneur, que vous a-t-on vu faire,
Pour fléchir votre Roi, pour calmer ſa colère ?

Eſt-ce à lui de céder ? Peut-être dans ſon cœur,
Ce Prince infortuné gémit de ſa rigueur.
Peut-être, ſuccombant à tous les ſoins du Trône,
Il regrette un Sujet utile à ſa Couronne.
Quel triomphe pour moi, ſi je puis déſarmer
Deux Princes généreux qui ſont faits pour s'aimer !

AMILKA.

Pour s'aimer ! quel diſcours ! crains ma juſte furie.
Que veux-tu ?

MENZIKOFF.

Vous fléchir, & vous ſauver la vie.
Le Czar mort, irez-vous ſaiſir avec éclat
Un Trône encor ſouillé par un aſſaſſinat ?
Chef des Séditieux, vous en devez tout craindre;
Les ennemis du Czar finiront par le plaindre.
La mort ſur ſes vertus portera le flambeau,
Et vous les verrez tous honorer ſon tombeau;
Ils vous arracheront un ſanglant diadême.
Ce fer, dont vous m'armiez, vous percera vous-même.
Arrêtez-vous : voyez votre ſceptre briſé,
Tous les droits confondus, tout le Nord embraſé;
La Ruſſie expirante En vain votre courage
Par des efforts tardifs croira vaincre l'orage :
Un Peuple déchaîné ne connoît point de loix,
Et croit venger le Ciel, lorſqu'il venge ſes Rois.
Quittez un noir deſſein...

AMILKA.

Va; chéris l'impoſture;

Prononce des ſermens que ta foibleſſe abjure ;
Flatte la tyrannie, & rampe ſur ſes pas :
Je veux un autre cœur ; je veux un autre bras.

MENZIKOFF, (*après un intervalle.*)

Eh bien, puiſqu'il le faut, puiſque ma deſtinée
A ton ambition par toi fut enchaînée,
Le temps preſſe, Amilka : parle ; il faut m'éclaircir.
Quel moyen, quel moment, quel lieu dois-je choiſir ?
Aurons-nous des amis ? Es-tu ſûr de leur zéle ?
Pourront-ils ſeconder cette main criminelle ?
Les Boïards, les Strélits. ..

AMILKA.

J'ai ſçu te pénétrer.
Par ce frivole appas croyois-tu m'attirer ?
Ton artifice eſt vain ; il te ſera funeſte :
Lâche, tu me trahis ? mais Amétis me reſte ;
Sans doute, elle ſçait tout : je t'en garde le prix.
Tu m'entends, & tu ſçais ce que je t'ai promis.

SCENE III.

AMÉTIS, AMILKA, MENZIKOFF.

AMILKA.

Mais, que vois-je, Amétis ?

MENZIKOFF.

Quelle joie imprévue !

AMÉTIS.

AMÉTIS.

Je vous cherchois, Seigneur.

AMILKA.

Qui t'améne à ma vue?

MENZIKOFF.

Ah! je reſpire enfin.

AMÉTIS.

Je viens pour vous fléchir,
Ou mourir à vos pieds.

AMILKA.

Quand tu m'oſes trahir,
Va, tu voudrois en vain déſarmer ma colère.
Crains plutôt le courroux & le pouvoir d'un Père.
Malheureuſe, ſuis-moi

MÉNKIKOFF,

(*paſſant entre Amétis & Amilka.*)

N'avance pas, cruel!...
Oui, je la défendrai d'un Père criminel.
Avant de m'arracher le ſeul objet que j'aime,
Tu me verras périr, ou t'immoler toi-même.

AMÉTIS.

Que vais-je devenir?

AMILKA.

Ah! c'eſt trop m'outrager.
Je vois mes ennemis, & ne puis me venger.

MENZIKOFF.

Tremble.

AMILKA,

(*mettant la main ſur la garde de ſon épée.*)

Qui? moi! trembler!

AMÉTIS.

Que faites-vous?

AMILKA, (*à Amétis.*)

Perfide!

Peux-tu bien t'oppoſer au tranſport qui me guide?
Mais, obéis enfin.

MENZIKOFF.

Holà, Gardes, à moi.

(*Des Gardes paroiſſent.*)

J'oſe vous commander, au nom de votre Roi.

(*à Amilka.*)

Veillez ſur Amétis. Fuis, malheureux; ton Maître
Peut ici te ſurprendre; il vient; il va paroître:
Fuis, dis-je, ou dans ces lieux on va te retenir.
Je déteſte ton crime, & devrois te punir:
Je devrois à l'inſtant... Mais je reſpecte encore
Le Père d'Amétis, de celle que j'adore.

AMILKA.

Dieux cruels! je le vois; tout s'oppoſe à mes vœux.
Eh bien! pour un moment, j'abandonne ces lieux;
Mais j'y reviens bientôt, armé par la Vengeance,
Les inonder de ſang, immoler qui m'offenſe;
Vous confondre tous deux dans mon reſſentiment,
Et la jetter mourante aux pieds de ſon Amant.

SCENE IV.

AMÉTIS, MENZIKOFF.

AMÉTIS.

Cesse de m'arrêter ; il faut que je le suive.
De quel droit oses-tu me traiter en captive ?

MENZIKOFF.

Moi ! je vous livrerois à ce lâche assassin,
Qui brûloit, à mes yeux, de vous percer le sein ?
Non ; ma douleur en lui méconnoît votre Père :
Il en a démenti l'auguste caractère.
Nos cœurs aux nœuds qu'il rompt cessent d'être soumis.
L'avez-vous entendu ? Le cruel ! J'en frémis...
A quel point sa fureur outragea la Nature !...

AMÉTIS.

Ah ! que ta bouche, au moins, me calme & me rassure.
Menzikoff, par l'hymen qui dut serrer nos nœuds,
Rends le calme à ce cœur plein de soupçons affreux.
Mon Père est criminel, & j'abhorre son crime :
Mais dois-je abandonner cette chère victime ?
Invente des moyens pour lui sauver le jour :
Il n'est rien d'impossible aux efforts de l'Amour.
Tâche de le soustraire au coup qui le menace.
C'est Amétis en pleurs qui demande sa grace.

MENZIKOFF.

Sa grace ! de mon ſang puiſſé-je l'acheter !
Mais, quand je l'obtiendrois, voudroit-il l'accepter ?
Je fais tout ; je le ſuis au bord du précipice :
Pour le mieux déſarmer, je me rends ſon complice.
Que vous dirai-je enfin ? Le Czar eſt en danger :
Entre Amétis & lui je me ſens partager.
Prononcez, & je céde à cette loi ſuprême.
Voulez-vous que le Czar, ce bienfaiteur que j'aime,
Succombant ſous la main d'un Sujet furieux,
Vienne, percé de coups, expirer à vos yeux.
Oſez me l'ordonner.

AMÉTIS.

Quel tranſport téméraire ?

MENZIKOFF.

Que voulez-vous ?

AMÉTIS.

Je veux que tu ſauves mon Père.
Quoi ! tu peux héſiter ? C'en eſt fait. Qu'aujourd'hui
Sur le même échaffaud on me traîne avec lui.
Trop inſenſible Amant, puiſque rien ne te touche,
L'arrêt de mon ſupplice eſt ſorti de ta bouche.

MENZIKOFF.

Suis-je aſſez malheureux ? Et c'eſt vous qui parlez,
Cruelle, & c'eſt ainſi que vous me conſolez ?
Vous ſur un échafaud... Hé bien ; je vais...

AMÉTIS.

Pardonne ;

Dans ces inſtans cruels la Raiſon m'abandonne.
Mais à mon Père enfin j'ai dû garder ma foi,
Et, coupable à tes yeux, il eſt ſacré pour moi.
Voudrois-tu, ſur ſon crime apportant la lumière,
Élever entre nous cette affreuſe barrière,
Déchirer nos liens? Je te dirai bien plus;
Oui, malgré ſon forfait, mon Père a des vertus;
Ce Mortel généreux, même dans ſa furie,
Quand il pourſuit le Czar, croit venger ſa patrie.
L'Empereur vient. Fuyons ſes regards irrités.

MENZIKOFF.

(*à Amétis.*) (*à la Garde.*)
Repoſez-vous ſur moi. Qu'on la ſuive, ſortez.

SCENE V.

LE CZAR, MENZIKOFF.

LE CZAR.

Je ſçais tout; on conſpire, on attente à ma vie.
Voi d'un Peuple indompté quelle eſt la barbarie ....
Ami, je veux la vaincre. Entouré d'aſſaſſins,
Dans ces preſſans dangers, c'eſt lui ſeul que je plains.
Malgré ſon inſolence, encor trop impunie,
Il ne pourra jamais accabler mon génie.
Mais, n'as-tu rien appris? Je ſens auprès de toi,
A quel point l'amitié peut conſoler un Roi.

Souffre que dans ton ſein un moment je reſpire,
Et me repoſe enfin des malheurs de l'Empire.

MENZIKOFF.

Ah ! Seigneur, c'en eſt trop : envoyez-moi ſoudain
Réparer... vous venger de ce Peuple inhumain.
Contre ces Factieux, qu'épargne le Tonnerre,
Je dois plus que jamais armer votre colère.
Ne perdez point de temps : trop heureux déſormais
De verſer tout mon ſang pour prix de vos bienfaits !
Puniſſez.

LE CZAR.

Je le dois ; ils paîront de leurs têtes.
Je ſuis las de régner au milieu des tempêtes,
De craindre des poignards, des poiſons toujours prêts :
De lâches aſſaſſins ne ſont plus mes Sujets.
Que cette Horde céde, & tombe anéantie
Sous les regards du Dieu qui lui donna la vie.
Ce vil troupeau d'humains ſe ſouſtraire à ma loi !
Je veux qu'à mon nom ſeul ils pâliſſent d'effroi.
Heureux ou malheureux, Menzikoff, il n'importe :
Mon orgueil outragé ſur la pitié l'emporte ;
Et, des débris ſanglans ſemés autour de moi,
Je ne veux rien ſauver que le nom d'un grand Roi.
Pardonne !... Tu vois trop où ma rage s'égare.
Pour être juſte, ô Ciel ! faut-il être barbare ?

MENZIKOFF.

Non ; vous ne l'êtes point : ſuivez votre courroux.
Que les Séditieux expirent ſous mes coups.

Souffrez...

LE CZAR.

J'aime ton zéle, & ce tranſport me flate :
Cependant la prudence empêche qu'il n'éclate.
Il faut, avant d'agir, aſſurer le ſuccès ;
Connoître l'artiſan de ces complots ſecrets.
On ne le nomme point : ce ſilence m'étonne ;
Mais tu ſçais trop quel eſt l'ingrat que je ſoupçonne.
Déja vers ſon Palais mes Gardes ont couru.
Prévoyance inutile ! il étoit diſparu.

MENZIKOFF.

Mais ſa Fille en ces lieux aujourd'hui revenue,
En votre nom par moi vient d'être retenue ;
Elle eſt ici : ce frein, cet ôtage, Seigneur,
Peut du coupable au moins enchaîner la fureur.

LE CZAR.

Sa Fille ! Que dis-tu ? Le perfide peut-être...
Ah! quel nouveau ſoupçon dans mon cœur fais-tu naître!
Elle eſt jeune, crédule ; & la ſéduction
Peut dans un foible cœur égarer la Raiſon.
On a vu trop ſouvent la Beauté criminelle
Enhardir le poignard dans la main d'un Rebelle.
Par ſon Père entraînée...

MENZIKOFF.

Elle ! Amétis ! grands Dieux !
N'écoutez point, de grace, un ſoupçon odieux.
Vous m'en voyez frémir. Non, Seigneur, non, le crime
N'approchera jamais d'un cœur ſi magnanime.

Vous le sçavez trop bien : en des jours plus heureux,
Quand ses charmes naissans parûrent dans ces lieux,
A cette Cour brillante elle offrit un modéle ;
Et la plus vertueuse en étoit la plus belle.
L'exil depuis six ans nous ravit ses attraits.
Est-ce au sein du malheur qu'on s'instruit aux forfaits ?
Amétis ! ... Ah, Seigneur, elle est toujours la même.
Fidélement soumise à des devoirs qu'elle aime,
Quand vous la soupçonnez d'oser trahir sa foi,
Tout son sang couleroit pour défendre son Roi.

SCENE VI.

LE CZAR, MENZIKOFF, HOLSTEIN.

HOLSTEIN.

Vos jours sont menacés ; on trame votre perte :
Autour de ce Palais la révolte est ouverte.
Le Chef est Amilka.

LE CZAR.

Que l'on garde Amétis.
Qu'on veille sur ces lieux. Ne craignez rien, Amis :
A leurs regards confus je ne veux que paroître.

(*à Menzikoff.*)

Toi, suis-moi ; viens combattre à côté de ton Maître.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AMÉTIS, (*ſeule.*)

AINSI les noms d'Amant, & de Père & de Roi,
Ces noms chers & ſacrés ſont un tourment pour moi!
O rivages affreux! ô Terre déſolée,
Où par un Père, hélas! je me vis exilée,
Déſerts de l'Archangel, témoins de mes douleurs,
Antres que ſi ſouvent j'arroſai de mes pleurs,
Et dont l'écho plaintif, étonné de m'entendre,
Répondoit ſeul aux cris de l'ame la plus tendre.
Lorſque je vous quittai, qui me l'eût dit qu'un jour
Je devois regretter votre horrible ſéjour?
Aurois-je dû m'attendre au revers qui m'accable!
Menzikoff menaçant! mon Père inéxorable!...
Je les vois ſe chercher, combattre avec fureur....
Barbares, tous vos coups vont tomber ſur mon cœur.
Arrêtez...Que ne puis-je?... Ah! c'eſt trop me contraindre;
Volons à leur ſecours.

SCENE II.

HOLSTEIN, AMÉTIS.

AMÉTIS.

Holstein, que dois-je craindre?

HOLSTEIN.

Le Czar est triomphant : les Rebelles pressés,
Le long des sept canaux se sont vus repoussés.
Le traître Azoff expire.

AMÉTIS.

Et que devient mon Père ?
Parle : ce triste cœur n'a plus rien qu'il espère.

HOLSTEIN.

A la tête des siens il s'est montré d'abord ;
Son courage a longtemps balancé notre effort :
Mais, voyant que du Czar la valeur plus qu'humaine
Ramenoit & fixoit la victoire incertaine ;
Sur un monceau de morts se frayant un chemin,
Vers les murs du Palais il s'est porté soudain.
Va, cours, dit Menzikoff; je me fie à ton zéle :
Veille sur Amétis; tu me répondras d'elle.
L'Empereur avec lui revient victorieux ;
Et je l'ai d'un moment devancé dans ces lieux.
J'entends du bruit ; on vient : c'est l'Empereur lui-même.

SCENE III.

LE CZAR, MENZIKOFF, AMÉTIS, HOLSTEIN.

LE CZAR, (*à Menzikoff.*)

VIENS, généreux appui d'un Monarque qui t'aime,
Je dois à ta valeur & le Trône & le jour :
Compte dans tous les temps ſur mon juſte retour.
Que le Traître paroiſſe ; il eſt en ma puiſſance :
Holſtein, qu'on me l'améne.

(*Holſtein ſort.*)

SCENE IV.

LE CZAR, AMÉTIS, MENZIKOFF.

AMÉTIS, (*au Czar, & proſternée à ſes pieds.*)

AH ſouffrez ma préſence.
Je ſçais que je vous offre un objet odieux ;
Que mon coupable aſpect offenſe ici vos yeux.
D'un Père infortuné je déplore l'audace ;
Mais je ne prétends pas vous demander ſa grace.
Si ce Prince, autrefois aimé dans votre Cour,
Par votre ordre, Seigneur, doit périr en ce jour,

Ah ! du moins ordonnez qu'à ſes tourments unie,
Du forfait de ſon Père Amétis ſoit punie.

LE CZAR.

Vous méritiez, Madame, un Père vertueux :
Je plains votre malheur ; vos deſtins ſont affreux ;
Mais il faut oublier de qui vous êtes née.

AMÉTIS.

Non, Seigneur ; avec lui je me vois condamnée.
Lorſqu'un danger commun vous menaçoit tous deux,
Entre vous, il eſt vrai, j'ai partagé mes vœux.
Si le ſuccès alors eût ſecondé ſon crime,
De mon zéle pour vous j'euſſe été la victime ;
Je vous vengeois ſur moi de mon Père inhumain ;
Et rien n'auroit, Seigneur, pu retenir ma main.
Il eſt ſeul à préſent : vaincu, tout l'abandonne :
Sa mort peut-être importe aux intérêts du Trône :
Il faut bien que ſa Fille en ces extrémités,
Compagne de ſa chûte, expire à ſes côtés ;
Et, dans ce jour terrible où le deſtin l'accable,
Je le vois comme un Père, & non comme un coupable.

MENZIKOFF.

Quel langage ; Ah, Seigneur ! & vous pourriez ſouffrir
Qu'avec tant de vertus on la laiſſât périr !
Je ne puis plus cacher la flamme la plus vive.
Quel que ſoit ſon deſtin, il faut que je la ſuive.
Je l'adore.

LE CZAR.

Qu'entends-je ! au ſang qui me pourſuit

L'Amour a pu t'unir, ſans que j'en ſois inſtruit !
Ces liens à tes yeux ont paru légitimes !

MENZIKOFF.

J'ai bien plut fait encore : apprenez tous mes crimes.
Ciel ! Amilka paroît. O ma chère Amétis !

AMÉTIS, (*courant á ſon Père.*)

Mon Père ...

AMILKA.

Laiſſe-moi.

LE CZAR, (*à Amétis qui ſe retire.*)

Demeurez ...

AMÉTIS.

Je frémis.

SCENE V.

AMILKA, (*enchaîné & environné de quelques Gardes.*)
HOLSTEIN, LE CZAR, AMÉTIS, MENZIKOFF.

LE CZAR, (*à Amilka, ſans indignation.*)

De ton ambition vois le terme funeſte :
La honte, le remord, c'eſt tout ce qui te reſte.

AMILKA.

La honte ! .. mais jouis de la faveur du ſort.
Au fond de ton Palais je t'apportois la mort ;
Accablé par les tiens, mon Parti m'abandonne,
La foudre m'a frappé ſur les degrés du Trône.
Le Ciel en un moment renverſe mes deſſeins.
N'importe. Je te laiſſe entouré d'aſſaſſins.

Puiſſent les noirs ſoupçons augmenter ton ſupplice !
Je ne veux ni trahir, ni nommer mon complice;
Et je te pourſuivrai même après mon trépas.
Conduiſez-moi ; j'y cours.

LE CZAR, (*avec tranquillité.*)

Retenez-le, Soldats.
Quel eſt donc, Menzikoff, ce ſecret que j'ignore ?
Quel piége m'environne, & qu'ai-je à craindre encore ?
Quels ſont ces aſſaſſins, & ce complice ?

MENZIKOFF.

Moi.

LE CZAR, (*avec une ſurpriſe mêlée de ſenſibilité.*)

Tu me trahis !

MENZIKOFF.

Je tombe aux genoux de mon Roi.
Il eſt temps qu'à vos yeux je me faſſe connoître ;
Oui, je ſuis criminel, & je frémis de l'être.
Ami, Sujet ingrat, à ce Prince inhumain,
Pour vous aſſaſſiner, j'avois promis ma main.
Abuſant de mon trouble, irritant ma tendreſſe,
Il ſurprit dans mon cœur un inſtant de foibleſſe.
Je n'ai pu l'accuſer, & je dois aujourd'hui,
Si vous le puniſſez, expirer avec lui.
Je mérite la mort, & ne veux point de grace.
Mon crime eſt trop affreux.

LE CZAR, (*le relevant avec bonté.*)

Ton repentir l'efface.

MENZIKOFF.

Ah ! ne ſéparez point deux coupables Sujets ;
Ou, daignez mettre enfin le comble à vos bienfaits.

AMÉTIS.

Laiſſez-vous attendrir : écoutez ma prière.
Vous me voyez, Seigneur, tremblante pour un Père.
Pourriez-vous rejetter, en ce funeſte jour,
Les pleurs de la Nature & les pleurs de l'Amour ?

AMILKA, (*d'un ton farouche.*)

Épargne-moi l'affront de ta douleur ſtérile ;
Vaincu par un Tyran, la mort eſt mon aſyle.

AMÉTIS, (*au Czar.*)

Seigneur !

LE CZAR, (*ſortant d'une profonde rêverie.*)
(*à Amétis.*) (*à Amilka.*)

Raſſurez-vous. Par tout ce que tu vois,
Juge enfin, Amika, quel eſt le ſort des Rois.
Je porte, en frémiſſant, alors que l'on m'envie,
Et le fardeau du Trône, & le poids de la vie.
Environné d'écueil, accablé, ſans ſecours,
Tout juſqu'à l'amitié s'arme contre mes jours.
Oſe vouloir régner... Qu'on lui rende ſes armes ;
(*à Menzikoff qui fait un mouvement de ſurpriſe.*)
Qu'on détache ſes fers. Diſſipe tes allarmes ;
Laiſſe-nous ſeuls.

MENZIKOFF.

Qui, moi ! vous quitter !

LE CZAR.

Je le veux.

MENZIKOFF.

Non, Seigneur ; mon devoir me retient dans ces lieux.

LE CZAR, (*d'un ton plus févère.*)

Va, dis-je, & qu'avec toi ma Garde fe retire.

AMILKA, (*étonné, à part.*)

Quel feroit fon deffein ? & que veut-il me dire ?

(*tout le monde fort.*)

SCENE VI.

LE CZAR, AMILKA.

LE CZAR.

Amilka, l'Empereur difparoît devant toi.
C'eft l'homme feul qui refte & qui te parle en moi.
Je tenois en mes mains ta coupable exiftence ;
Mais il eft des plaifirs plus doux que la vengeance.
Je t'ai rendu tes droits ; défends-les, tu le peux.
Motive tes projets & ta haine à mes yeux.
Parle.

AMILKA.

Un pareil difcours a dequoi me confondre.
Je devrois t'immoler, & non pas te répondre.

LE CZAR.

Et qui peut t'infpirer cette foif de mon fang ?

AMILKA.

AMILKA.

Le malheur de l'État.

LE CZAR.

Dis, l'amour de mon rang.

AMILKA.

L'amour de mon Pays, l'équité. Ta furie
Déchira ſans pitié le ſein de ma Patrie.
Ce Palais, ſurchargé de ces vains ornemens,
De mes Concitoyens preſſe les oſſemens;
De la pompe des Arts y décorant tes crimes,
Tu n'y peux faire un pas ſans fouler tes victimes;
Et tu peux aujourd'hui me demander, à moi!
Quel Sujet & m'irrite & m'arme contre toi!

LE CZAR.

Je t'excuſe & te plains: une vapeur groſſière
Dérobe à tes regards le rayon qui m'éclaire.
Un plan vaſte & hardi, de ſublimes projets,
De grands & ſûrs moyens, ce ſont là mes forfaits.
Oui, j'ai verſé du ſang, il m'étoit néceſſaire;
Et ce bras n'a rien fait que ce qu'il a dû faire.
Souvent la cruauté que tu reprends en moi,
Crime dans un autre homme, eſt vertu dans un Roi.
Ouvre les yeux enfin. Voi l'antique Ruſſie
Bornée au ſeul inſtinct, languiſſante, abrutie.
Avant que mon courage eût daigné la former,
C'étoit un vil limon qu'il falloit animer.
Il lui falloit ôter, en cet état funeſte,
Quelques gouttes de ſang, pour épurer le reſte.

Ces Arts, ces mêmes Arts...

AMILKA.

Qu'ils ſoient anéantis!
Eux ſeuls ont énervé nos cœurs & nos eſprits.
Par eux les attentats deviennent légitimes.
Les crimes combinés en ſont-ils moins des crimes?
Laiſſe, laiſſe au Midi ces dangereux poiſons.
Ce ſol ingrat, ces rocs hériſſés de glaçons,
Ces éternels frimats, notre affreuſe parure,
Auroient dû t'indiquer le vœu de la Nature.
Elle ſçait aux climats meſurer ſes préſens,
Et voulut que le Nord formât des Conquérans.
Conſulte-toi. Quels ſont les fruits de ces merveilles
Qui depuis ſi long-temps ont occupé tes veilles?
La Diſcorde au dedans & la Guerre au dehors,
Mille ſoucis, voilà le prix de tes efforts.
Il t'a fallu combattre, il t'a fallu détruire:
C'eſt le glaive à la main que tu viens nous inſtruire.
Tous les Corps de l'État contre toi réunis,
Éclairés par les Arts, en ſont-ils plus ſoumis?
La premiere ſemence eſt trop enracinée.
Dégoutante de meurtre, & dans ſon ſang baignée,
La Nation encor ſurvit à tes fureurs,
Et l'antique levain fermente dans les cœurs.

LE CZAR.

Je m'y ſuis attendu; j'ai prévu ces orages.
Je connois les humains: jaloux de leurs uſages,
Quelque prix qu'il en coute, ils en vengent l'oubli.

Courbés ſous l'habitude, ils conſervent leur pli;
Et ne pardonnent point, dans leur rage indocile,
Au Mortel généreux qui veut leur être utile.
Le Ruſſe a dû s'armer contre ſon Bienfaiteur;
Mais le préſent n'eſt rien pour un Légiſlateur.
Il fixe l'avenir, Tribunal infaillible,
Juge ſans paſſion, & Juge incorruptible.
C'eſt là que la vertu, bravant ſes détracteurs,
Trouve des partiſans, & même des vengeurs.
Là, tous les intérêts enfin ſe réuniſſent:
L'ingratitude meurt, & les haines finiſſent.
Des tranquilles honneurs c'eſt l'aſyle immortel;
Le tombeau du grand homme eſt ſon premier Autel.
Mon triomphe eſt certain: je crois voir d'âge en âge,
Sous des Rois plus heureux, s'affermir mon ouvrage;
Amilka, c'eſt alors que le Ruſſe étonné
Découvrira le but où mes mains l'ont traîné.
A tous mes Succeſſeurs j'aurai tracé la route:
Brûlans de mon génie, ils la ſuivront ſans doute;
Et l'arbre vigoureux que mes mains ont planté,
Se couvrira de fruits pour ma poſtérité.

AMILKA.

Va; ce rêve brillant, cet eſpoir magnifique
Eſt d'un Héros peut-être, & non d'un Politique.
Le Ruſſe eſt né pour vaincre, & fait pour tout oſer:
Il falloit l'aguerrir, non le civiliſer:
Il falloit lui cacher cette clarté coupable
Qui le rend, tu le ſçais, à toi ſeul formidable.

Il voit, il réfléchit ; mais c'est à tes dépens ;
Les Sujets trop instruits sont bientôt des Tyrans ;
L'obéissance aveugle est toujours la plus sûre ;
Les bras agissent mal, lorsque l'esprit murmure ;
Et le Peuple, réduit à l'instinct belliqueux,
En est plus redoutable & toujours plus heureux.

LE CZAR.

Non ; jamais le bonheur ne fut dans l'ignorance,
Dans ce farouche instinct, dont tu prends la défense.
La Raison doit unir les Sujets & les Rois ;
Et l'homme infortuné doit connoître ses droits.
Dûssent mille poignards s'armer contre ma vie,
Dût ce Peuple sur moi renverser la Patrie,
A des hommes au moins je sçus ouvrir les yeux ;
Et j'aime mieux cent fois être immolé par eux,
Que de me consumer à régner sur des Huttes,
A guider tristement le vil instinct des brutes.
Que m'importe l'abîme entr'ouvert sous mes pas ?
Je brûle pour la gloire, & brave le trépas.

AMILKA.

L'instant n'en est pas loin. Le péril t'environne,
Et le glaive est toujours suspendu sur ton Trône.

LE CZAR.

Hé bien ! que tardes-tu ? cet instant si prochain,
Tu peux l'accélérer, & de ta propre main ;
Indomptable Mortel, signale ta furie,
Dans son premier cahos replonge la Patrie.

Éteins le pur flambeau par mes ſoins allumé,
Et rends à ſon néant le Ruſſe inanimé.
Termine mes périls, abrége mes allarmes :
Ta haine peut agir, je t'ai rendu tes armes.
Viens, déchire ce ſein, découvert devant toi ;
Oſe te ſatisfaire, & maſſacrer ton Roi.

AMILKA.

Connois-moi : l'Ennemi que pourſuit ma vengeance
Devient ſacré pour moi, quand il eſt ſans défenſe.
(*à part.*)
Tout mon cœur s'eſt troublé.

LE CZAR.

Non, pourſuis ton deſſein :
Sois mon ami, te dis-je, ou ſois mon aſſaſſin.

AMILKA, (*avec un déſordre extrême.*)

Ton ami.

LE CZAR, (*avec tranſport.*)

Je triomphe ; & mon ame aggrandie,
En ſubjuguant ton cœur, croit dompter la Ruſſie.

AMILKA.

Je n'ai pu réſiſter à tant de fermeté.
Un invincible attrait force ma volonté.
Je tombe à tes genoux.

SCENE VII.

LE CZAR, AMILKA, HOLSTEIN.

HOLSTEIN.

VOTRE Garde inquiéte
Veut pénétrer, Seigneur, votre auguste retraite.

LE CZAR.

Qu'on entre.

SCENE VIII.

LE CZAR, AMILKA, HOLSTEIN, MENZIKOff, AMÉTIS.

MENZIKOff.

EST-IL bien vrai? quel présage flateur!

AMÉTIS.

Ciel!... Amilka, mon Père, aux pieds de l'Empereur!

AMILKA.

Vous voyez ce que peut l'ascendant d'un grand homme.
(*à Menzikoff.*)
Pour mon gendre aujourd'hui tout veut que je te nomme.
Je rougis des excès où j'ai pu t'entraîner;
Mais de ton Empereur apprends à pardonner.

FIN.

FRAGMENS

D'UNE TRAGÉDIE

D'ALCESTE.

FRAGMENS

D'UNE TRAGÉDIE

D'ALCESTE.

JE m'étois exercé, il y a neuf ou dix ans, ſur ce Sujet, le plus pathétique qu'on pût traiter, s'il préſentoit un dénoûment. En reliſant ma Piéce, j'en ai extrait quelques morceaux que je vais mettre ſous les yeux du Public, plutôt comme une imitation du Grec, que comme mon propre ouvrage. *Racine* avoit, dit-on, fait le plan des trois premiers Actes d'*Alceſte* : juſqu'au quatriéme, il laiſſoit ignorer à *Admète* le dévouement de ſon épouſe. J'ai imité cette adroite ſuſpenſion, ſans laquelle il eût été impoſſible de trouver matière à cinq Actes. Au lieu d'un fils qu'*Euripide* donne à *Admète*, je lui ai donné une fille, dont je rends *Hercule* amoureux. Cette froide épiſode diſparoîtroit, ſi j'avois à recommencer cette Tragédie.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HERCULE, après avoir satisfait aux ordres d'*Euristhée*, revient à *Phère*, pour chercher dans l'Amour la récompense de ses travaux; il interroge *Admète* sur la désolation répandue dans le Palais, & le deuil qui se peint sur tous les visages. Voici comment *Admète* lui en explique les motifs :

Rappellez-vous ces temps où le Père du Jour,
Exilé de l'Olimpe, embellissoit ma Cour,
Lorsqu'à tous mes Sujets, qui lui fondoient un Temple,
Du respect pour les Rois un Dieu donnoit l'exemple.
Il sembloit, que ne peut le commerce des Dieux?
Qu'Apollon dans ma Cour eût transporté les Cieux.
Je recueillois en paix les fruits de sa présence :
Ses bienfaisantes mains soutenoient ma puissance.
Il disparut, hélas! & ma gloire avec lui;
Je perdis mon bonheur, en perdant mon appui.
J'étois près d'expirer : un oracle funeste
Des jours qu'il me conserve empoisonne le reste.
Ecoutez quelle fut la Loi du Dieu des Morts.
» Admète va perir & touche aux sombres bords;

» Mais aux vœux des Mortels Lachesis peut le rendre,
» Si quelqu'un à sa place au tombeau veut descendre.
Eh ! voudrois-je à ce prix éluder mon trépas ?
A cette affreuse loi mon cœur ne souscrit pas.
Craignant la piété d'Alceste & de sa Fille,
Par un serment sacré j'ai lié ma Famille :
J'abjure d'Apollon le barbare bienfait,
Et tremble pour les jours de mon dernier Sujet :
Mais nul ne s'est offert ; & du sort qui l'opprime,
Admète seul au moins va mourir la victime.

HERCULE.

Non, vous ne mourrez point.

ADMÉTE.

Où portez-vous vos vœux ?
Sçachez que le destin est le maître des Dieux.

HERCULE.

Et moi je suis leur fils : dans ma fureur extrême,
J'irai vous arracher des bras de la mort même.

ADMÉTE.

Quoi ! mon Ami veut-il m'accabler à son tour ?

HERCULE.

Le Ciel, pour vous sauver, m'améne en votre Cour.
Moi ! de votre bucher témoin lâche & tranquile ;
Je croirois l'honorer par ma douleur stérile !
Mes jours sont consacrés aux travaux, aux revers ;
Je ne suis point à moi, je suis à l'Univers ;

Et périssent tous ceux dont l'amitié commune
Abandonne un Héros, que trahit la Fortune.

. . . .

SCENE III.

ADMÉTE, EUMÉLIE Fille d'ADMÉTE.

EUMÉLIE.

Dans le Temple des Dieux, au pied de leurs autels,
J'implorois en secret ces Maîtres des Mortels.

. . . .

En proie à la douleur qui me poursuit sans cesse,
J'épanchois à leurs yeux ma crainte & ma tendresse.
Je leur criois : » Daignez, daignez sécher mes pleurs,
» Recevoir mon encens & finir mes malheurs.
» Je suis prête ; frappez, tranchez mes destinées ;
» Mais d'un Pêre chéri prolongez les années.
Oui, malgré le serment inhumain, odieux,
Dont vous avez voulu m'enchaîner devant eux,
A vos ordres rebelle, & saintement parjure,
Tout mon cœur s'immoloit aux droits de la Nature :
Lorsqu'un bruit effrayant, sorti du sein des Morts,
Me glace d'épouvante, & suspend mes transports.
La foudre avec éclat sur ma tête étincelle ;
Le jour fuit, l'Autel tremble, & le Temple chancelle.
Une voix formidable, en ces affreux momens,

Porte juſques à moi ces funèbres accens :
» Sors de ce Temple ; en vain tu veux ſauver Adméte ;
» Un autre à chaque inſtant ſubit la loi pour lui ;
» L'Oracle eſt accompli, la mort eſt ſatisfaite ;
» Et la victime enfin ſe déclare aujourd'hui.
A ces mots, je ne ſçais quelle joie inconnue
A raſſuré ſoudain votre Fille éperdue.
J'ai couru, j'ai volé, ſans guide, ſans ſoutien :
Mon Père étoit ſauvé ; je ne craignois plus rien ;
Trop heureuſe, Seigneur, dans l'excès de mon zéle,
De vous en apporter la premiere nouvelle !
Votre proſpérité va reprendre ſon cours :
Je reconnois les Dieux ; ils protégent vos jours.

ADMÉTE.

Ma Fille, que ta joie eſt chère à ma tendreſſe !
Mais un trouble ſecret m'agite & m'intéreſſe.
Ainſi, c'en eſt donc fait ; l'Arrêt eſt prononcé ;
Et je ne puis ſçavoir quel ſang ſera verſé.
Les Dieux, dans le conſeil de leur vaſte prudence,
Sous leurs bienfaits ſouvent ont caché leur vengeance.
J'aime tous mes Sujets ; s'ils m'ont juré leur foi,
Leur vie eſt en dépôt dans les mains de leur Roi.
Voudrois-je, enſeveli dans un calme coupable,
Laiſſer répandre un ſang dont je ſuis reſponſable ?

ACTE II.

(*ALCESTE écarte ses femmes.*)

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, (*seule.*)

Que mes derniers momens sont remplis d'amertume!
Une affreuse langueur par degrés me consume :
Ma vie à chaque instant semble s'évanouir.
Cache tes pleurs, Alceste; ils pourroient te trahir :
J'ai pu jusqu'à présent les dévorer sans cesse,
Et d'un époux que j'aime abuser la tendresse :
Je sçus avec courage enfreindre le serment
Qu'a prononcé ma bouche & que mon cœur dément.
O Ciel! qui me conduis, achéve ton ouvrage;
Et sur les yeux d'Adméte épaissis le nuage :
Trompe encor sa douleur; je te remets ce soin :
Écarte du bucher un si tendre témoin.
Un instant & je meurs... Iolcos ma Patrie,
Trône, grandeurs, amour, doux charmes de ma vie,
Déja vous méchappez, tout me quitte & me fuit :
Je tombe, je me perds dans une immense nuit.
Palais qui vas bientôt devenir solitaire,
Toi, de mes premiers feux sacré dépositaire,
Peut-être dans tes murs tu verras quelque jour
Une autre épouse, hélas! y régner à son tour.

Qu'à sa tendresse au moins je serve de modèle !
Qu'elle soit plus heureuse & soit aussi fidèle !
Vous que j'ai tant aimés, ô mes tristes enfans !
Il faut donc renoncer à vos embrassemens ?
Qui vous rendra jamais les soins de votre Mère ?
Sans doute je vous laisse un appui dans un Père ;
Mais chargé de devoirs, entouré de liens,
Ses yeux seront toujours plus distraits que les miens.

. . . .

Alceste, aimes-tu mieux que ton époux périsse ?
Qui remplit son devoir, fait-il un sacrifice ?
L'habitude à la Terre attache nos desirs ;
Mais la tombe engloutit nos maux & nos plaisirs.

. . . .

SCENE III.

ALCESTE, EUMÉLIE.

EUMÉLIE.

Je vous cherchois, Madame, & je viens avec vous
Rendre graces au Ciel en des instans si doux.
Il enléve au trépas votre époux & mon Père :
Je viens m'en applaudir dans les bras de ma Mère ;
Daignez me les ouvrir ; daignez en ces instans
Approuver des transports renfermés si longtemps.

Si vous ſçaviez, Madame, avec quels cris de joie
Phère a revu le Roi que le Ciel lui renvoie!
Avec quelle allégreſſe & quel raviſſement
De l'heureux ſacrifice on attend le moment!
A dreſſer le bucher comme chacun s'empreſſe!
Comme tous vos Sujets ſignalent leur tendreſſe;
Je vous verrois ſoudain ſortir de ce Palais,
Et donner ce ſpectacle à vos yeux ſatisfaits.
Mais quoi! quelle triſteſſe en vos regards eſt peinte?

ALCESTE, (*à part.*)

Que lui dirai-je? ô Ciel!

EUMÉLIE.

Vous me glacez de crainte.

Comment?

ALCESTE.

Ma Fille...

EUMÉLIE.

Eh bien?

ALCESTE.

L'Oracle a donc parlé?

EUMÉLIE.

Il a rendu le calme à mon cœur déſolé.

ALCESTE.

Tout Phère, dites-vous, fait éclater ſon zéle?

EUMÉLIE.

Sa joie & ſes tranſports ſont d'un Peuple fidéle.

ALCESTE.

ALCESTE.

Ainſi ce jour eſt mis au rang des jours heureux ?
Le ſacrifice approche ?...

EUMÉLIE.

Il va combler nos vœux.

ALCESTE.

On dreſſe le bucher ?

EUMÉLIE.

Ce ſoin eſt légitime.

ALCESTE.

Et l'on ignore encor le nom de la Victime ?

EUMÉLIE, (*ſe jettant dans les bras de ſa mère.*)

Ma Mère !...

ALCESTE.

Va, crois-moi, nulle dans ce moment,
Plus que moi ne prend part à cet événement :
Mais comme je connois les diſgraces ſoudaines,
Qui des plus grands plaiſirs nous font ſouvent des peines ;
Je crains de triompher....

. . . .

EUMÉLIE.

. . . .

Ah ! j'interpréte enfin la douleur qui vous preſſe ;
Et ſans doute elle vient d'un excès de tendreſſe ;

Vous ne pouvez souffrir qu'un autre, malgré vous,
Vous ravisse l'honneur de sauver votre époux.
O nobles sentimens ! Je reconnois ma Mère.
Sermens trop rigoureux où nous força mon Père !

ALCESTE.

Que tu pénétres bien dans le fond de mon cœur ?
Sans doute il fut jaloux d'un si sublime honneur;
Mais ce serment, contraire au zéle qui t'anime,
Parle, n'auroit-on pu le violer sans crime ?
Se peut-il qu'un seul mot, qu'on prononce aux Autels,
Devienne un nœud sacré pour les foibles Mortels ?

. . . .

Quoi ! notre être à ce point seroit humilié ?
Par devoir à l'opprobre il se verroit lié ?
Non ; le Ciel désavoue une loi formidable
Qui forceroit notre ame à devenir coupable.
La vertu s'affranchit de ce joug odieux :
Elle est indépendante, & n'obéit qu'aux Dieux.

. . . .

EUMÉLIE.

Oui, Madame ; & mon cœur... mais Hercule s'avance.

Hercule fait dans cette Scène le récit de la situation d'*Admète*, & du sombre désespoir qui l'agite. L'Acte finit par une une Scène entre *Hercule* & *Eumélie*.

ACTE III.

. . . .

SCENE III.

ALCESTE, EUMÉLIE.

(*à part.*) (*à Eumélie.*)

.... Je tremble. Eh bien! que fait Admête?

EUMÉLIE.

Madame, par quel charme avez-vous ſçu calmer
Cette ſombre fureur prête à le conſumer?
Sans doute votre voix, puiſqu'elle a tant d'empire,
Eſt l'organe ſacré d'un Dieu qui vous inſpire.
Mais d'où naiſſoit enfin ce ténébreux ennui?
Seule vous lui parliez; je n'ai rien ſçu de lui.
Madame, eſt-ce un ſecret que je ne puiſſe apprendre?

ALCESTE.

Tu l'apprendras trop tôt...

EUMÉLIE.

Dieux! que viens-je d'entendre?
Vous m'en avez trop dit. Je tombe à vos genoux.
Si vous m'aimez encor, de grace expliquez-vous.
Tu l'apprendras trop tôt. Ces derniers mots, Madame,
Ont porté la terreur juſqu'au fond de mon ame.
Comment les expliquer? des préſages confus

Viennent s'offrir en foule à mes sens éperdus.

. . . .

Par ces titres si doux & de Fille & de Mère,
Au nom du nœud sacré qui vous lie à mon Père,
Parlez ; quand je devrois mourir de mes douleurs,
Ne me refusez pas l'aveu de vos malheurs.

ALCESTE.

Ah ! force-moi plutôt de garder le silence ;
Au lieu de l'ébranler, affermis ma constance :
Réprime les ardeurs de ton zéle indiscret ;
Et crains de m'arracher un funeste secret.

EUMÉLIE.

Non ; je ne puis rester dans cette incertitude :
Pour mes sens désolés cette épreuve est trop rude ;
Et, si vous prolongez un silence odieux,
Sans doute j'ai cessé d'être chère à vos yeux.
Est-ce ainsi que j'ai part à votre confiance ?
Ah ! Madame, ai-je donc mérité cette offense ?
Quel crime ai-je commis ? vous connoissez mon cœur.
Votre seule amitié fit toujours mon bonheur.
Pourquoi donc m'envier la preuve la plus chère
Que je puisse obtenir de l'amour d'une Mère ?
Vous pleurez ! . . .

ALCESTE.

Pour ses jours ta Mère ne craint rien.
Contente de mon sort, je pleure sur le tien.

EUMÉLIE.

Le malheur me regarde ; & vous tremblez encore ?

Et vous me refuſez la grace que j'implore !
Ne craignez rien : mes jours ſeroient-ils menacés ?
Mon Père vit encor, vous vivez, c'eſt aſſez.
Peut-être j'eſpérois une autre deſtinée ;
Mais je verrai la mort, ſans en être étonnée.

ALCESTE.

Toi, mourir ! tes deſtins me ſont trop précieux.
Ton hymen va bientôt t'unir au ſang des Dieux ;
Goûtes-en la douceur, & jouis de ta gloire.
Mon cœur eſt en ſecret charmé de ta victoire.

EUMÉLIE.

Pouvez-vous rappeller, en ce cruel inſtant,
Le fatal ſouvenir du bonheur qui m'attend ?
Du plus ſombre chagrin mon ame enveloppée,
Des fêtes d'un hymen peut-elle être occupée ?
Oui, ſi vous perſiſtez à me cacher mon ſort,
Je fais ſur mon amour un généreux effort :
Toute entière livrée aux ſoins de ma triſteſſe,
Je renonce à l'hymen, j'étouffe ma tendreſſe.
Hercule en vain voudra rappeller mes ſermens,
Votre ſilence rompt tous nos engagemens ;
Et ſi par ce refus j'oſe affliger ſon ame,
Qu'il rejette ſur vous le mépris de ſa flâme.
Excuſez mes tranſports : duſſiez-vous m'en punir,
Dans mon trouble mortel puis-je les retenir ?
Vous voyez votre fille éperdue, égarée,
Qui ne ſe connoît plus, qui meurt déſeſpérée.

ALCESTE, (*dans le plus grand désordre.*)
Jette-toi dans mes bras... Ma Fille! ... tu le veux.

EUMÉLIE.
Achevez.....

ALCESTE.
Je frémis : ô ſort ! ô jour affreux!

EUMÉLIE.
Ne différez donc plus.

ALCESTE.
Eh bien ! ce ſacrifice
Qu'on prépare aujourd'hui, crois-tu qu'il s'accompliſſe?

EUMÉLIE.
Sans doute.

ALCESTE.
Et prévois-tu quel Sujet fortuné
Aux flammes du bucher l'Oracle a deſtiné?

EUMÉLIE.
Non; le Ciel pourroit-il être l'auteur d'un crime?

ALCESTE.
Approche-toi, ma Fille : embraſſe la victime.

EUMÉLIE, (*tombant évanouie dans les bras de ſa mère.*)
Je me meurs...

ALCESTE.
Malheureuſe! ....

. . . .

Adméte paroît dans ce moment; le ſpectacle de ſa fille mourante, & de ſon épouſe en larmes font renaître tous ſes ſoupçons. Cet Acte finit par une Scène entre *Alceſte* & lui.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, PHŒDIME.

ALCESTE.

Mon époux eſt inſtruit de mon fatal ſecret.
Où fuir ? où me cacher ? ma Fille, qu'as-tu fait ?
Ciel ! comment l'aborder ? & de quel front répondre
Au reproche accablant dont il va me confondre ?

. . . .

Soleil, Aſtre brillant, témoin de mes beaux jours,
Ceſſe de m'éclairer, cache-toi pour toujours.

PHŒDIME.

Reprenez vos eſprits.

ALCESTE.

La Raiſon m'abandonne :
Des ombres de la mort la douleur m'environne.

(*Elle ſe proſterne à un Autel de Veſta.*)

Secourable Veſta, Déeſſe, entends ma voix :
Je me jette à tes pieds pour la dernière fois.
Je deſcends aux Enfers ; prends ſoin de ma famille :
Je remets en tes mains mon époux & ma fille.
Qu'Adméte te ſoit cher ; je t'implore pour lui :

Veille ſur mes enfans ; ils ont beſoin d'appui.
Ah ! Phœdime, aime-les : je reclame ton zéle :
Souviens-toi de leur Mère, en leur reſtant fidéle...

. . . .

SCENE II.

ALCESTE, EUMÉLIE & PHŒDIME.

EUMÉLIE, (*éperdue.*)

Ah, Madame !...

ALCESTE.

Arrêtez : retenez vos reproches ;
Et de ma mort au moins reſpectez les approches.
Je n'ai commis qu'un crime ; il me coûte des pleurs :
C'eſt d'avoir ſuccombé, ma Fille, à vos douleurs.
Votre Père ſçait tout. O ma chère Eumélie,
Tu me rends plus cruels les reſtes de ma vie.
Mais ſeconde du moins mon courage ébranlé ;
Et cache tes ſoupirs à mon cœur déſolé.
Je fais en périſſant ce que tu voulois faire :
Je ſauve mon époux, & tu ſauvois un Père.
Va ; mon ſort eſt trop beau ; ceſſe de ſoupirer ;
Tu devrois l'envier, au lieu de le pleurer.

EUMÉLIE.

Je vous l'ai diſputé ; je volois à ma perte :
Dieux cruels ! vous ſçavez que je me ſuis offerte...
(*à Alceſte.*)
Mais je vous ſuis au moins juſques dans les Enfers :

Les

Les chemins aux Mortels en ſont toujours ouverts.
Attachée à vos pas ſur le rivage ſombre,
Par des pleurs éternels j'appaiſerai votre ombre.
Eh ! que ferois-je, hélas ! que ferois-je ſans vous?
Quelle autre main pourroit m'offrir à mon époux ?
Quelle autre allumeroit les flambeaux d'hyménée,
Et pareroit de fleurs ma tête infortunée ?

ALCESTE.

Ma Fille, laiſſe-moi .. Quel entretien cruel !
Que de coups douloureux avant le coup mortel !
On entre ; Adméte vient. Que ferai-je ? Je tremble.
J'éprouve en cet inſtant tous les malheurs enſemble.

SCENE III.

ADMÉTE, ALCESTE, EUMÉLIE, PHŒDIME.

ALCESTE.

O TERRE, engloutis-moi... tout mon cœur a frémi.

ADMÉTE, (*avec un déſeſpoir concentré.*)

Alceſte, il eſt donc vrai ? vous m'avez donc trahi ?
Inſenſible à mes pleurs, aux ſermens infidelle,
Malgré tous mes efforts, vous me quittez, cruelle !
Vous renoncez au jour, à vos enfans, à moi ! ...

ALCESTE.

Adméte ! Eh bien ! pardonne : oui ; je péris pour toi.

Pardonne, cher époux; épargne ma tendreſſe :
De mes derniers momens reſpecte la foibleſſe.
Je meurs; je l'ai voulu. . . mais au moins tu vivras :
L'infortune d'un Peuple eût ſuivi ton trépas.
Des Princes bienfaiſans ſois longtemps le modéle.
Le temps peut mettre un terme à ta douleur mortelle.

ADMÉTE.

Oui ſans doute le temps en bornera le cours,
Si tu nommes le temps le terme de mes jours.
Ainſi tu vas mourir; tu vas mourir, Alceſte.
Je te perds; mais crois-moi, mon déſeſpoir me reſte.
Je puis te prévenir.

ALCESTE.

Qu'entends-je? Que dis-tu?
Rappelle ton courage, & ſonge à ta vertu.
Tu te dois à ton Peuple, aux ſoins du diadême,
A tes enfans, aux Dieux; tu te dois à toi-même;
Et tu pourrois, jouet de tes ſens égarés,
Renoncer par ta mort à ces titres ſacrés!
Cher Admete, le Ciel t'a placé ſur le Trône,
Pour porter juſqu'au bout le poids de la Couronne :
Quelque dure que ſoit cette vie à tes yeux,
Tu ne peux la quitter ſans le congé des Dieux.
De ſon ſang plus qu'un autre un Monarque eſt comptable;
Et lorſqu'il le répand, il en eſt plus coupable.
Je ſçais que la Nature & l'hymen ont leurs droits;
Mais qui peut l'emporter ſur le devoir des Rois?
Et l'hymen & l'Amour & les plus belles flâmes,

Sans les aſſujettir, doivent toucher leurs ames.
Ils doivent, meſurant leur force à leurs deſtins,
L'exemple du courage au reſte des humains.

ADMÉTE, (*avec l'emportement de la douleur.*)

J'abjure dans tes bras cette vertu cruelle :
Ah! ce cœur qui t'adore, eſt malheureux par elle...
En proie aux mouvemens d'un déſeſpoir affreux,
Peut-être en ma douleur offenſé-je les Dieux!
Mais ne ſe ſont-ils pas attachés à me nuire?
Leur haine m'eût ſervi, leur bienfait me déchire.
J'étois près d'expirer : ils conſervent mes jours;
. . . .
Pour faire un malheureux, dans leurs fureurs extrêmes,
Ils interrompent l'ordre établi par eux-mêmes;
Et ſemblent, les cruels! ne prolonger mon ſort,
Que pour ſouiller mes yeux des horreurs de ta mort.

. . . .

ALCESTE.

. . . .

Où ſuis-je? Sous mes pas l'Enfer mugit & s'ouvre :
L'affreux Nocher des Morts à mes yeux ſe découvre;
Je le vois; il me preſſe, il m'appelle à grands cris :
» Qui t'arrête? deſcends; tout eſt prêt.... Je frémis;
Phœdime, ſoutiens-moi : je ſens que l'on m'entraîne.
Une Divinité contre moi ſe déchaîne;
Quel regard effroyable elle a lancé ſur nous!
C'eſt Pluton; oui, c'eſt lui : le vois-tu, cher époux?

Il vole autour de moi : Que veux-tu, Dieu barbare ?
Quelle nuit ! quel rempart à jamais nous ſépare ?
Dans quel Monde inconnu commencé-je d'entrer ?
Dieux ! quels Spectres plaintifs viennent me déchirer ?
Je ne vois qu'à travers mille nuages ſombres :
La mort, la pâle mort me couvre de ſes ombres.
Mes enfans, cher époux, objets de mon amour,
On m'enléve, on m'arrache à la clarté du jour.

. . . .

ADMÉTE.

Ouvre les yeux, Alceſte; Alceſte, écoute-moi :
Chère épouſe, permets que j'expire avec toi.

ALCESTE, (*ſe ſoulevant avec effort.*)

Vis ; je le veux, Admére, & je te le commande.
Voici tout ce qu'Alceſte en mourant te demande :
Aime nos chers enfans, & ne ſouffre jamais
Qu'on uſurpe les droits qu'ils ont dans ce Palais.
Ne va point leur donner une injuſte marâtre
Avide de mon ſang & du ſien idolâtre;
Qui fière, & les traitant peut-être en étrangers,
Expoſeroit leurs jours à d'éternels dangers.
De notre dernier fils dirige la jeuneſſe :
Que ce ſoin important occupe ta vieilleſſe.
Des devoirs d'un Sujet retrace-lui la loi :
Ah ! trop tôt les flateurs lui diront qu'il eſt Roi.
Pour la dernière fois, viens, ma chère Eumélie :
Au plus grand des héros ta Mère te confie ;

Mérite ſon amour. Conſole un Père. Adieu.
Qu'on m'entraîne.

(*Admète & Eumélie ſe précipitent dans les bras d'Alceſte qu'on emporte.*)

Le cinquiéme Acte eſt rempli par la douleur & le déſeſpoir d'*Adméte* qu'on retient malgré lui dans ſon Palais. Ses plus jeunes enfans en habit de deuil mettent le comble à ſes regrets par leurs innocentes careſſes : ils lui redemandent leur Mère ; pour toute réponſe, il les preſſe dans ſes bras & les baigne de ſes larmes. *Hercule* eſt au bucher : il ſemble défier la mort & les deſtins. Le tonnerre gronde. A travers la foudre & les éclairs, une voix ſe fait entendre ; c'eſt celle du Maître des Dieux, qui, en faveur de ſon fils, accorde la vie à *Alceſte*. *Hercule* la raméne couverte d'un voile dans le Palais de ſon époux. Elle y jouit de l'accablement d'*Adméte*, & s'applaudit en quelque ſorte des pleurs qu'elle fait répandre & qu'elle vient eſſuyer. Dans le moment qu'il va ſe plonger un poignard dans le ſein, elle s'élance vers lui, ſe découvre à ſes yeux, & lui arrête la main.

Il croit d'abord que c'eſt une illuſion, que l'ombre de ſon épouſe vient errer autour de lui. *Hercule* le raſſure, & l'inſtruit de la faveur de *Jupiter*.

Voilà le dénoûment le moins fabuleux que j'aye pu imaginer ; & peut-être feroit-il quelque effet dans l'exécution : il m'a diſpenſé de mettre *Hercule* aux priſes avec la mort, ce qui ſeroit dans nos mœurs une abſurdité intolérable.

Si l'Extrait de cette Tragédie ne déplait pas, je raſſemblerai tous ces membres épars ; & je tâcherai d'en former un tout que l'on puiſſe regarder comme une imitation ſuivie de l'*Alceſte d'Euripide*.



DISCOURS
DU SCYTHE
A ALEXANDRE,
IMITÉ DE QUINTE-CURCE.

Si, changeant pour toi ſeul les loix de la Nature,
Les Dieux à ton orgueil égaloient ta ſtature,
On te verroit toucher, dans ton délire ardent,
L'Orient d'une main ; de l'autre, l'Occident ;
Et tu voudrois encore envahir l'hémiſphère
Qu'en s'éclipſant pour nous l'Aſtre du Jour éclaire ;
La Terre de ton poids ſe ſentiroit preſſer.
Tu n'occupes qu'un point, & veux tout embraſſer !
Tu promènes la Mort, au gré de ta furie,
De l'Aſie en Europe & d'Europe en Aſie.
Sur les débris fumans du Monde ſaccagé,
Vainqueur du genre humain, à tes pieds égorgé,
Aux forêts, aux frimats tu porterois la guerre :
Tu chercherois le tigre au fond de ſon repaire ;
Les fleuves, les torrens ne pourroient t'arrêter,
Et ton cœur ſeul enfin reſteroit à dompter.
Tremble ; le plus haut chêne eſt près de ſa ruine :
Planté depuis un ſiécle, un jour le déracine.

Insensé le Mortel, dont le regard séduit
Ne mesure point l'arbre & n'en voit que le fruit !
Prends garde, en y montant, que la branche infidelle,
Se brisant dans tes mains, ne t'entraîne avec elle.
Rien n'est, dans l'Univers, exempt des coups du sort :
Le plus foible a souvent renversé le plus fort.
Il n'est point de métaux que la rouille respecte.
Le Lion peut servir de pâture à l'Insecte.
Qu'avons-nous de commun ? laisse-nous t'ignorer.
Jamais dans ton Pays nous a-t-on vûs entrer ?
Nous ne voulons donner, ni recevoir des chaînes.
Une coupe, des socs, sont nos biens dans ces plaines ;
Nous présentons la coupe aux Dieux de nos forêts,
Le soc pour nos amis fait jaunir nos guérets ;
La fleche nous défend : son atteinte subite
Frappant nos ennemis, ensanglante leur fuite.
Ainsi le Méde altier sentit notre courroux,
Ainsi le Sirien expira sous nos coups :
Nous renversions ainsi leurs troupes fugitives ;
Et le Nil étonné nous vit couvrir ses rives.
Mais toi, qui des brigands t'oses nommer l'effroi,
Demande à l'Univers, qui d'eux l'est plus que toi ?
Le Lydien te sert : la fière Bactriane
A fléchi sous le joug dont gémit Ecbatane ;
Et tes avares mains, déchaînant les fléaux,
S'étendent jusqu'à nous, pour ravir nos troupeaux !
Que fais-tu, Malheureux ? quelle soif te dévore ?
Un fleuve d'or l'abbreuve, & la r'allume encore.

Sans

Sans jouir des trésors dispersés sous tes pas,
Ton cœur est tourmenté par ceux que tu n'as pas.
Tu sembles t'appauvrir en dévastant la Terre :
La victoire est pour toi le signal de la guerre.
Passe le Tanaïs ; tu sçauras à l'instant
Jusqu'où de ce côté notre empire s'étend.
De ton avidité nous n'avons rien à craindre.
Tu peux nous ravir tout ; mais non pas nous atteindre.
Rien n'arrête nos pas : rien n'énerve nos corps ;
La sage tempérance affermit leurs ressorts ;
Et s'il faut contre toi chercher un autre asyle,
Va, notre pauvreté sera bien plus agile
Que ta superbe armée & ce pesant ramas
Qui traîne la dépouille & l'or de cent Etats.
Mais la fuite est pour nous un chemin à l'audace :
Tu nous croiras bien loin ; nous serons sur ta trace.
Oui, jusques dans ton camp nous lancerons des feux ;
Si le Scythe sçait fuir, il poursuit encor mieux.
Le Grec, enorgueilli de ses grandeurs serviles,
Compare avec dédain nos déserts & ses Villes :
Qu'il garde son éclat, ses plaisirs corrupteurs :
Dans la simplicité nous mettons nos grandeurs.
Toi, connois la Fortune ; inconstante & frivole,
Lorsqu'on croit la tenir, elle échappe & s'envole.
Tu veux passer pour Dieu ! sois donc le bienfaiteur,
Sois l'appui des Mortels, non leur persécuteur.
Homme, remplis ce titre, &, quittant tes chimères,
Cesse de te baigner dans le sang de tes frères.

Ne nous regarde point comme un Peuple ſoumis ;
Traite-nous en égaux, nous ſerons tes amis.
Laiſſe-nous à défendre & l'Europe & l'Aſie.
Que ton propre intérêt ſoit le nœud qui nous lie.
Nous ne te propoſons que nos cœurs pour garans,
Nos vertus pour traités, & nos mœurs pour ſermens.

FIN.

